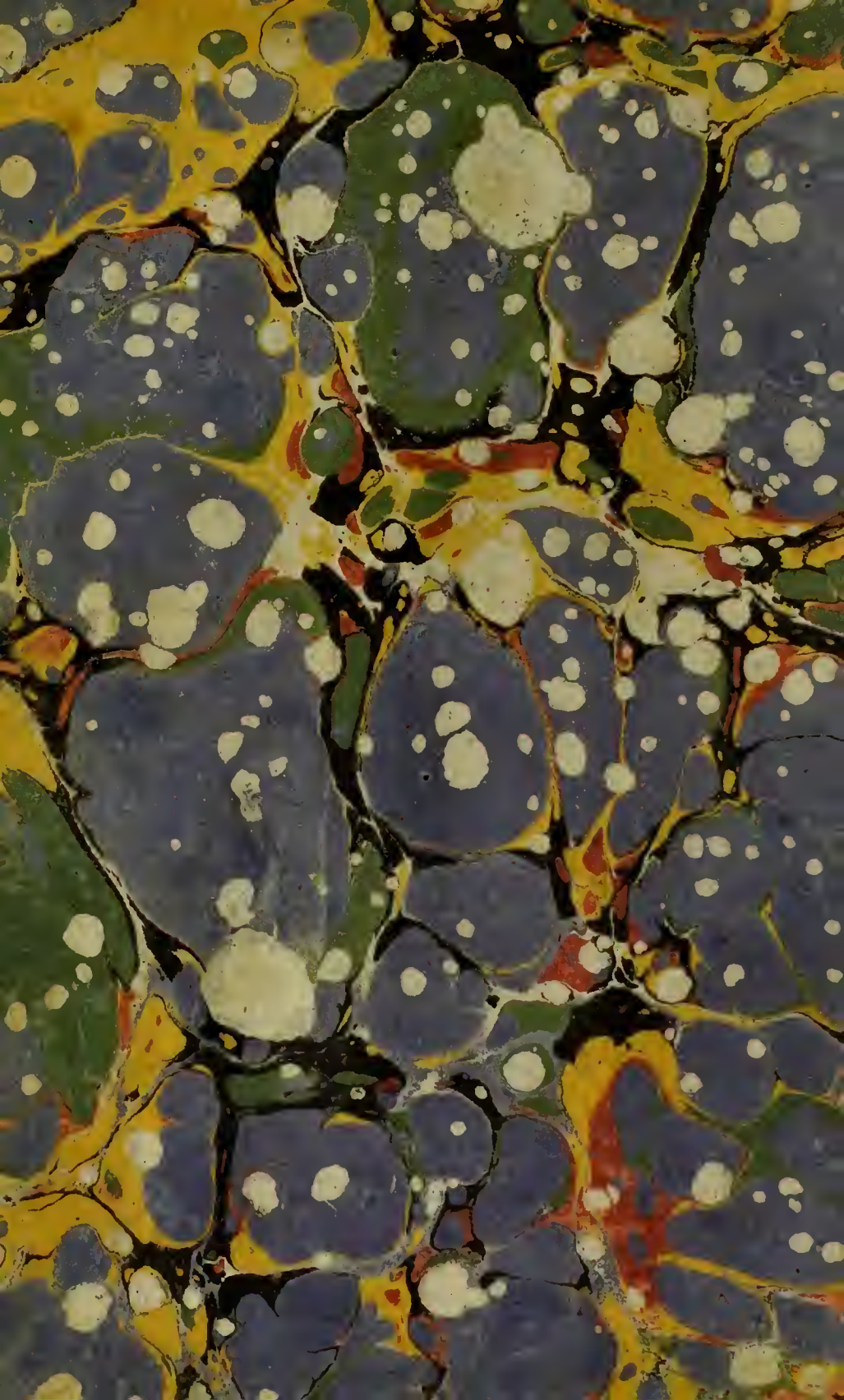
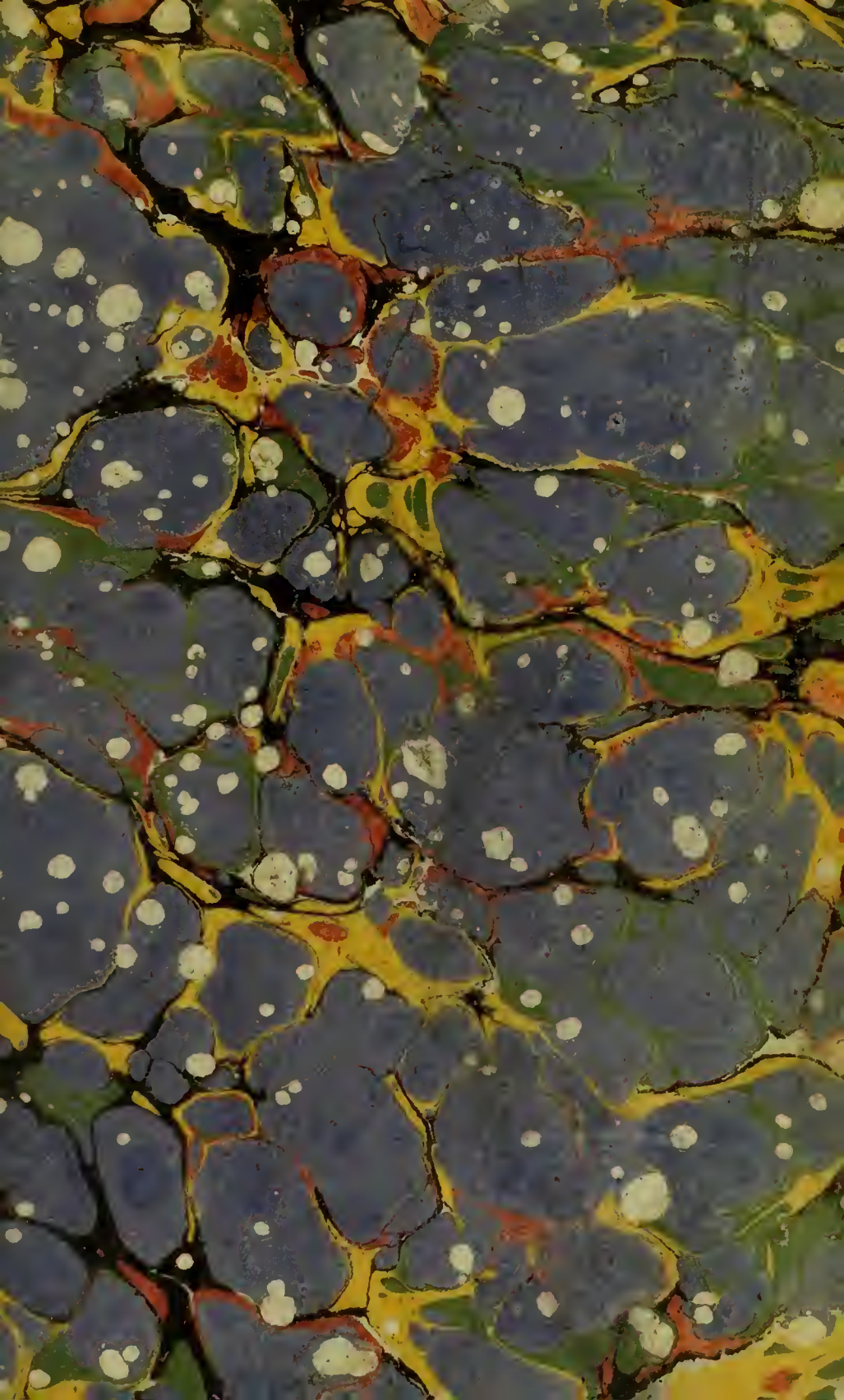




=3043/B

[Lemontey (Pierre Edouard).]

RAISON,

FOLIE,

CHACUN SON MOT.

42550

RAISON,

FOLIE,

CHACUN SON MOT;

PETIT COURS DE MORALE

MIS A LA PORTÉE DES VIEUX ENFANS.

PAR P. E. L.

Je ne crains pas les visages pleins et rians,
mais bien ces figures pâles et maigres.....
PLUTARQUE, *Hommes Illustres.*

DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET.

A PARIS,

Chez DETERVILLE, libraire, rue du Battoir, n° 16.

AN IX. — 1801.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

INTRODUCTION,

CONTE ou PRÉFACE.

J'AVERTIS le public, pour son honneur et pour le mien, que, s'il ne lit pas mon ouvrage, il commettra la plus odieuse injustice; car je suis, de mon côté, le plus patient des mortels et le plus infatigable des lecteurs. Je n'entre jamais en colère que lorsque j'entends des esprits envieux et bornés gémir sur la multitude des productions littéraires. O noire hypocrisie! ô calomnie effrontée! il sort tout au plus des presses de Paris huit à dix volumes par jour. Je demande si, sans le supplément des journaux, cela pourrait suffire à la consommation d'un honnête lecteur. [1]

[1] Il en est de la lecture comme des autres travaux :

Il est des momens où je suis réduit à ronger d'inanition jusqu'aux priviléges et aux couvertures. Autrefois du moins j'avais à lire, pour dernière ressource, l'approbation du censeur et la permission de la police, qui complétaient agréablement le volume, et rassuraient ma conscience.

On demanda un jour à un philosophe comment il fallait s'y prendre pour devenir original. « Ne rien lire, et se promener beaucoup, » répondit-il. Il n'est point étonnant qu'un régime tout opposé ait fait de moi un bon homme sans caprices. J'ai le goût si universel, qu'il ne laisse point de place au dégoût. Chimie ou politique, liturgie ou opéra, grands, moyens et petits vers, je m'accommode de tout. Seu-

---

on y acquiert par l'exercice une habileté surprenante. La truite agile qui remonte les cascades, et s'élève par échelons dans l'eau qui tombe, frappe de sa nageoire avec moins de prestesse que je n'en mets à tourner les feuillets d'un libelle ou d'un roman.

lement, quand j'éprouve trop de peine pour arriver à la fin d'un volume, je me dis : Hélas ! le pauvre auteur en a eu bien davantage. Alors je m'attendris par degrés sur son sort ; je mouille des larmes sympathiques de la pitié le papier qu'a noirci sa sottise, et, en lisant un méchant livre, je me sens devenir meilleur. Auteurs de tout âge et de tout sexe, imprimez donc sans crainte ; car vous serez certainement lus..... par moi.

Mais cette tolérance débonnaire, m'a-t-on dit souvent, encourage les mauvais écrits. J'en conviens : est-ce un mal ? je le nie. Plus un livre est pitoyable, plutôt il fait place à un autre, plutôt il rentre dans la masse des matières premières destinées aux perpétuelles métamorphoses des arts. Les livres vraiment funestes sont ceux qu'un attrait infernal force à relire plusieurs fois. Ce double emploi du temps des lecteurs est un vrai larcin,

un monopole ennemi des auteurs et du commerce. C'est une usurpation d'une aristocratie bien qualifiée, et dont je dirais beaucoup plus de mal si elle n'était pas aussi rare.

La morale ne réprouve pas moins les grands succès littéraires. On ne saurait imaginer combien ils refroidissent d'amitiés, allument d'orgueil et de jalousie, et jettent dans le monde une masse d'humeur anti-sociale étrangement malfaisante. J'admire la délicatesse de cet Anglais qui laissa beaucoup de fautes dans l'ouvrage qu'il publiait, pour ne pas ôter aux critiques le plaisir de le reprendre, et à ses amis la consolation de se moquer de lui [1]. Il arrive toujours quelque malheur à ces génies hautains que leur mauvais naturel

---

[1] Edward Moore, dans la préface de ses fables : *I Wrote to please myself : and i publish to please others ; and this so universally, that i have not wished for correctness to rob the critick of his censure, or my friend of the laugh.*

éloigne d'une complaisance aussi vertueuse. Montesquieu mourut trop confessé, et Voltaire pas assez. Rousseau n'avait conservé d'amis que le soleil ; et, ce qui est bien plus déplorable, ce fut en faisant de bons livres que les solitaires de Port-Royal devinrent jansénistes.

Que peuvent contre d'aussi grandes considérations les intérêts de ce fantôme qu'on appelle le goût, caprice de l'orgueil national, fruit du hasard et de l'imitation, ombre légère, plus variable que les climats, les saisons, et les nuages qui se précipitent sur les derniers rayons du soleil? Une Italienne me disait un jour : « Votre musique « est belle et savante ; je l'admire froi- « dement. Mais quand j'entends celle « de mon pays, je sens quelque chose « qui va me chercher le cœur, je suis « malade de plaisir. » Oh ! si je disais à mon tour quels sont les livres français qui rendent *malades de plaisir*

les lecteurs qui habitent au-delà des Alpes et du Rhin, que de bonnes gens seraient fiers! que de critiques seraient sots!

La foire de Francfort, plus souvent qu'on ne pense,
A cassé les arrêts du Mercure de France.

Il faut en convenir; nos auteurs de prose *tudesque* et de vers *à concetti* sont les vrais bienfaiteurs de leur pays. Ils ne coûtent rien à leurs compatriotes, et vivent exclusivement sur le territoire étranger. Il n'y a point de ligne de neutralité contre ces conquérans-là; ils feront ce que n'ont pu ni les victoires de nos armées, ni le génie du brave Moreau, le Fabius de notre siècle; ils mettront à contribution la Bohême et la Saxe: s'ils n'écrivent pas en bon français, ils écrivent du moins comme de bons Français. Ou tous les principes d'économie publique sont des chimères, ou, parmi les travaux de l'esprit, les encouragemens sont dus par

préférence à la *littérature d'exportation*.

On rencontre cependant des foux orgueilleux qui ont la complaisance de rougir pour leur siècle, et de s'inquiéter de la ridicule succession qu'il doit laisser à la postérité. Il suffirait, sans doute, pour attiédir leur exaltation, d'examiner avec eux ce grand problême de morale publique : Jusqu'à quel point est-il permis de sacrifier la génération présente à celles qui la suivront ? Mais c'est prendre trop de soin. Il n'est pas donné à tout le monde d'être dangereux, et je crois la postérité très-désintéressée dans la plupart de nos chefs-d'œuvres. Vous souvenez-vous de ce missionnaire de rude mémoire, qui convertissait les Albigeois avec une armée? La soldatesque, ayant pris d'assaut une ville où les fidèles étaient mêlés avec les hérétiques, demanda au casuiste comment il fallait en faire la séparation. *Tuez toujours*, *tuez-les*

tous, s'écria le bon prêtre, *Dieu, qui est le père des miséricordes, saura bien reconnaître les siens.* Je dirai de même aux phalanges qui envahissent la presse : « Mes amis, imprimez tout; « imprimez toujours. La postérité saura « bien choisir ce qui est pour elle. »

C'est par le secours de semblables réflexions que je me suis peu à peu familiarisé avec le danger de faire un livre. Ce premier point gagné, il n'a plus été question que de savoir quel en serait le fond et la forme. L'ennui et la vanité qui, dans les mœurs monarchiques, n'enfantent que des ridicules et quelques vices, produisent dans un champ plus libre une tempête sourde et de tristes folies. C'est rendre alors service aux hommes que de les pénétrer d'affections douces et gaies ; de les sevrer des inquiétudes de l'ambition ; de les mettre bien avec eux-mêmes pour qu'ils ne soient pas mal avec les autres ; de leur apprendre ce que pres-

que tous ignorent, le bonheur du repos; de les rendre doucement au bon sens par le plaisir, à la nature par la raison.

Voilà, certes, un projet bien sensé ! Mais les hommes voudront-ils seulement m'écouter ? Heureux l'orateur rustique qui, tous les sept jours enfermant ses villageois sous les arceaux d'un temple gothique, leur épanche les flots de sa morale, sans autre règle que son talent, sans autre mesure que son plaisir ! Mais qu'il y a loin de cette commode simplicité aux artifices sans nombre qu'exige le dédaigneux citadin ! Un malade dont la fibre irritée a besoin de calme, mais dont le palais usé ne veut que des irritans, est moins embarrassant pour son médecin. Le moraliste ne peut l'aborder que sous de bizarres déguisemens, et n'arrive à son cœur qu'en piquant sa curiosité. La raison le verrait fuir promptement si elle ne l'appelait avec les grelots de

la folie, et ne l'agaçait avec les aiguillons de l'esprit. C'est alors à la philosophie à imiter, si elle le peut, le procédé de la nature, qui imbiba d'une subtile essence l'écorce sous laquelle mûrit le suc rafraîchissant de l'orange.

Si donc je faisais un livre, je ne voudrais pas que ce fût un ouvrage ; je n'effaroucherais le lecteur ni par l'appareil, ni par la prétention ; et, si quelque sagesse était cachée dans mes légers opuscules, il l'aurait goûtée avant de l'avoir apperçue. Mes essais, enfans du loisir, quittés et repris au gré du caprice et à de longs intervalles, ne sentiraient ni les veilles ni le travail, et d'eux-mêmes, pour ainsi dire, se composeraient à mon insu. Ma poétique serait satisfaite si un sentiment de bonheur et de liberté respirait dans toutes les pages, de même qu'un sang pur anime une belle carnation. Ce fut peut-être le seul secret de ces Anacréon, de ces Chaulieu, qui trou-

vèrent la perfection dans les bras de l'indolence, et firent la gloire héritière de leurs plaisirs. La lime mord, mais le temps caresse; son poli est plus doux. Montaigne eût peut-être dit : « La paresse est bonne couveuse. »

La gaieté broierait seule mes couleurs, et l'imagination croquerait mes dessins. Loin de moi toute odieuse personnalité, toute allusion qui pourrait blesser! Si le cœur humain a une fibre pour la haine, elle est morte dans le mien. Je crois même que si l'envie pouvait jamais s'occuper de moi, je plaindrais jusqu'à ses tourmens. J'aime mon pays et ses lois; je n'attends pour penser l'ordre d'aucun parti; et j'écrirais l'histoire de ce que j'ai vu depuis dix ans avec l'impartialité d'un Samoyède.

Je ne parle ainsi de moi, que parce que, dans tous les temps, les tableaux des mœurs furent exposés à la malignité des interprètes. La Bohémienne qui cherche l'avenir dans les veines

d'un marbre ou le sédiment d'une liqueur, est moins féconde en impertinentes conjectures, que ces visionnaires satiriques. Je proteste d'avance contre leurs applications mensongères. De purs jeux d'imagination, nés de la fantaisie, écrits pour l'amusement, à des époques diverses, et la plupart fort éloignées, ne doivent pas servir de pâture à la mauvaise foi des frondeurs. Si néanmoins le seul but de ces derniers est de pénétrer mon secret, je vais le leur apprendre avec sincérité : *Je suis de la faction des contens*, et, si je n'en étais pas, je me tairais.

Mais voici bien d'autres inquiétudes qui m'assiégent. Mes résolutions, qui semblaient si fermes, mollissent à l'approche du moment décisif, et j'éprouve, avant d'être père, toutes les faiblesses de la paternité. Que deviendra cet enfant de mes plaisirs ? Doit-il, vêtu d'un marroquin doré, se dresser fièrement sur la tablette d'acajou ? Le

verra-t-on, au contraire, exposé sur un quai aux regards de la populace, porter l'écriteau diffamatoire, *à 8 sols le volume;* carcan véritable où, par une affreuse injustice, on n'attache que les innocens? Hélas! qui saurait le prévoir? L'aveugle fortune distribue les rangs aux livres comme aux hommes, sans étudier les uns plus que les autres. L'à-propos et les accessoires font tout.

J'ai regretté souvent que notre siècle, si fertile en méthodes, n'eût pas réuni en un corps de doctrine toutes les chances favorables ou nuisibles à la destinée du papier imprimé. O si d'Alembert eût appliqué son génie à la statistique littéraire, il en eût certainement fait une véritable science. Elle aurait aujourd'hui son dictionnaire tout comme l'art de prendre les taupes ou d'empailler les oiseaux. Peut-être se fût-elle élevée jusqu'aux honneurs de l'almanach. Alors, quels ser-

vices n'eût-elle pas rendus à la plus consolante de nos passions, au plus impatient de nos besoins, à l'amour-propre! Qu'il eût été doux de connaître à point nommé le moment de semer un livre ou de se greffer adroitement une petite réputation!

On aurait l'agrément de se rendre compte d'une foule de circonstances dont la valeur nous échappe. Par exemple, quelque étrangère que paraisse d'abord la qualité de l'écrivain au mérite de son ouvrage, elle n'en a pas moins sur son succès une influence très-active, dont on pourrait estimer et classer tous les cas avec précision. Dût un livre en rester au prospectus, on saurait quelle mesure de suffrage lui appartient d'avance :

Si l'auteur est membre d'une société, demi-société, tiers de société, ou autre moindre fraction littéraire;

Sil est propriétaire, fournisseur ou commensal d'une feuille périodique;

Si une broderie officielle encadre les pans de son habit ;

Si, sous le nom de souscriptions, le trésor public lui a d'avance acheté un fonds de lecteurs ;

S'il a une bonne maison, une femme sensible, une table délicate, ou bien des maîtresses et de l'argent à prêter ;

S'il a la tête haute, la parole ferme, et une longue habitude de se louer lui-même ;

S'il est prédicant, ou nouveau converti dans quelque secte de politique, de médecine, de religion, ou de musique.

Vous voyez quelle vaste carrière offre aux calculateurs une seule branche de cette science : c'est une tâche digne des précepteurs du 19e siècle d'en préparer les élémens, et d'apporter en commun, pour ce grand dessein, le trésor de leur expérience personnelle. Je vais en donner l'exemple, et dire naïvement moi-même ce que j'ai fait

pour mon compte, par manière d'essai, et sans tirer à conséquence.

J'ai d'abord imaginé une méthode; car, sans méthode, point de salut. J'ai supposé un grand succès littéraire, et je l'ai représenté par le nombre 100, de la même manière qu'on figure l'*eau bouillante* sur un thermomètre. Descendant ensuite, par dégrés d'unités, jusqu'à la *glace* ou au *zéro*, je me suis fait une échelle propre à classer et à évaluer les diverses circonstances favorables à la fortune de mon livre. Voici les principales sur lesquelles j'ai opéré. Je préviens que les estimations sont hypothétiques, et qu'un concile des pères de la littérature a seul pouvoir de les rendre canoniques.

1° J'avais d'abord appelé mon recueil : *Récréations philosophiques*; mais on m'a sagement fait observer combien cela était froid et raisonnable. Un titre doit être une charmante énigme qui s'explique bien ou mal en

300 pages. J'ai prié mon libraire de s'en charger lui-même, et je ne doute pas qu'il ne s'en tire avec tous les honneurs du métier. Ainsi je compte sur l'amorce du titre. Je ne crois pas pouvoir, en conscience, estimer moins de quatre degrés ce fortuné présage, ci. . . . . 4°

2° Mon livre n'aura ni atlas ni gravures. Voilà bien des privations. Mais aussi il coûtera moins cher. Dois-je m'en plaindre ou m'en féliciter? Cette question tient au problême de savoir si la curiosité a plus ou moins de prise que l'intérêt sur la masse des lecteurs. Jusqu'à ce que les moralistes l'aient résolu, je porterai simplement pour mémoire l'inaction du burin, ci. . . . . o

3° Les plus intrépides solliciteurs n'auraient osé présenter un placet au cardinal de Richelieu,

avant d'avoir su comment l'éminence avait passé la nuit. Un auteur qui va chercher le jugement du public n'est pas moins intéressé à en connaître les dispositions diététiques .Je me suis adressé au conseil de santé, et voici sa réponse: « Les maladies bilieuses devien-« nent très-rares à Paris. La rate « fait ses fonctions avec aisance. « L'approche du printemps exci-« te, dans tous les corps, et prin-« cipalement dans les adultes, une « tendre ébullition. On est sensi-« ble aux variations de l'atmos-« phère ; on garde volontiers la « chambre, on lit. » On lit! vous l'entendez. Portons vîte en compte trois degrés pour cet excellent bulletin, ci. . . . . 3°

4° Duconseil de santé je suis allé à la bourse, qu'on peut considérer comme un des grands viscères du corps social, où passe mal-

heureusement la veine jugulaire de la république. Je me suis informé des symptômes actuels. — La circulation renaît ; l'artère du crédit commence à battre ; l'usurier paraît plus embarrassé de son argent que de sa réputation, on achète. — On achète ! Six degrés pour cette bonne nouvelle, ci. . . 6°

5° De la bourse, je me suis rendu à la caisse des pauvres ; c'est faire un grand pas. J'ai voulu vérifier quel avait été dans le mois précédent le produit des entrées de vin, et de celles aux spectacles. J'ai trouvé des deux parts une recette superbe ; preuve certaine que Paris s'amuse à tous les étages, et qu'en plus d'un genre la médiocre qualité d'une denrée n'est point un obstacle à sa consommation ; heureuse disposition qui vaut deux degrés de fortune pour mon livre, ci. . . . . 2°

Il serait aussi trop ridicule qu'en se piquant d'apprécier les choses humaines à ce qu'elles valent, on fît une exception pour son mérite personnel. L'excessive sensibilité au contact de la critique ou de la louange m'a toujours paru une faiblesse très-malheureuse. J'en fis, au sortir du collége, le sujet d'un petit conte, si médiocre à la vérité, que j'avais juré de ne jamais le mettre au jour. Mais je ne crois pas manquer à ma parole en le cachant dans une préface. Je m'en rapporte cependant avec soumission à ce que décidera la nouvelle église gallicane.

DON FEBRILAS,

CONTE ESPAGNOL.

Don Febrilas voulut, à vingt ans, se faire un nom parmi ces niais sublimes, qui passent leur vie à mettre la vérité en énigmes. Ses prétentions étaient si

démesurées, que son début, qui aurait flatté tout autre écrivain de son âge, fut à ses yeux une disgrace insupportable. Quelques légères critiques l'avaient blessé si profondément, qu'il ne pouvait se consoler d'être devenu immortel. Sa raison parut presque aliénée ; il tomba dans une noire mélancolie, car c'est le nom que prend dans un auteur l'orgueil répercuté, tout comme sur le front d'une jeune fille un desir rentré s'appelle de la pudeur.

Don Febrilas prit en haine le genre humain qui ne l'encensait pas. Il quitta Madrid, et se retira dans les hautes solitudes de l'Arragon, où une petite ferme, située près de *Monnegrillo*, formait tout son patrimoine. C'est là qu'il se nourrissait tout à son aise des vapeurs de la misanthropie, au milieu des quatre compagnons qu'il avait choisis, un cheval, un chien, un singe et un perroquet. Il avait donné à chacun de ces animaux des noms et des quali-

fications très-respectables, et il prétendait retrouver dans leur société plus qu'il n'avait laissé dans celle des hommes.

Souvent il les rassemblait pour leur réciter ses ouvrages. Un cercle de bourgeoises lettrées, à qui un gascon lit une tragédie, n'a pas mieux l'air de comprendre que ne faisait la petite ménagerie. Chacun à sa manière applaudissait poliment le patron ; le cheval avec le pied, le chien avec la queue, le perroquet avec les vertèbres du cou, et le singe, retirant les muscles de la face par un mouvement irrégulier, dessinait sur ses lèvres un sourire protecteur, très-encourageant dans une lecture de société.

Mais c'était trop peu pour l'indignation de don Febrilas. Il voulut humilier le genre humain dont il s'était séparé. Il fit un gros livre à la louange des animaux, où il prouva que le pire de tous valait mieux que nous. Il dédia

ce fruit de sa haine à une chouette du voisinage, et il ne manqua pas de peindre les talens de cette muse embellis par les graces, et d'immoler brutalement à sa gloire Sapho, Corinne, Deshoulières, et d'autres belles victimes dignes d'un meilleur sacrifice.

Le style de cette étrange production répondait au choix du sujet. L'auteur avait pris un bizarre plaisir à braver toutes les lois de la langue, du goût et de l'harmonie. Il s'était donné une peine infinie pour substituer par-tout à l'expression juste un terme impropre, et pour mêler aux excroissances du néologisme les tournures poudreuses des pédans d'un autre siècle. Il adressa ce barbare mélange à un libraire de Madrid, comme un signe de son profond mépris pour les hommes et pour leurs jugemens.

Il faut être bien malheureux pour échouer jusque dans le projet de se faire siffler ; tandis qu'une foule de

grands et de petits personnages y réussit malgré soi, avec une une supériorité qui les désespère. Tel fut pourtant le sort de don Febrilas. Son ouvrage, écrit avec une vigueur farouche, eut un succès prodigieux; son style âpre, et ses formes sauvages, flattèrent le goût blasé des courtisans. Cette révolte contre l'art d'écrire fonda même une école qui a fait depuis une assez brillante fortune. Mais ce fut sur-tout sa prédilection pour les bêtes qui subjugua tous les esprits. Elle introduisit dans le monde une nouvelle branche de sensibilité qui prit la place de plusieurs vertus incommodes. Les épagneuls et les serins doublèrent de prix, et cette circonstance troubla tous les calculs des économistes castillans sur la balance du commerce.

Don Febrilas ignorait, dans les montagnes, le succès de ses ridicules. Malheureusement il fut plus mal payé de ses louanges que de ses injures. La chro-

nique d'où j'ai tiré cette histoire raconte fort au long les divers accidens qui l'accablèrent avec d'autant plus d'amertume, qu'ils furent tous l'ouvrage de ses meilleurs amis. Son coursier généreux le jeta à terre et le traîna pendant deux minutes; le misanthrope y perdit un bras, et y gagna une courbure à plein ceintre dans l'épine dorsale. Son chien fidèle, réveillé en sursaut, le mordit à la jambe, et s'enfuit honteux de son crime; don Febrilas se la fit couper dans la crainte que l'animal fût enragé. Son perroquet, qui lui tenait lieu, disait-il, des trois quarts du genre humain, lui arracha un œil avec son bec crochu, au moment où ses lèvres caressantes lui présentaient à manger.

Le singe malicieux avait seul conservé une conduite à peu près irréprochable, ce qui est bien glorieux pour son espèce et pour la nôtre, à cause de la ressemblance. Son maître avait reconnu dans lui des inclinations mar-

tiales, et prenait plaisir à les cultiver. Il lui avait donné le nom d'un fameux général qui passa, de son temps, pour le premier tacticien du monde, parce qu'il avait employé quarante ans de sa vie à retrousser des chapeaux et à compter des boutons. On eût dit que le sapajou voulait se rendre digne d'un si furieux patron. Il tira un jour de la cheminée une branche enflammée, et fit si bien l'exercice à feu, qu'il incendia la maison. Don Febrilas n'en sauva que son corps, et ce ne fut pas sans peine. Sa jambe de bois, qui sortit la dernière, se couvrit dans cette glorieuse retraite de tous les signes d'une vieillesse prématurée.

Le jeune philosophe, n'ayant pour ressource qu'un œil, un bras, une jambe et une bosse, se traînait sur les grands chemins, muet de rage et de douleur. Il arriva ainsi, sans s'en apercevoir, aux portes de Madrid, où quelques habitans parvinrent à le re-

connaître. La nouvelle s'en répandit bientôt, et toute la ville tressaillit de joie en apprenant que don Febrilas était dans ses murs. Les plus grands seigneurs s'empressèrent de le loger ; on lui offrit de toutes parts des places et des pensions; les femmes décidèrent qu'il était un homme unique, supérieur en génie à Lopez-de-Vega, en saillies à Michel Cervantes, en laideur intéressante à Ésope, Scaron et Pope; on convint de s'ennuyer dans tous les soupers où il ne présiderait pas; son nom servit de passe-port à vingt modes nouvelles : enfin il s'en fallut de bien peu que l'*ami des bêtes* ne fût l'ami de tout le monde.

Don Febrilas ne supporta pas la louange avec plus de modération que la critique. Il s'enivra, sans se rassasier, de ce brûlant nectar, et sa vie ne fut plus, pour ainsi dire, qu'un météore de vanité. La soif des éloges devint un besoin destructeur de sa frêle

constitution. Il n'y avait pas de lecture à laquelle il n'assistât, pas de visite qu'il ne rendît, pas de fadeur qu'il n'allât recevoir en personne. La nuit lui suffisait à peine pour répondre aux petits vers qui lui pleuvaient de tous les greniers de Madrid, et préparer les mots qu'il devait improviser le lendemain. Le forçat qui, enchaîné sur son banc, n'a qu'une rame à mouvoir, est un favori de la fortune, en comparaison de ces martyrs du bel-esprit, de ces pauvres *sigisbés* de la gloire.

Parmi les folles qui s'agitaient pour la réputation de don Febrilas, se distinguait sur-tout la comtesse *de Macera Dorsi*. Elle avait lu sur un écran que la plus belle fille d'Athènes épousa jadis le philosophe *Cratès*, quoique ce cynique misérable se fût dépouillé devant elle, et lui montrant de tous côtés son squelette contrefait, lui eût dit : Voilà l'homme que vous aurez. L'amour ressemble au fanatisme; il aug-

mente par le ridicule de son objet, comme l'autre par l'absurdité de sa croyance.

La comtesse offrit à don Febrilas sa fortune et sa main, et voulut que leur mariage, n'empruntant du rituel que le strict nécessaire, fût une fête toute poétique. Son époux devait y figurer sous le costume d'Apollon, comme elle sous celui d'Uranie. Les guitares et les rimeurs de Madrid furent tous commandés pour ce jubilé du Parnasse. On arrêta que l'éloge de don Febrilas y serait chanté dans toutes les langues mortes et vivantes.

Rien n'est parfait sur terre, et toute grandeur a son côté faible. Tandis qu'on préparait le triomphe de don Febrilas, le malheureux succombait aux fatigues de sa renommée, et son ame se consumait, trop vivement ébranlée par les ravages de l'adulation. Cependant, le jour de son mariage, le démon de l'orgueil sembla le ranimer. Il venait de

se lever lorsque son médecin entra dans sa chambre, et, le voyant debout, fut justement courroucé d'une telle infraction de ses ordonnances.

LE MÉDECIN.

Depuis quand les malades s'avisent-ils de disposer de leurs personnes? Remettez-vous promptement dans votre lit.

DON FEBRILAS.

Je ne puis, docteur; je vais aujourd'hui me marier.

LE MÉDECIN.

Jeune insensé! doit-on, dans votre situation, prodiguer savie? On la garde... pour vivre.

DON FEBRILAS.

Rassurez-vous. La postérité dont s'occupe le plus un homme de lettres n'est pas ordinairement la sienne.

LE MÉDECIN.

Je vous préviens que, dans l'état où

vous êtes, vous ne pouvez sortir sans danger.

DON FEBRILAS.

Mais je ne peux, sans honte, manquer une fête dont je dois être la divinité.

LE MÉDECIN.

Souvenez-vous, don Febrilas, de la dernière plaisanterie de Vespasien mourant : *Je sens, mes amis, que je deviens Dieu.*

DON FEBRILAS.

Le sort en est jeté ; j'irai où la gloire m'appelle.

LE MÉDECIN.

Écoutez-moi ; je vous demande une grace au nom de l'amitié et pour l'honneur de la médecine. Tous les lauriers du monde n'ont jamais garanti d'une fluxion. Promettez-moi du moins que de la journée vous ne quitterez pas votre bonnet de nuit.

DON FEBRILAS.

O impiété !... vous n'y pensez pas... Un Apollon !

LE MÉDECIN, qui sort en secouant la tête.

Ah ! que je plains les petites poitrines qui osent respirer l'immortalité.

Les pronostics du docteur n'étaient que trop justes. Le pauvre malade fut saisi par le grand air au milieu de la cérémonie. Les fils délicats de sa vie s'embrouillèrent, et son ame s'envola sans que le concert de ses propres louanges fût capable de la retenir. La fête se dispersa, et, le lendemain, tout fut oublié. Mais la veuve d'Apollon persévéra dans ses inclinations célestes, et, huit jours après, elle épousa un valet de chambre qui ressemblait au fils de Jupiter et d'Alcmène.

On ignore l'époque précise où ces choses se passèrent. Mais il y a quelques années qu'un débordement du *Mancenarès* mit à découvert une vieille

pierre écornée où l'on apperçut des caractères à demi effacés. Une commission de savans vint de Madrid, montée sur des mules, pour examiner ce précieux débris. Après trois mois de travail elle s'en retourna, bien persuadée qu'elle avait lu l'inscription suivante :

Ci gît
Don Febrilas, mort à XXII ans.
Il perdit une moitié de son corps et de sa vie
en fuyant la critique.
L'autre moitié
fut promptement desséchée
par le souffle de la louange.
Passans, n'en dites ni bien, ni mal,
pour son repos.

RAISON,

FOLIE,

CHACUN SON MOT.

LES COURTISANS,

HISTOIRE MISE EN CONTE,

POUR

VENGER TANT DE CONTES MIS EN HISTOIRE.

Ce fut vers la fin du xve siècle que Henri VII monta sur le trône, après avoir tué son prédécesseur, pour se conformer aux usages du temps. Despote avare et dévot, il n'en fut pas moins appelé par les beaux esprits de Londres *le Salomon* de l'Angleterre, attendu que ce nom se trouve dans

la bible, ainsi que je suis bien aise de l'apprendre aux beaux esprits de Paris qui auraient pu l'oublier. Mais la sagesse de ce nouveau Salomon, consistait à tenir enfermé dans un cachot Edouard Plantagenet, dernier rejeton de la maison d'York, et cette sagesse faisait beaucoup de mécontens parmi les gens de province qui sont sujets à se passionner.

Les Anglais étaient alors inconstans et crédules, ignorans et sanguinaires; mais, comme il ne faut jamais dire des gens plus de mal qu'ils n'en méritent, j'ajoute, à mon grand regret, qu'ils n'étaient point philosophes. C'est ce que savait fort bien un moine d'Oxford, nommé Richard Simon, lorsqu'il imagina de leur rendre à sa manière le prince dont ils déploraient la captivité. Une entreprise si hardie n'était qu'un jeu pour ce prêtre rusé, à qui sa robe assurait l'impunité. Maître de tout s'il réussissait, réclamé par le pape s'il succombait, un moine ne risquait pas plus à conspirer, que les dieux d'Homère à se battre.

Dans ce temps-là vivait à Oxford un nommé Symnel, boulanger par état, mari d'une dévote par malheur, et père d'un joli garçon par hasard. Le moine Simon, qui était l'oracle de cette famille, protégeait le mari, dirigeait la femme, et chérissait l'enfant avec une tendresse fort remar-

quable. Ce fut dans cet obscur ménage que son esprit intrigant lui fit trouver les moyens de bouleverser sa patrie ; circonstance tout-à-fait extraordinaire, et qui ne tire point à conséquence pour la gloire des inventeurs de révolutions.

Le père Simon, ayant prétexté un voyage, demanda le petit Symnel à ses parens, et partit accompagné du jeune garçon. Mais à peine fut-il arrivé dans un monastère du comté voisin, qu'il écrivit aux Symnels que la providence avait disposé de leur fils, en le noyant au passage d'une rivière. Il assaisonna cette fausse nouvelle d'un assez joli sermon contre les faiblesses du sang, dont madame Symnel, qui avait le bonheur d'être dévote, fut si pénétrée, qu'elle ne versa pas une larme et ne perdit pas une rose de son teint. La nature, indignée de cette résignation d'une mère, s'en vengea sur le bon homme Symnel, qui fut inconsolable, comme si tout cela l'eût regardé.

Le moine avait ses vues en agissant ainsi. Il lui importait de faire oublier l'enfant, à qui sa politique préparait une vie nouvelle. Résolu de donner à l'Angleterre le fils du boulanger pour le prince Edouard échappé de la tour de Londres, il effaçait avec soin les traces de cette hasardeuse transmigration. Au reste, le saint homme ne s'attribuait, dans ce grand dessein, que la portion de

gloire qui lui appartenait, et rendait grace au ciel d'avoir été son premier complice. Il faut en effet savoir que la puissance inconnue qui va dans le sein maternel façonner les enfans des hommes, avait pris plaisir à rassembler sur Symnel la plupart des traits caractéristiques de la race des Plantagenets, soit qu'elle eût voulu, par cette capricieuse alliance, humilier les rois ou enorgueillir les boulangers.

Voilà donc Simon occupé dans sa retraite à polir son élève, et à greffer le caractère royal sur un tronc plébéien. Il fit d'abord preuve de bon sens en ne lisant aucun des livres composés dans tous les temps sur l'éducation des princes, et en choisissant pour sous-précepteur de sa majesté le sonneur du monastère, esprit original et pénétrant, qui avait appris la musique dans son clocher et le blason sur les vitraux de l'église, et qui, par la seule force de son génie, dessinait les armoiries des enterremens, à l'extrême satisfaction de la noblesse du pays. Tel fut l'homme avec qui le moine partagea l'instruction de Symnel; mais, réservant pour lui seul la politique, il ne laissa au sonneur que les sciences, les mœurs, les arts, et tel autre fretin de l'éducation.

Symnel fit sous de tels maîtres de rapides progrès. *Il est parfait*, s'écriait le sonneur. *Beau-*

coup trop, répondait Simon, qui avait du tact. *Sa docilité m'épouvante. Qui voudra croire à sa haute origine, s'il n'annonce ni l'habitude de commander, ni le besoin d'écarter les importuns? Ah! notre élève n'est point assez dramatique pour une révolution.* — *Laissez-moi faire*, répliquait le sonneur; *un peu d'impertinence n'est pas si difficile à acquérir; un bon exemple suffit.* En effet, il conduisit Symnel incognito dans le bureau d'un commis de la douane. En deux visites le prince fut accompli; une de plus, le drôle eût été insupportable.

Les choses ainsi préparées, Simon commence à nouer son intrigue. D'abord un bruit sourd se répand de l'évasion du prince Edouard. Symnel et son guide font avec mystère quelques apparitions rapides dans différens bourgs des comtés de Warwick et de Leicester. L'imagination et la renommée, ces deux éternelles complaisantes de toute imposture, ramassent ces indices, les sèment et les fécondent. Au bout d'un mois personne n'avait encore vu le jeune héros arraché par le ciel même à son oppresseur; tout le monde avait cru le voir. Ce qui est vrai l'est malgré nous; mais ce que nous rêvons est notre ouvrage. Aussi l'on s'endort sur la vérité et l'on meurt pour ses rêves.

Ces ressorts intérieurs ne sont pas les seuls que le moine mette en mouvement. Déjà il a envoyé le fidèle sonneur en ambassade auprès de cette duchesse de Bourgogne, que sa haine implacable contre Henri VII avait fait surnommer *la Junon du roi d'Angleterre;* ce qui n'était pas mal dit pour le XVe siècle. Marguerite aurait imaginé la fable de Symnel plutôt que de ne pas y croire. Aussitôt elle met ses diamans en gage, achète sur échantillon une armée d'Allemands de la première qualité, et l'expédie à son cher et illustre neveu, le prince Edouard. Elle joint à ce secours quatre des plus fameux mécontens d'Angleterre réfugiés à sa cour. Elle les charge d'être les ministres du jeune roi, et de l'aider à faire le bonheur de son peuple, comme cela doit toujours se dire en pareille circonstance.

Symnel sauta de joie en apprenant qu'il avait une si bonne parente. Simon ne sauta pas. Il aimait assez l'armée d'Allemagne, parce que cela se bat sans raisonner. Mais l'arrivée des quatre ministres effarouchait son ambition. En effet, quels rivaux furent plus redoutables ! Le premier était le vieux comte de Kilmare, personnage grave et mesuré, enflé de gloire, usé de travail, et dont tous les cabinets de l'Europe connaissaient les rides, la fermeté et les sublimes insomnies. Ve-

nait ensuite le pieux évêque de Norwich, profond et benin, vénéré comme s'il fût déjà mort, et à qui la nature favorable avait accordé une haleine courte et soupirante, un œil baigné de larmes et la pâleur de la béatitude.

Qui n'a pas entendu parler du troisième ? ce n'était rien moins que l'incomparable chancelier Broughton, vrai tonnerre de tribune, toujours allumé, orateur ardent, docte et subtil, également propre à maîtriser une assemblée du clergé ou une émeute de matelots, étourdissant quand il ne pouvait convaincre, mentant sans jamais rougir, et parlant huit heures sans boire.

Le beau Lovel, que je nomme le dernier, pouvait se placer sans orgueil à côté de ces noms fameux. Enfant d'Hercule et des Graces, chérubin suave d'amour et de fraîcheur, écuyer brillant, danseur céleste, il n'avait point d'égaux dans l'ordonnance des fêtes, ni dans l'idolâtrie de la multitude. Le parti qu'il embrassait devenait à l'instant celui d'une moitié du genre humain dont les opinions peuvent croître dans la tête, mais ne naissent que dans le cœur. La douairière Marguerite n'avait pu le voir partir sans soupirer. Un tel soupir vaut un poème.

Le moine sentit bien que fermer la lice à de pareils concurrens serait nuire à son entreprise,

et en général il n'aimait point à faire du mal à ses dépens. Il attendit d'eux-mêmes l'occasion de les perdre innocemment, et il n'en vit que mieux la nécessité d'entrer aussitôt en action. Le choix du théâtre est aussi essentiel pour un succès que le titre de la pièce; et tel est sifflé sur un boulevard, qui ferait crier *bravo* dans certains palais. Quelques réflexions de ce genre amenèrent Simon à choisir le peuple irlandais pour la matière première de ses expériences.

Il part donc pour Dublin avec son élève, non plus en fugitifs obscurs, mais en vengeurs que le ciel protége. C'était merveille d'entendre le petit Symnel, avec ses quinze ans et sa mine ingénue, raconter la généalogie des Plantagenets, les anecdotes de la cour d'Edouard IV et sa propre captivité. Aussi quel enthousiasme ! quel concours de peuple ! que de sermens de fidélité ! que de larmes de tendresse ! comme ces pauvres gens s'épanouissaient de joie en recevant le fléau qui devait les accabler ! Ce voyage fut une suite de triomphes pour les deux imposteurs; mais le plus éclatant les attendait à Dublin, ville où, comme de raison, l'on est plus Irlandais qu'ailleurs.

A peine trois soleils les y avaient éclairés, un peuple nombreux remplissait l'hôtel de ville; Symnel, élevé sur un banc que portaient trois ma-

telots, charmait la foule ébahie par la naïveté de ses mensonges. Un des assistans s'écrie : *Prince, vous avez chaud, buvez un coup*, et lui présente de la malvoisie dans une tasse de cuir. Simon fait un signe ; le prince repousse le breuvage et tombe évanoui. O ruse ! ô prodige ! on se rappelle aussitôt que le duc de Clarence, son père, a été noyé dans un tonneau de malvoisie. L'horreur qu'a éprouvée Symnel semble un coup du ciel, un cri du sang, et toute objection cède à un évanouissement aussi filial.

Bientôt une troupe de femmes rentre dans la salle, apportant une couronne de cuivre blanchi, que la vierge, patrone de l'église voisine, envoie à son bien aimé Edouard VI. Vingt mille témoins sont prêts à certifier aux dépens de leur vie que la statue est descendue de sa niche, s'est décoiffée elle-même, et a remis sa couronne avec une grace dont les mortels ne sauraient se faire d'idée. Symnel, proclamé roi, est promené dans la ville aux acclamations d'une multitude qui s'enivre de sa propre folie. Les jeux, les festins, les illuminations se succèdent sans relâche. Jamais désordre ne fut plus gai, ni règne plus plaisant. Mais, hélas ! ces carnavals politiques sont de courte durée ; les hommes qui se donnent tant de peines pour avoir du plaisir, ne se-

ront jàmais assez conséquens pour fonder un gouvernement bachique bien fou et bien durable. Cependant, il faut en convenir, quelques siècles de saturnales seraient fort salutaires à ce triste genre humain.

Le huitième jour des orgies finissait quand l'armée d'Allemagne débarqua. Les quatre envoyés de Marguerite ne se montrèrent point; chacun d'eux aspirait à devenir le favori du roi, détestait les trois autres, et les embrassait tendrement. Avez-vous vu quelquefois le chat domestique traverser, après la pluie, une rue de Paris, en cherchant de ses pattes craintives le sommet des pavés qui commencent à blanchir. Tel, et plus comique encore, doit se peindre l'embarras d'un courtisan, jeté parmi des hommes nouveaux sur un sol inconnu, et certain que sa fortune dépend du premier pas qu'il va faire.

Les quatre ministres, sans se concerter, firent demander au R. P. Simon une entrevue secrète, qui leur fut accordée à des heures différentes. Leur but était de gagner le moine pour le chasser ensuite, et de connaître par lui le personnel, et surtout les défauts du roi, qui sont toujours le thême des ambitieux. Mais soit que le prêtre, aussi rusé qu'eux, voulût s'en amuser, soit que des vues plus profondes le détreminassent, comme je suis

disposé à le croire, il leur fit, en confidence, les rapports les plus contradictoires. Chacun croyait duper l'autre. C'était la confession des renards.

« Le roi est accompli, dit Simon à l'évêque de Norwich ; mais l'habitude du malheur lui a donné celle de boire, et chaque jour il s'enivre aussi régulièrement qu'aucun Anglais qui vive. » L'évêque murmurait tout bas en s'en allant. « Il faudra donc boire ; Esther et Judith ont bien fait pis. »

« Le roi est accompli, dit Simon au chancelier Brougthon ; mais il a une timidité fatale qu'il doit à un bégaiement aussi incorrigible que ridicule. » L'orateur répétait en rentrant chez lui : « C'est une grande sottise de paraître moins sot que son maître. »

« Le roi est accompli, dit Simon au beau Lovel ; mais il est chagrin et maladif. L'humidité de sa prison l'a criblé de rhumatismes. » Le beau Lovel réfléchissait pour la première fois de sa vie, et commençait à douter que la santé fût un si grand bien.

« Le roi est accompli, dit Simon au comte de Kilmare ; mais il est encore bien enfant. Il ne peut supporter que ceux de son âge, et moi-même je l'ennuie. » Le vieux comte, frappant la terre avec ses talons de bois et sa petite canne, disait

en s'en allant : « Par dieu ! je serai jeune, fallût-il retourner en nourrice. »

Cette conformité de conduite dans quatre courtisans est un résultat de leur nature : des esprits nivelés par la bassesse n'ont plus pour guide qu'un instinct très-subtil, à la vérité, mais forcé dans sa marche, et commun à toute l'espèce. C'est pourquoi, dans une situation donnée, tous manœuvreront de même, et par des lois aussi invariables que l'araignée tendant ses fils, ou l'huître cimentant son écaille. Le moine, à qui cette théorie n'était pas inconnue, fit signer par le roi une proclamation qui nommait les ministres et assignait le moment de leur présentation. Kilmare était contrôleur des finances ; Broughton chef de la justice ; Lovel intendant des menus ; et l'évêque de Norwich grand aumônier. Dans ces quatre offices le roi trouvait ainsi moyen d'avoir l'argent des bons et la vie des méchans, de s'amuser dans ce monde et se sauver dans l'autre ; ce qui, soit dit sans reproche, compose une assez honnête existence.

Simon avait eu soin que la cérémonie de la présentation fût des plus pompeuses. Le roi sur son trône étincelait de fausses dorures. A ses pieds le moine modeste avait l'air du grand prêtre d'un autre Joas. L'empressement de voir des

ministres précédés d'une si haute réputation avait rempli la salle d'une foule choisie, et bon nombre de femmes parées à l'étiquette émaillait l'assemblée des plus riantes couleurs. L'appareil était superbe, l'attention vive et le silence étonnant.

Les huissiers annoncent le comte de Kilmare ; et sur leurs traces un jeune blondin sautille et lorgne les dames. « Faites sortir ce page, » s'écrie le maître des cérémonies. O surprise ! c'était Kilmare lui-même, mais déguisé par tout ce que la mode a de plus élégant. Il avait emprunté une chevelure naissante, enflé ses joues, serré son ventre, et comblé du plus bel incarnat les ravins de sa figure. Son nez, qu'il eût bien voulu raccourcir, était le seul monument ancien resté debout au milieu de la renaissance générale. Un vêtement gris de lin et citron achevait la métamorphose de cet être singulier, qu'on ne peut définir qu'en le comparant à l'insecte nommé par les naturalistes *papillon à tête de mort*. Le ministre fardé s'approche du trône avec une vivacité périlleuse, laisse tomber quelques paroles où manquait la moitié des consonnes, et, très-satisfait d'avoir vu rire le roi, va se jeter dans le siége qui l'attend, en jouant sur sa poitrine avec le portrait en médaillon de la première actrice de

Dublin. C'était une danseuse de corde de Bergame venue à la suite du légat.

Les spectateurs ne laissaient pas de faire des réflexions sur cette étrange conduite, lorsqu'on annonça le grand aumônier. La plupart se jetèrent à genoux pour attraper en passant sa bénédiction. Mais le prélat anachorète était loin d'y songer, car se défiant de ses talens pour l'imitation il avait bu tout de bon, et l'apparence n'en était pas équivoque. Ses habits en désordre cachaient mal sa poitrine. Ses soupirs, aussi fréquens que de coutume, n'avaient plus cette odeur de sainteté qui ravissait les ames tendres, et des rubis sur sa face en rendaient le fond plus blême encore. Il n'eût pas manqué d'y joindre une couche de tabac, si l'amiral Dracke eût déjà fait connaître aux Anglais cette ruineuse découverte. Quoi qu'il en soit, l'aumônier, jaloux de passer aux yeux du roi pour un bon convive, laissa tomber un jeu de cartes en lui parlant de sa cave, et fut conduit, non sans peine, à son fauteuil, où il s'assoupit en fredonnant le refrain d'une chanson qui n'était pas seulement à boire. L'assemblée stupéfaite ne concevait rien au vertige qui frappait tous les grands hommes de l'Angleterre.

L'arrivée de Brougthon fit pousser un cri d'espérance. Quelle méprise! bon dieu! cet athlète,

si fier dans le champ de la parole, se présente avec embarras, et s'avance aussi honteux qu'un membre de l'opposition qui la veille s'est vendu au ministre. Il ouvre une large bouche, et rien n'en sort; les efforts qu'il répète décèlent un bégaiement continu. Les mots se brisent entre ses dents, se replient sur eux-mêmes, et jaillissent en fausset. Il termine enfin sa longue harangue de deux phrases par un *clap'ment* très-pittoresque, imité de la prosodie des Hottentots. Symnel s'amusait comme un roi; les spectateurs indignés juraient de ne plus croire aux réputations. Mais rien n'égale la colère des trois ministres lorsque, mis en face et frappés de la diversité de leurs rôles, ils reconnurent qu'ils étaient joués. Ils lancèrent des regards furieux sur le moine dont le rire sardonique semblait leur dire : J'ai voulu savoir, mes bons amis, jusqu'où l'ambition pouvait conduire un sage, un savant et un saint.

Déjà cependant les femmes montaient sur les bancs pour mieux voir le beau Lovel; déjà lui-même, empaqueté comme le malade imaginaire, atteignait douloureusement la porte, quand un bruit confus s'empara de toute l'attention. Le peuple, toujours un peu brusque dans ses opérations, venait d'enlever un courrier de dessus son cheval et l'apportait au roi, sans lui avoir laissé le

temps de reprendre haleine et de quitter ses bottes. Le malheureux était si essouflé qu'il ne pouvait parler. La curiosité s'agitait autour de lui, et retardait par son impatience ce qu'elle brûlait de savoir. Quand enfin l'air, plus régulièrement épanché du larynx, put se moduler dans la bouche du courrier, il en sortit la nouvelle que Henri VII, ayant fait une diligence incroyable, s'approchait à marches forcées avec une armée pour argument, et un autre Edouard pour pièce de conviction.

A ce récit, qui terminait la comédie des courtisans, la confusion fut extrême. Les braves coururent aux armes; les poltrons dirent des mots superbes dignes de Sparte, et l'on entra en campagne. J'avais ici une belle occasion de décrire une bataille, et cela m'eût été d'autant plus agréable que j'en ai quatre toutes faites en portefeuille; mais je prétends bien qu'elles y restent en paix, puisque désormais une bataille, ou même une victoire, ne peut plus être qu'un lieu commun pour des Français. Disons donc simplement qu'à la sanglante journée de *Stocke* la contrefaction fut culbutée par la bonne édition; ce qui signifie que l'armée du faux Edouard fut mise en déroute par le très-véritable Henri VII.

Les quatre ministres, par une suite de leur prodigieux instinct, s'étaient enfuis la veille. Tout

le reste fut tué ou pris. Ceux que le glaive ennemi n'avait pas tirés d'embarras, attendirent en tremblant la justice et la clémence du maître, deux fort belles vertus qui ne laissent pas d'avoir quelques inconvéniens quand elles s'exercent en masse. Ainsi le prêtre d'Oxford retourna cabaler dans son cloître, les fripons échappèrent, les bonnes gens furent pendus, et Symnel fut créé marmiton. Des historiens peu philosophes, tels que Hume et Littleton, ont soutenu que cet emploi fut une dérision de la part du vainqueur. Quant à moi, je ne puis y voir qu'un traité de partage, où le sage élève du moine, laissant aux Lancastres le trône et la gloire, garda pour les Symnels la cuisine et le bonheur.

Le ciel voulut bien lui-même, trois jours après, juger la question. Le marmiton était florissant à son poste; le roi, épuisé par les fatigues de la guerre, perdit le sien, et fut lancé dans l'éternité par les médecins, tout aussi complètement qu'il aurait pu l'être par les hommes d'armes sur le champ de bataille. La langue n'a point d'expression pour peindre la douleur où la cour fut abymée. Les grands du royaume se traînèrent en sanglotant au convoi de Henri VII; mais il s'éleva entre eux, sur la préséance, une vive querelle terminée par une action générale de

coups de poings : ce qui rappelait ces beaux jeux funéraires célébrés dans les temps héroïques sur la tombe des grands hommes. On vit dans celui-ci bien des écharpes, des soutanes et des simarres mises en pièces ; mais, après avoir vigoureusement sauvé sa dignité,

Chacun, comme devant, pleura le roi défunt.

LES POULETS SACRÉS,

ANECDOTE ROMAINE,

Plutôt devinée que traduite par un abbé qui oublie son latin pour devenir professeur.

Apollonius de Tyanes remplissait Rome du bruit de ses miracles. La crédulité de Vespasien avait donné aux prestiges de ce fourbe une grande célébrité. La folie se communique parmi les hommes avec une facilité dont manque entièrement cet autre attribut de notre espèce, qu'on est convenu, par ironie, d'appeler le sens commun. Aussi mon intention n'est pas de nombrer toutes les têtes qui furent tournées à Rome par les rêveries d'Apollonius. Je veux seulement en raconter les effets sur celle de ce vieux Tribollinus, si connu dans le quartier Quirinal et les rues voisines. Mais je dois prévenir les contemporains et la postérité que, si ce pauvre homme eut l'avantage si envié de faire pendant quelques jours un peu parler de lui, il n'y fut poussé ni par l'ennui, ni par la gloire, ces deux terribles maladies des peuples policés.

Il est temps de faire connaître plus particulièrement le héros de cette histoire.

Rome, depuis sa fondation, entretenait des poulets sacrés, et n'exécutait rien d'important sans avoir pris conseil de ces oisons; institution vraiment divine, si l'on considère combien jusqu'à nos jours le temps l'a peu altérée ! Ces poulets, tirés de l'île de Négrepont, et voués au célibat comme les vestales, avaient pour gardiens et pour interprètes un collége de prêtres appelés augures, doués d'un caractère si aimable, qu'au rapport de Cicéron ils ne pouvaient se regarder sans rire.

Il n'est pas dans l'ordre que des titulaires remplissent eux-mêmes l'office qui les enrichit. Aussi, à l'époque dont nous parlons, les augures se reposaient de tous les soins du poulailler sur une espèce de majordome, qu'on appelait Tribollinus, sans qu'on ait pu découvrir si ce nom lui venait de sa famille, ou si c'était un de ces sobriquets dont les Romains ne furent jamais avares. Quoi qu'il en soit, Tribollinus achetait les grains, nettoyait les cages des prophètes, et servait leur table dans les jours qui n'étaient pas destinés à la consultation. Un homme doit nécessairement sortir d'une telle école, impie comme un philosophe, ou crédule comme un

sot. Mais on n'est pas plus maître de choisir son esprit que son père; et Tribollinus échappa au malheur de devenir un esprit fort.

Ainsi les prodiges d'Apollonius trouvèrent sa tête toute disposée à les recevoir. Mais ils y produisirent une singulière révolution. Ce vieil intendant des poulets sacrés s'imagina qu'il était destiné à quelque chose d'extraordinaire, et eut la fantaisie de marcher sur les traces du prophète de Tyanes; mais, comme ses vues étaient bornées, il en serait sûrement resté là, s'il n'eût rencontré sous sa main un expédient digne de lui. Je laisse aux idéologues à décrire par quel circuit d'opérations intellectuelles dûrent filtrer dans la tête du majordome les premiers jets de cette saillie, et je me borne à en rapporter fidellement le résultat. Tribollinus conclut que, s'il pouvait manger les poulets sacrés, il serait infailliblement saisi de la puissance prophétique qui résidait dans ces volatiles. Or, voici comment il s'y prit.

Tant petit soit un fournisseur, il fait des économies. Tribollinus employait les siennes à acheter chaque matin un poulet dans un marché de Rome; puis, venant à la cage augurale, il y glissait furtivement le profane, et en retirait un prophète. Imprimant ensuite au cou de ce dernier

un mouvement brusque et circulaire, il l'étouffait sans bruit, et courait en faire un repas clandestin. Ce manége n'avait rien que d'innocent; car, par un de ces effets admirables que le zèle produit toujours dans ceux qui en sont bien possédés, Tribollinus trompait sans mauvaise foi, tuait sans cruauté, et avalait sans gourmandise. De cette manière tous les anciens habitans de la cage sacrée furent, sans métaphore, plumés et mangés par leur maître-d'hôtel.

J'ai prévu que desesprits solides, qui cherchent l'instruction par-tout, desireraient savoir en combien de manières Tribollinus accommodait ces poulets, pour rendre moins insipide un mets tant de fois répété. Je me suis livré, pour les satisfaire, à des recherches profondes sur cette partie de la cuisine des anciens, dont je publierai trois volumes in-4° aussitôt que les bons articles auront repris cours dans le commerce de la librairie.

J'ai oublié de dire que Tribollinus avait soin d'enfermer dans un oreiller les plumes de ses victimes, et que, pour ne rien perdre de leur émanation divine, il les pressait chaque nuit alternativement de l'une et de l'autre oreille. Mais, hélas! à mesure que l'oreiller s'enflait, la tête du pauvre homme se vidait du peu de sens

qu'elle avait eu en partage. Il en vint au point de se croire réellement transformé en poulet. Il en imita le chant, les mœurs, les façons de boire, de manger, de dormir ; et il annonça que lui seul avait reçu des dieux le don des présages. Cette nouveauté se répandit peu-à-peu, et eut quelque succès. Des servantes, des esclaves, des affranchis vinrent consulter ce singulier oracle; la foule superstitieuse des joueurs, des amans, des ambitieux, les y suivit, et l'on assure que des séances particulières furent demandées par plusieurs de ces personnages, qui, insolens et faibles, cachent sous la pourpre hautaine des ames de servantes, d'esclaves et d'affranchis.

Ainsi croissait la réputation de l'homme-poulet, car Tribollinus n'était pas nommé autrement dans les carrefours de Rome ; et, en fait de noms, les académies obéissent aux carrefours. Sa carrière prophétique était mêlée de bonne et de mauvaise fortune. L'Envie, qui a des yeux louches pour voir le bien, a des poumons d'airain pour publier le mal. Elle espérait beaucoup de quelques bévues échappées au bonhomme, et répétées par elle avec une odieuse complaisance.

Par exemple, un poète dont la comédie devait être représentée aux fêtes de l'empereur, l'avait consulté sur le sort de sa pièce. L'homme-poulet

avait battu des ailes, et s'était jeté en affamé sur la mangeoire; images parlantes d'un succès dramatique.

Une vestale dont l'étourderie et la beauté occupaient tous les médisans de Rome, avait osé s'adresser à lui. On vit aussitôt le sinistre vieillard se tapir dans un coin, pousser des cris plaintifs, et laisser tomber un œuf caché dans sa ceinture; témoignage indiscret de ce qui restait à faire à la vestale.

Un général fort estimé de la cour l'avait interrogé, avant de joindre son armée. Le poulet avait gobé des mouches, fait la roue, et chanté plus haut qu'un coq; signe certain d'une victoire.

Enfin, un questeur gorgé des dépouilles d'une province, et poursuivi en justice pour ses vols, lui avait porté ses inquiétudes. Le poulet avait traîné l'aile, bu de l'eau et gratté la terre; présage d'un jugement qui enverrait au moins le pillard aux carrières.

Mais la destinée avait pris un malin plaisir à contrarier ces prédictions, dont, à l'exception de l'œuf, tout honnête homme devait desirer l'accomplissement. La comédie n'eut point de succès; le peuple romain la trouva si vide de sens et d'harmonie, qu'il s'empressa de la soutenir par des accompagnemens aussi bruyans qu'aucun de

nos compositeurs modernes pourrait en faire. La pauvreté de notre langue m'oblige à traduire par le mot de sifflets les instrumens dont se servirent les spectateurs, quoique certainement ce n'en fussent pas. Il faut convenir que ce n'était pas non plus cette lyre dont le musicien Aspendius touchait, dit-on, si délicatement, que lui seul pouvait s'entendre.

La vestale, soumise à l'examen des plus sévères matrones, fut reconnue impénétrable au soupçon. On ne saura probablement jamais si cette décision fut un hommage rendu à l'art ou à la nature. Quoi qu'il en soit, Rome en éprouva une joie bien sincère; car c'est un dogme sacré que la chûte d'une vestale entraîne celle d'un empire. C'est pourquoi il est permis de rire de ces penseurs qui cherchent si loin les causes des révolutions, tandis que tout galant homme qui connaît un peu le monde trouve à chaque pas la plus fréquente et la plus naturelle.

Le général, plus courtisan qu'homme de guerre, livra bataille sans réflexion, la perdit sans résistance, et fut tué malgré la rapidité de sa fuite. Trois légions passèrent sous le joug. Les nouvellistes de Rome supportèrent impatiemment cet affront; mais les plus piqués furent les poètes, qui, sur la foi de Tribollinus, avaient composé d'a-

vance les chants de triomphe. Ils les réservèrent, en grondant, pour le premier vainqueur dont le nom s'accorderait avec la mesure de leurs vers ïambiques.

Enfin les complices et les cuisiniers du questeur travaillèrent si bien, qu'il fut non seulement absous, mais élevé à un poste éminent. L'audace et la variété de ses concussions avaient donné une haute idée de son caractère. On disait publiquement qu'il ne fallait pas y regarder de si près avec les hommes à talens, et qu'après tout un aigle était un oiseau de proie.

Ces divers événemens ruinèrent le crédit de Tribollinus, et l'exposèrent lui-même à bien des murmures. L'orage gronda un instant, et bientôt éclata. Il y avait d'abord, dans le fait de Tribollinus, usurpation du pouvoir des poulets sacrés, et impiété évidente. Mais, si l'on considérait que depuis longues années il était lui-même le tuteur de ces poulets, le confident de leurs pensées, et le co-partageant de leurs revenus, sa conduite était une félonie bien autrement punissable. Ainsi parlaient les mécontens dans une assemblée où ils résolurent de le poursuivre criminellement. Ils choisirent donc l'un d'entre eux pour porter l'accusation, et ce fut justement le plus inepte. Rien n'est si commun dans le monde

que ces contre-sens politiques ; chaque jour voit pousser hors de la foule comme chef d'une cabale, ou orateur d'un parti, tel misérable autour duquel on cloue à la hâte quelques lambeaux de réputation. Ainsi les premiers romains se servirent d'une botte de foin pour étendard.

Le jour du jugement arrivé, l'auditoire fut rempli d'une foule immense. L'accusateur déclama un discours emphatique et médiocre, où rien n'était pensé, où tout avait l'air de l'être, et dont aucun défaut ne fut privé d'applaudissemens. Quant à l'accusé, sphinx indéchiffrable, fidèle à son double personnage d'homme et de poulet, et mêlant avec bizarrerie la pantomime et le langage de l'un et de l'autre, il fut rarement agréable, quoique toujours inintelligible. O pouvoir du temps ! quinze jours plus tôt on l'aurait trouvé sublime.

La parole fut prise ensuite par un vieux juge qui, depuis soixante ans, n'avait absous personne. Il savait par expérience que rien n'est plus puissant sur une grande assemblée que la citation d'un exemple ancien qui la soulage du besoin de raisonner. Voici donc les paroles qu'il prononça avec les graces que lui fournissaient à l'envi un regard faux, une voix aigre, et un mauvais cœur :

« Il y aura aux ides prochaines trois cent douze « années que le consul Claudius Pulcher, à la veille « de partir pour une expédition, consulta les pou- « lets sacrés. Mais, ceux-ci s'obstinant à refuser « toute nourriture, le consul irrité s'écria : *Hé « bien, puisqu'ils ne veulent pas manger, « qu'on les fasse boire !* et à l'instant il fit jeter « à l'eau les cages et les poulets. Le châtiment de « cette impiété fut analogue à l'offense. Pulcher « perdit deux batailles navales par le ressentiment « des poulets noyés, le consulat par un jugement « du peuple, et tous ses biens par une amende. « Ainsi, Romains, vengez vos poulets, ou crai- « gnez qu'ils ne se vengent eux-mêmes. »

Le trait frappa fort, et c'était fait de Tribollinus, s'il n'eût lui-même détourné le coup par un de ces mouvemens imprévus dont un homme d'esprit ne se fût jamais avisé. « Quoi ! s'écria-t-il « d'une voix de tonnerre, vous parlez de venger « les poulets sacrés ! Sachez qu'il n'en reste ici « que moi qui les ai digérés, et leurs plumes que « voici. » Alors tirant de dessous sa robe l'oreiller dont il avait ouvert le flanc, il le secoua avec force. Les plumes en sortirent en torrent, et couvrirent la salle d'un nuage épais qui, chassé par l'extrême agitation de la foule, alla lentement s'abattre du côté où siégeoient les juges.

Il fallait cependant commencer la délibération. Le premier qui allait opiner jeta les yeux sur ses collègues ; mais les voyant couverts de plumes de la tête aux pieds, et bien moins semblables à un sénat majestueux qu'à une collection d'oiseaux empaillés dans un muséum, il laissa échapper un éclat de rire. Les juges étonnés se regardèrent, et chacun d'eux, à ce spectacle grotesque, ne put s'empêcher d'en faire autant. Il faut connaître le pouvoir de l'imitation sur les hommes réunis pour juger de l'état de l'assemblée. Un délire sympathique, une commotion impétueuse semhla s'en être emparée. Le rire devint contagieux, convulsif et irritant jusqu'à extinction des forces musculaires. Tout se mêloit, trépignait, sautait, serrait ses flancs, et tantôt par des éclats perçans, tantôt par des modulations prolongées, annonçait au loin une orgie ou plutôt une tempête de gaieté qui eût défié les pinceaux d'Homère.

Chez les Grecs, peuple moqueur et plaisant, une semblable crise n'eût point interrompu l'expédition des affaires. Mais les Romains étaient graves, sévères et formalistes jusqu'à la pédanterie. Or, quand cette espèce de gens est une fois jetée à bas de son sérieux par un accès d'hilarité, elle n'y remonte pas si tôt, suivant la maxime qu'on ne déroge pas pour peu. Les juges

essayèrent bien de rasseoir leurs esprits et de se rengorger dans leurs plumes ; mais ils n'en furent que plus risibles, et chaque effort de gravité était pour eux-mêmes le signal d'un redoublement de rire, pendant lequel les vieilles têtes se montraient le plus folles. Il fut bien force d'absoudre Tribollinus, car le seul sentiment qui put surnager dans l'ivresse générale fut l'impossibilité de condamner un homme qui venait de procurer à tant de gens un plaisir si vif, que Rome n'avait rien éprouvé de pareil..... depuis l'enlèvement des Sabines.

Des témoins un peu suspects ont néanmoins prétendu qu'il passa dans un coin de la salle un éclair de raison. Le moins jovial des sénateurs, parce qu'il en était le plus orgueilleux, voulut en profiter pour sauver l'honneur du tribunal. « Ce n'est point un hasard ridicule, s'écria-t-il, « qui a revêtu vos juges du plumage des oiseaux « sacrés ; c'est Jupiter, conservateur de Rome, « qui vous indique par cette sublime allégorie « qu'il n'y a d'oracle que la tête des sages, et que « c'est au front des mortels qu'il faut lire la vé- « rité. » Une plume, qui par malheur pénétra alors entre les lèvres de l'orateur mit fin à sa période, et faillit à l'étrangler lui-même. La fièvre de rire redoubla aussitôt avec une nouvelle fu-

reur, et ce ne fut qu'en se séparant à la hâte que l'assemblée échappa au danger d'une imminente suffocation.

Mais j'apperçois vos regards inquiets. Pendant que ces choses se passaient, allez-vous me dire, que devenait l'empire romain privé de ses vrais oracles? quelle fatalité ne dut pas s'attacher à des entreprises qui n'avaient plus pour guides que des poulets intrus, achetés par un valet sur la place du marché! Rassurez-vous, vertueux philantropes; rien de funeste n'arriva. Les nouveaux poulets, se trouvant en bonne maison, mangèrent avec grace et de meilleur appétit que leurs devanciers; Vespasien fut comblé de gloire et de bonheur, et son fils devint les délices du monde. Exemple mémorable, qui doit prouver à jamais qu'il est moins dangereux de changer de divinité que de prêtres!

DIALOGUE

ENTRE DEUX MORTS

QUI VEULENT GARDER L'ANONYME.

INTERLOCUTEURS.

LE MORT A, LE MORT B.

La scène se passe dans le cimetière de la paroisse de..... à un mètre 647 millimètres au-dessous de la surface du sol.

On vient d'enterrer un ancien militaire. Quelques invalides défilent en clopinant, et font une décharge de leurs fusils sur le lieu de la sépulture. Le dernier de la troupe, qui a bu plus que de coutume, laisse aller ses camarades, et se couche sur la place. C'est dans cette attitude, et l'oreille collée contre terre, qu'il a occasion d'entendre la conversation suivante, que nous avons écrite le lendemain sous sa dictée.

LE MORT A.

Quel vacarme épouvantable! Qui va là?

LE MORT B.

Excusez-moi, Monsieur, je ne veux déranger personne.

LE MORT A.

Quelle diable de fantaisie de venir en terre avec tant de fracas!

LE MORT B.

Je présume que les invalides du village auront voulu honorer mon enterrement d'une fusillade.

LE MORT A.

Faites-vous fusiller tant qu'il vous plaira ; mais morbleu, de mon temps, quand on s'amusait, on prenait garde aux voisins.

LE MORT B.

Ce n'est pas aux militaires à prendre garde ; échappe qui peut, on tire toujours. Je suis moi-même tout criblé de leur hommage ; des héritiers n'auraient pas agi plus prudemment.

LE MORT A.

Ah ! mon dieu ! mon dieu ! je m'apperçois qu'une maudite balle a mis en poussière mon os sacrum. Faudra-t-il ressusciter estropié?

LE MORT B.

Mais, Monsieur, votre crainte est frivole. Tous les livres vous diront.....

LE MORT A.

Ah ! oui, fiez-vous aux livres. J'espère ici en savoir plus qu'eux. Hé bien, Monsieur, je ne suis encore sûr de rien. Entendez-vous ? je ne suis sûr de rien.

LE MORT B.

Moi, Monsieur, je voudrais l'être de la personne à qui j'ai l'honneur de parler. Le son de votre voix me rappelle d'anciennes idées.

LE MORT A.

Tout en me fâchant, je faisais la même réflexion. Je ne serais point surpris que vous fussiez le fils du seigneur de ce village, ce joli garçon que j'ai eu l'avantage de dresser aux belles lettres, et de fouetter quelquefois de mon vivant le mieux qu'il m'était possible.

LE MORT B.

C'est moi-même; il m'en souvient, mon cher maître.

LE MORT A.

Comment, M. le comte, vous dans un cimetière de village! vous qui deviez finir par le mausolée, ou tout au moins par le caveau de famille!

LE MORT B.

N'est-ce pas toujours finir?

LE MORT A.

Quoi! de la morale! vous avez donc essuyé de bien grands malheurs? Dites-moi la vérité, foi de gentilhomme.

LE MORT B.

J'ai vécu très-longuement, très-heureusement; je suis arrivé ici sans m'en appercevoir, et, foi de gentilhomme, je ne m'y trouve pas mal pour un mort.

LE MORT A.

Ah! vous en parlez ainsi par bonté d'ame, vous craignez d'en dégoûter les autres.

LE MORT B.

Que j'aie sur l'estomac cent pieds de terre de plus, si je déguise rien!

LE MORT A.

Cependant, quand je vins m'établir ici, vous étiez officier de hussards; et, quoique dans ce corps on fasse du chemin, ce n'est pas ordinairement du côté de la philosophie.

LE MORT B.

Aussi n'ai-je pas vieilli dans les armes. La guerre développe sans doute de grandes vertus, mais l'intrigue n'y fait pas mal ses affaires. J'y ai vu souvent les plus braves éclipsés par des charlatans de courage, qui dérobaient la gloire en vrais filous. C'est ce qui m'arriva. Je puis dire qu'à la bataille de Fontenoy je tins galamment mon poste; mais les témoins de mes exploits

furent tués, je fus moi-même blessé dangereusement, et oublié dans un hôpital. Un de mes camarades eut une tactique différente. Il se montra par-tout, il devança toujours le péril d'une demi-lieue, et il eut quatre chevaux tués sous lui et par lui. Il méritait sans contestation le prix de la course, il eut celui de la valeur, et le régiment qui m'était dû lui fut donné.

LE MORT A.

Il courut sans doute les antichambres, aussi bien que le champ de bataille ?

LE MORT B.

Je ne sais ; mais, aussitôt que je fus rétabli, je volai à Metz où était le roi, pour réclamer contre une si horrible injustice. J'y vérifiai pendant un mois la fausseté de la maxime évangélique : *Frappez et l'on vous ouvrira ;* car, j'eus beau frapper en hussard, toutes les portes me furent fermées. Enfin, pour un prix honnête, j'eus accès auprès d'une belle dame, qui comptait alors le sceptre de la France parmi les hochets dont elle s'amusait.

LE MORT A.

Vous eûtes là une bonne occasion d'attraper le coureur. Joli homme comme vous étiez.....

LE MORT B.

La dame avait bien autre chose à voir. « On « m'a parlé de vous, » dit-elle sans me regarder ; « j'ai disposé de tous les régimens, n'y songez « plus. Mais soyez abbé, et je vous fais évêque. » Je fis un saut en arrière, et la dame ajouta : « Ne « vous effrayez pas. Il ne faudra pas plus de temps « pour cela que pour peigner mon épagneul. Nous « avons gardé à nos amis le moule où fut jeté « le cardinal Dubois. » Elle m'expliqua ensuite ses conditions dans un style clair et méthodique, et me congédia en me disant : « Si cela vous con- « vient, revenez après-demain; autrement, j'es- « père que nous ne nous reverrons pas. »

LE MORT A.

Ah ! ah ! Exclamation de surprise.

LE MORT B.

Je sortis tout pensif. Ce qu'exigeait de moi la favorite était une véritable bassesse, qu'on pouvait, en termes de cour, appeler une complaisance bien conditionnée. J'avais à la vérité, pour m'y décider, l'exemple des plus grands personnages ; mais la fierté de mon ame me retenait. La mouche qui voltige autour d'une balance en équilibre peut la faire tomber du côté où elle se pose. J'étais cette balance, et le plus misérable incident

fixa mon choix. J'envoyai ma démission, et me retirai dans mes terres, en répétant le proverbe anglais : *Celui qui mange les oies du roi sera étouffé par les plumes.*

LE MORT A.

J'ai eu la discrétion de ne pas vous demander les conditions de la favorite ; mais je souhaiterais bien connaître l'incident qui amena un si noble dénouement.

LE MORT B.

J'aurais honte de vous le dire. C'est une folie, une puérilité.

LE MORT A.

Ne sais-je pas que les hommes sont faits ainsi ? Ils aiment à tirer une sage leçon de l'idée la plus burlesque. Les proverbes n'ont pas d'autre origine.

LE MORT B.

Vous me décideriez si je ne craignais d'abuser de votre patience.

LE MORT A.

Voilà un beau scrupule pour des gens qui doivent passer ensemble une éternité. D'ailleurs [1],

[1] Le devoir d'historien m'a forcé de conserver cette mauvaise plaisanterie ; mais il me reste un moyen de la rendre utile, c'est d'en faire justice. Quand on

un mort qui tue le temps ne prend que sa revanche.

LE MORT B.

Puisque vous le voulez, il faut vous satisfaire. Je sortis tout pensif, comme je vous l'ai dit, de chez la courtisane régnante, et j'allai promener mes perplexités sur les remparts de Metz. Je fus abordé par un pauvre qui me demanda l'aumône. En lui donnant quelque monnaie, je remarquai sur son visage une douceur extrême et un sentiment de honte tout particulier. Je l'interrogeai sur les causes d'une misère pour laquelle il ne semblait pas né. « Hélas ! Monsieur, me répon-« dit-il, vous allez vous moquer de moi. C'est le « comble de l'infortune d'avoir à se plaindre d'un « malheur ridicule, et c'est le cas où je me trouve. » Il prononça ces mots avec l'accent d'une douleur si profonde, que je cherchai une larme dans ses yeux; ils étaient secs, et je l'en plaignis davantage. Mais, ma curiosité étant vivement excitée, je le

---

voit un grave précepteur laisser encore échapper un misérable quolibet soixante ans après sa mort, quel vivant ne doit pas craindre de contracter une habitude aussi tenace ? Tel croit innocemment jouer avec des mots, qui se prépare pour ce monde et pour l'autre des ridicules immortels. *Note de l'invalide.*

pressai de continuer. Il s'assit sur l'affût d'un canon, et me parla en ces termes : [1]

« J'étais barbier à Lunéville, et, naturellement ambitieux, je cherchais tout ce qui pouvait illustrer mon rasoir. Je m'étais faufilé au château, et j'avais eu la gloire d'y raser M. de Voltaire sans le couper, ce qui n'était pas un petit mérite; car je n'ai jamais connu de barbe plus difficile, ni de tête plus remuante. Mais ces succès passagers ne me suffisaient pas, et j'aspirais dans mon cœur à la pratique du père Menou, jésuite, et confesseur du roi Stanislas. J'avais remarqué que le jeune Thomas, l'un des aides-de-camp du cuisinier en chef, avait coutume de servir la table du révérend, et quelquefois était admis à sa toilette. Je l'avais donc prié d'offrir mes services au père Menou, et lui avais promis de le raser lui-même par-dessus le marché quand son temps serait venu. Vous voyez que je n'étais pas novice à la cour.

« Cependant les choses en restaient là, lorsqu'un

---

[1] L'événement burlesque dont il s'agit a réellement eu lieu, en 1761, à la cour de Lunéville, avec les circonstances que va raconter le mendiant. Il faut néanmoins en excepter l'intervention du jésuite Menou, qui est toute entière de son invention. *Note du secrétaire de l'invalide.*

jour je rencontrai Thomas devant l'office. Le pauvre enfant était tout en pleurs, et me saisit le bras en s'écriant : ah ! M. le barbier, ayez pitié de moi, je suis perdu ! — Qu'y a-t-il donc ? mon ami. — Le chef m'a remis un cochon de lait à échauder ; il est écrit sur l'état du dîner, il doit paraître devant le roi : je suis perdu ! — Hé bien, mon ami, il faut l'échauder. — Impossible, M. le barbier ; je l'ai par mégarde laissé dans l'eau bouillante, où il s'est tellement crispé, que je n'en puis détacher un poil : sans votre secours, je suis perdu. — Que puis-je donc faire pour vous ? — Si vous vouliez seulement raser.... — Qui ? — Mon cochon de lait. — Y pensez-vous ? déshonorer mon rasoir ! — Prenez ces vingt-quatre sous, et, quand vous aurez fini, je vous conduirai chez le père Menou. — Cette promesse m'aveugla : j'avais les vingt-quatre sous dans la main, l'avarice et l'ambition m'assiégèrent à-la-fois, et j'entrai dans l'office. Thomas apporta le patient ; nous fermâmes la porte, et je me mis à l'ouvrage. Le linge, le plat, la savonnette aux herbes, la trousse déployée, rien ne fut omis. Je fis des merveilles, et je puis vous assurer que jamais pratique n'était sortie de mes mains plus fraîche et plus nette.

« Celui-ci expédié, Thomas me conduisit chez le confesseur du roi. Il fallait que ce petit garçon

fût bien sûr de son crédit, car il m'introduisit sans difficulté, et me mit en possession de la tête du révérend père. Mon rasoir était en train, ma main voltigeait, et j'eus la satisfaction de me tirer du jésuite aussi bien que du goret. On me donna ordre de revenir, et je rentrai chez moi triomphant. Ma femme crut que j'allais perdre la tête, tant j'étais enflé de joie et d'orgueil.

« O vanité des grandeurs humaines! tandis que je rêvais des projets de fortune, ma ruine s'avançait à grands pas. Le cuisinier, en mettant le cochon de lait à la broche, s'apperçut qu'il n'avait pas subi les préparations ordinaires. Thomas interrogé balbutia, Thomas menacé avoua tout, et fut condamné par les grands officiers de la bouche à six francs d'amende et huit jours de prison. Le cochon de lait ne fut pas servi; mais on en dédommagea les convives par le récit de sa toilette. Le roi rit beaucoup, et quand un roi a ri, le dernier faquin de son royaume se croit obligé d'en faire autant; en sorte qu'avant le coucher du soleil j'étais déjà la fable de toute la ville.

« Dès le lendemain on ne me nommait plus que le barbier des gorets. Les enfans attroupés à ma porte escortaient mes pratiques en grognant autour d'elles, *hon! hon! houin!* toutes me sa-

crifièrent à ce ridicule, et il n'est pas jusqu'à deux rats de cave qui eurent la fatuité de se croire humiliés du parallèle. Le père Menou me chassa aussi ; mais je le lui pardonnai parce qu'il était jésuite et confesseur du roi. Bref, je fus abymé, ruiné, et je quittai une ville barbare, où ma misère n'avait d'autre secours à attendre qu'une cruelle moquerie. Le malheur me poursuivit à Metz; j'y tombai malade de chagrin, et il m'en est resté un tremblement de nerfs qui m'interdit le rasoir. Ma femme est devenue paralytique, et ma fille, au contraire, court après un gendarme, qui court après une lieutenance. Voilà comment une seule complaisance ambitieuse de ma part a perdu toute une honnête famille. Ah ! mon bon Monsieur, j'ignore qui vous êtes ; mais, quoi qu'il arrive, ne rasez jamais de cochon de lait. »

Le mendiant cessa de parler. Je n'ai pu savoir si j'avais ri ou pleuré de son récit, tant l'attention que j'y avais portée m'avait absorbé, et quand il le termina par ces paroles, *Ne rasez jamais de cochon de lait*, je m'écriai involontairement : *Non, je n'en raserai pas;* je lui jetai un écu pour sa leçon, et m'enfuis rougissant de moi-même.

LE MORT A.

Je vous vois d'ici monter en voiture, arriver

à votre château, et faire de belles résolutions qui ne durèrent pas.

LE MORT B.

Au contraire, elles furent inébranlables. Mes amis tentèrent souvent de me ramener à la poursuite des honneurs. Mais, à chaque démarche qu'ils me proposaient, l'histoire du barbier venait à mon secours, et je leur disais : Non, je ne veux pas raser de cochon de lait; car, voyez-vous, tout solliciteur en rase un peu, ou est prêt à le faire.

LE MORT A.

Comment ! vous avez persisté jusqu'au bout ? Voilà qui est bien étrange.

LE MORT B.

Oui, j'ai eu la manie de ne me lasser ni de l'indépendance, ni du bonheur, et de faire d'une vie de quatre-vingt-onze ans un rêve délicieux. J'ai toujours manqué à la fortune, jamais à la bonté, ni à la probité. J'ai constamment voulu du bien aux hommes, et je leur en ai fait quand je l'ai pu ; je leur ai même laissé la permission d'être ingrats, et ne me suis réservé que celle de me moquer quelquefois d'eux.

LE MORT A.

Mais la patrie? mais vos talens?...

LE MORT B.

Compliment d'usage. Je n'ai connu personne dont le monde n'eût fort bien pu se passer.

LE MORT A.

Cette philosophie pourrait bien aussi n'être que le déguisement de la paresse. Rien n'est si commun que d'ériger sa faiblesse en système, et de mettre ses goûts sur le compte de sa raison. Chaque homme a dans lui une inclination secrète qui le mène à son insu; et je veux, à ce propos, vous conter à mon tour une histoire de ma jeunesse.

Je quittai le séminaire pour le pavé de Paris, avec l'intention de réparer le temps perdu. J'étais d'une figure passable, et n'avais point alors l'os sacrum en poussière. Je fis agréer mon pressant amour à une brune piquante qui sortait de fort bonne maison. C'était la fille de la loueuse de chaises de Saint-Sulpice. Malgré une origine si chrétienne, la demoiselle trouva doux de me donner un co-adjuteur, et moi j'eus le bonheur ou le malheur de surprendre les délinquans. Mon rival était un brave armé jusqu'aux dents, et je ne pus rosser personne. Ma colère, privée de son soulagement naturel, exerça sur moi-même une réaction funeste, et je résolus de me donner la mort.

Après avoir délibéré sur la manière dont je m'y prendrais, j'arrêtai dans ma tête que j'irais me noyer, non pas au bord, au quart, ou au tiers de la rivière, mais au juste milieu, pour être plus sûr de mon fait. Arrivé à ce calme terrible qui est la perfection du désespoir, je mis paisiblement ordre à mes affaires, je laissai sur ma table l'état de mes dettes, et la lettre d'usage pour le lieutenant de police, et je m'acheminai vers le quai du Louvre. Je choisis le plus vieux batelier pour le Caron qui devait me passer; je le payai d'avance, de peur que le juif ne fût tenté de me repêcher comme son débiteur, et me voilà sur l'eau, debout dans la nacelle, épiant de l'œil la place que j'avais désignée pour ma disparition. Quelle fut ma surprise lorsque je me vis à l'autre bord de la rivière, dont je cherchais encore le milieu! Piqué de mon étourderie, je fis retourner le batelier. J'étais de la meilleure foi du monde, et je fis cependant deux fois encore la même erreur, tant mes yeux étaient obstinés à ne pas voir ce qui était pourtant bien visible. Lassé de ce manége, je sautai à terre. Le sol que je touchai dissipa tout-à-coup mon ivresse; je me crus échappé du Cocyte, je ris de ma sottise, et je pris le même jour une maîtresse que je n'aimais pas, mais qui m'amusait beaucoup. Que conclure de tout ceci? c'est

qu'au fond j'aimais la vie comme vous aimiez le repos, et que vous voyiez par-tout du cochon de lait à raser, par la même raison que je ne voyais nulle part le milieu de la Seine pour me noyer.

LE MORT B.

Vous pourriez bien avoir raison. Mais en voilà assez pour cette fois. Faisons un léger somme de quelques siècles, et nous reprendrons ensuite l'entretien.

LE MORT A.

Un mot auparavant. N'étiez-vous pas ici dessus seigneur haut justicier?

LE MORT B.

Sans doute, et ce cimetière est de ma directe.

LE MORT A.

La haute justice s'étend-elle au *très-fond*, aux entrailles de la terre?

LE MORT B.

Jusqu'aux antipodes, si on y perçait.

LE MORT A.

En ce cas, bonne nuit, *Monseigneur*.

LE MORT B.

Bonne nuit, railleur.

QUELLE JOURNÉE!

OU

LES SEPT FEMMES,

CONTE ALLÉGORIQUE.

FABRICE venait d'achever, dans le fond d'une province, ce qu'on y appelle d'excellentes études, c'est-à-dire, qu'il n'en savait pas plus que son maître, et qu'il n'avait pas encore goûté un instant de bonheur. C'était un jeune homme, comme tant d'autres, ayant de bonnes intentions, un caractère faible, et une ame disposée à recevoir du hasard ses vices ou ses vertus. Mais on avait conservé par tradition, dans sa famille, l'usage de marier les garçons à vingt ans; et Fabrice, qui touchait à cette grande époque, n'annonçait pas un médiocre besoin de ce préservatif contre les folies de jeunesse.

Une amie de la maison, qui se mêlait des affaires de tout le monde depuis qu'on ne se mêlait plus des siennes, s'était chargée d'y pourvoir. Vanter sans mesure le mérite de mademoiselle Sophie,

annoncer que Fabrice l'épouserait en se présentant avec sa recommandation, assurer même que cette union était arrangée d'avance par sa correspondance, tout cela n'avait rien coûté à l'obligeante négociatrice. Le père, bon provincial, la croyait aveuglément, et le fils, attentif au portrait que la voisine traçait de Sophie vingt fois par jour, sentait son imagination brûler de desirs pour elle, et l'adorait sur parole, le plus franchement du monde.

Quelque pompeux que fussent les éloges donnés à Sophie, ils n'étaient point exagérés. Elle réunissait tant de sagesse et d'amabilité, qu'elle pouvait, dans le siècle où nous vivons, en paraître singulière. Maîtresse de sa personne et de ses droits, elle avait choisi sa demeure dans un site intéressant, tout près des murs de la capitale. C'était une retraite délicieuse et peu fréquentée, qu'on eût prise sans peine pour l'asile de la philosophie, dont, au reste, cette charmante fille avait adopté tous les goûts et presque emprunté le nom. O Sophie! je ne te ferai pourtant pas l'affront de dire que tu réunissais tous les suffrages. Les libertins te trouvaient trop prude, et les dévots trop libre; ce qui prouve seulement que, moins vertueuse et plus crédule, tu aurais subjugué tous les hommes.

On prépara le départ de Fabrice, et son vieux père fut inconsolable de ne pouvoir l'accompagner. Mais comme les infirmités qui enchaînaient ses pieds ne s'étendaient pas jusqu'à l'organe de la parole, il en profita pour munir le jeune homme des instructions les plus longues et les plus paternelles. Il lui fit sur-tout promettre qu'il irait directement chez Sophie, sans entrer dans la ville, dont le voisinage l'inquiétait beaucoup. Fabrice le promit de bonne foi; mais le vieillard, emporté par son zèle, lui fit une description si vive des dangers et de la corruption dont cette cité odieuse était remplie, que le fils mourait d'envie d'en faire l'épreuve.

Il partit, monté sur le vieux cheval, et accompagné du vieux domestique de la ferme. Arrivé aux portes de la capitale, il descendit dans une auberge, renvoya les deux serviteurs qui l'avaient conduit, soupa en voyageur, dormit en amant, et se leva le lendemain, 25 du mois de mars, avec un sentiment de joie tout nouveau pour lui. C'est ce jour-là qu'il devait épouser Sophie, et compléter sa vingtième année. Ces deux idées le mettaient hors de lui. Les servantes le voyaient sauter dans sa chambre avec le naïf transport d'un écolier, et pourtant soigner sa parure avec une recherche tout-à-fait sentimentale.

La maison de Sophie était hors des murs de la ville, ainsi que l'auberge de Fabrice, mais placées l'une et l'autre à des extrémités opposées, en sorte que Fabrice avait, pour se rendre chez Sophie, le choix de deux chemins, l'un par la campagne, l'autre en traversant la ville. Ce dernier lui était interdit par son père; mais le premier lui paraissait solitaire, ennuyeux, et d'ailleurs exposé au soleil et à la poussière, deux fléaux redoutables pour une toilette de noces. Il se livra insensiblement à un monologue dans le genre délibératif, sur la promesse exigée par son père. Voici quels en furent les textes. Mon père veut que je sois un sage; or, un sage doit tout voir par lui-même. Mon père est un bon homme qui a depuis longtemps oublié ses études, et qui se trompe, en prenant une ville pour un gouffre; enfin, avec quelque adresse, on doit aisément se tirer de la foule, et s'instruire en s'amusant par la variété des objets. Malgré ces efforts de logique, Fabrice était vivement combattu en sortant de l'auberge pour aller chez Sophie. Peut-être croyait-il suivre la route de la campagne, lorsqu'il se trouva engagé sous la porte de la ville, regardant avec curiosité tout ce qui se présentait, mais n'ayant que l'image de Sophie dans le cœur et son nom à la bouche.

Il avait à peine mis quelques toises entre lui et la sentinelle, qu'il vit s'échapper d'un moulin à vent une folle qui dansait avec plus de force que de grace, et roulait dans sa gorge des notes italiennes. Elle avait la peau usée et le teint neuf, des cheveux et une perruque, un voile et point de chemise. Mais plus elle était bizarre, plus on semblait l'applaudir. Elle accourut sur le passage de Fabrice, et lui rit au nez très-indécemment.

FABRICE.

Vous êtes bien impertinente.

LA MODE.

Et toi bien ridicule. Hi ! hi !

FABRICE.

Qu'ai-je donc, s'il vous plaît, qui doive tant vous faire rire ?

LA MODE.

Ah ! il est bon là, le petit homme. Regarde-toi donc, malheureux. Te voilà vêtu comme on l'était jadis, il y a au moins huit jours.

FABRICE.

Comment donc ! n'ai-je pas la cravate d'Écosse, le gilet phrygien, et la culotte malabare? [1]

[1] Comme il est indubitable que, dans quelques mille ans, ce livre sera devenu classique, je veux bien

LA MODE.

Ah ! miséricorde ! d'où viens-tu donc ? Comment oses-tu paraître sans l'habit quaker, le soulier lapon, le gilet arabe, le pantalon étrusque, et la chemise madécasse ? Suis moi, et je vais faire de toi le plus joli abrégé des merveilles du monde.

FABRICE.

Je n'ai pas le temps ; mais je vous promets que demain.....

LA MODE.

Demain ! il ne sera plus temps. Il faut que nous allions aujourd'hui voir les tableaux nouvellement exposés.

FABRICE.

J'ai lu dans le journal qu'ils sont détestables.

LA MODE.

Qu'importe? le peintre est un charmant enfant dont je suis folle. Ensuite nous paraîtrons à l'opéra.

---

prévenir les commentateurs d'alors que les formes de vêtemens dont je parle sont purement idéales. J'aurais volontiers indiqué les véritables modes du moment; mais, pendant l'impression de mon livre, leur règne aurait passé, en sorte que le lecteur n'eût rien gagné à mon exactitude, et que j'y eusse perdu la gloire de l'invention.

FABRICE.

On m'a dit que cette nouvelle musique m'étourdirait.

LA MODE.

Ignorant ! c'est moi qui l'ai faite. De là nous irons rire au cours de géométrie.

FABRICE.

Je n'y entends rien.

LA MODE.

Est-ce qu'on y entend ? Ensuite nous roulerons dans un petit char bien périlleux ; nous prendrons l'air dans la poussière, et nous nous rafraîchirons avec du rhum.

FABRICE.

Tout cela n'est ni décent, ni agréable.

LA MODE.

Tout cela est l'un et l'autre ; car je le veux. Il n'y a de mœurs que mes travers ; il n'y a de beau que mes caprices. Avec moi, on ne porte jamais ce qui sied, on ne va jamais où l'on doit, on ne fait jamais ce qui plaît. Voilà pourquoi l'on m'adore.

FABRICE.

Moi, je n'adore que ma Sophie, et voilà pourquoi je vais me marier.

LA MODE, riant.

Ah! ah! ah! ah!

FABRICE.

Il m'importe peu que tu blâmes ma résolution.

LA MODE.

Au contraire, mon ami, je ne te quitte plus. Je veux voir ta femme, et elle sera bien extraordinaire, si, avant un mois, graces à mes conseils, tu n'es pas un mari tout-à-fait à la mode.

FABRICE.

Implacable tyran, je connais ton pouvoir; épargne moi. Retranche plutôt de ma vie ce que tu voudras.

LA MODE.

Qu'ai-je à faire de tes années? je change tous les jours et ne meurs jamais.

FABRICE.

Songe que tu peux les donner à quelques-uns de tes favoris qui en seraient si contens! N'as-tu pas dans ta cour une foule d'Aspasies à cheveux gris et de têtes de Galba.

LA MODE.

Ma parole d'honneur, tu as raison. Voyons, combien en livres-tu?

FABRICE.

Un amoureux ne marchande pas. Je te donne quatre années.

LA MODE.

J'accepte; mais je t'avertis qu'au lieu de prononcer crument quatre années, il eût été plus élégant de dire en grec une *olympiade*.

FABRICE.

Adieu, folle, je vais me marier.

LA MODE.

Adieu, sauvage, je cours aux marionnettes.

Cette petite aventure fit peu d'impression sur Fabrice; il résolut seulement de hâter sa marche. Mais il ne put aller si vîte, qu'il n'apperçût bientôt appuyée sur une borne une jeune demoiselle d'une mise honnête, d'une figure intéressante, et qui paraissait souffrir beaucoup. « Bon jeune « homme, dit-elle, en lui tendant la main, ma de- « meure est à quelques pas d'ici; mais je me trouve « si mal que, sans votre secours, je désespère d'y « arriver. » Fabrice n'avait pas un cœur de tigre, et il donna le bras à la belle souffrante. Celle-ci marchait à côté de lui sans mot dire, et soit fatigue, soit émotion, pressait son bras de manière à le rendre confident des formes et des mouve-

mens du sein le plus voluptueux. Fabrice fut reconnaissant de cette attention, et sa pitié, d'abord un peu vague, prit un caractère si attachant, qu'arrivé à la porte de la demoiselle il ne songea pas à refuser d'entrer.

Il fut introduit dans un boudoir orné avec la plus élégante richesse, et où s'exhalaient des parfums dangereux pour les sens novices. La jeune fille jeta son voile en riant, et parut tout-à-coup dans l'un de ces costumes à la mode, qu'on ne saurait appeler un vêtement que par exagération. Un changement aussi prompt se fit sur son visage, où la douleur modeste fut aussitôt remplacée par je ne sais quel mélange de langueur et de hardiesse, qui s'expliquait de lui-même. Fabrice stupéfait n'avait rien lu de pareil dans les métamorphoses d'Ovide. La Volupté, car c'était elle-même, s'approcha de lui familièrement.

LA VOLUPTÉ.

Hé bien, Fabrice, comment te trouves-tu ?

FABRICE.

Fort étonné de tout ce que je vois.

LA VOLUPTÉ.

Tu me pardonneras la ruse innocente que j'ai employée. J'épiais l'occasion de t'apprendre combien je t'aime.

FABRICE.

Ah! mademoiselle, c'est trop vous moquer de moi.

LA VOLUPTÉ.

Non, je suis franche, imite-moi. Quelle opinion as-tu de ma personne?

FABRICE.

Je ne puis encore juger du caractère. Mais vous avez la main douce, le regard caressant, et votre présence allume dans mes veines une fièvre agréable.

LA VOLUPTÉ.

Tu veux donc bien rester avec moi?

FABRICE.

Oh! mon dieu, non.

LA VOLUPTÉ.

Ce refus est peu galant.

FABRICE.

C'est qu'aujourd'hui je suis pressé; mais je reviendrai demain.

LA VOLUPTÉ.

Demain! voilà un mot que je ne connais pas.

FABRICE.

Il est pourtant sage d'y penser.

LA VOLUPTÉ.

Il n'y a de sage que le plaisir; je veux que désormais chaque jour de ta vie soit une fête de vingt-quatre heures.

FABRICE.

Ma fortune n'y saurait suffire; et quand je serai ruiné.....

LA VOLUPTÉ.

Ouvre ce tiroir rempli de dés pipés. Je te ferai banquier de jeu, et les dupes ne te laisseront manquer de rien.

FABRICE.

Mais vous êtes trop jolie, et moi trop jaloux. Si jamais j'avais des rivaux.....

LA VOLUPTÉ.

Vois dans cet autre tiroir, des poignards de toute espèce. Je te laisserai choisir.

FABRICE.

C'est commode, il est vrai. Mais je vous avoue que tant de plaisirs m'effraient. Ma santé y succomberait.

LA VOLUPTÉ.

Tout est prévu, mon ami, et j'ai en portefeuille des billets d'hôpital. C'est le dernier présent que j'offre à mes amis. Il faut bien finir, et

quand on a fait bonne chère, on quitte la table sans regret.

FABRICE.

Adieu, mademoiselle, moi je vais dîner à la campagne.

LA VOLUPTÉ.

Doucement, mon petit monsieur. Quand on est entré chez moi, on n'en sort pas de cette manière.

FABRICE.

Quoi! tu m'enchaînes avec des liens de fer et des guirlandes de fleurs.... Ah! Sophie.... Sophie!

LA VOLUPTÉ.

Sors maintenant de mes bras, si tu peux.

FABRICE.

Laisse-moi aller; j'appartiens à Sophie.

LA VOLUPTÉ.

J'ai des droits sur ta jeunesse; je ne veux pas les perdre.

FABRICE.

Ecoute, tu n'as pas l'air méchant. Au train dont tu dépenses la vie, tu dois beaucoup en user. Prends quelques années de la mienne. C'est ainsi que la mode a bien voulu accepter ma rançon.

LA VOLUPTÉ.

Quoiqu'au fond je sois toujours la même, la mode ne laisse pas d'avoir quelque influence sur mes procédés. Son exemple me décide.

FABRICE.

Je te donne huit années.

LA VOLUPTÉ.

Huit années! si j'en juge par ta mine philosophique, c'est bien tout ce que tu peux valoir. Allons, pars.

FABRICE, d'un air moitié piqué, moitié galant.

Permets-moi auparavant, aimable séductrice, de prendre, pour mes huit années, un de ces baisers que tu me prodiguais pour rien.

LA VOLUPTÉ.

Au diable ! apprenti philosophe.

Elle ouvre alors une fausse porte, et de ses mains si douces la lui pousse fortement contre les épaules. Fabrice croyoit sortir, et il tomba lourdement du premier étage sur un fumier dont la cour de la maison était couverte en tout temps. Comme il n'avait nulle expérience des choses humaines, il ne concevait pas qu'une aventure si bien commencée pût finir aussi vilainement.

Il ne réfléchissait même pas sur la facilité avec laquelle il venait de prodiguer huit années de sa vie. Semblable à l'insensé qui porte de l'eau dans un crible, la jeunesse laisse fuir ses jours sans y penser. Peut-être Fabrice s'imaginait-il qu'un tel marché n'était pas sérieux; car il n'est que trop ordinaire, quand on n'est pas sans reproches, de s'abuser soi-même par des sophismes. Mais, soit qu'il raisonnât bien ou mal, il fit au moins ce qu'il y avait de plus urgent dans la circonstance. Il se leva de dessus le fumier et regagna son chemin.

Il avait déjà franchi deux rues sans obstacles, quoiqu'il s'apperçût bien qu'il était suivi par une grande femme maigre, que sa large bouche et ses bras longs et musclés rendaient fort remarquable. Elle portait d'ailleurs un timbre sur le front, un bouquet de plumes sur le sein, et au milieu de sa jupe, en grosses lettres, le mot *collationné*. Elle s'amusait à mener en lesse deux chiens d'*arrêt*, qui avaient toujours l'air de s'entre-dévorer, mais qui ne mordaient que les passans. Fabrice pouvait, en s'écartant promptement, éviter cette rencontre; mais la prudence d'un jeune homme ne va pas au-delà du souvenir de ses sottises passées; et, tout plein de sa dernière disgrace, il n'imaginait pas qu'il y eût

dans le monde autre chose à craindre que les jeunes filles qui s'évanouissent au coin des rues. Il jouissait de cette folle sécurité, quand la femme aux chiens le saisit brusquement par le bras. Cette mégère n'était autre que la chicane. Mais elle criait si haut et si souvent, *Je suis la Justice*, que les hommes étourdis avaient fini par lui en donner le nom.

FABRICE.

Aï, aï! taillez donc vos ongles, Madame, vous m'avez percé jusqu'à l'os.

LA JUSTICE.

Mes ongles font ma gloire.

FABRICE.

Je suis pressé. Que me voulez-vous?

LA JUSTICE.

Tout.

Les paroles de la Justice ont une attraction tellement irrésistible, que la bourse de Fabrice s'échappe d'elle-même de son gousset, s'élève à la hauteur convenable, et se fait avaler par la dame.

FABRICE.

Coquine!

LA JUSTICE.

Que de bruit pour rien.

La montre de Fabrice a le même sort que sa bourse.

FABRICE.

A la voleuse! au secours! au secours!

LA JUSTICE.

Tais-toi, ou je rends plainte.

Une lettre de change que Fabrice avait reçue de son père prend aussi son vol, et suit la montre dans l'œsophage de la Justice.

FABRICE, encore plus fort.

A l'aide! au secours!

Une troupe d'huissiers accourt, saisit Fabrice aux cheveux, lui déchire son habit, et lui casse sur la tête une bouteille d'encre.

LA JUSTICE.

Misérable, paie ce billet.

FABRICE.

Ce n'est pas ma signature.

LA JUSTICE.

Qu'importe? viens, nous plaiderons.

FABRICE.

Je n'ai pas le temps ; j'épouse aujourd'hui Sophie.

LA JUSTICE.

Mariage nul.

FABRICE.

Quelle chicane! les parens y consentent.

LA JUSTICE.

Impuissance du mari.

FABRICE.

Corbleu! tu en as menti, et si tu n'étais pas si laide.....

LA JUSTICE.

Puisque tu fais l'insolent, c'est moi que tu épouseras.

FABRICE.

L'horreur!

LA JUSTICE.

Marchez, mon petit mignon; venez à ma suite, en bon plaideur, ramper, mentir et payer.

FABRICE.

Je ne puis, laissez-moi aller.

LA JUSTICE.

En prison! aux galères!

FABRICE.

Ah! madame la Justice, je vois bien qu'on ne gagne rien à regimber contre vous. Transigeons, que vous faut-il?

LA JUSTICE.

Quinze ans de ta vie.

FABRICE.

Oh! c'est une hyperbole. Les avocats vous ont gâtée. J'en donne deux.

LA JUSTICE.

Dix, pas à moins, et j'y perds.

FABRICE.

Prenez-en cinq, ou je me brûle la cervelle pour vous échapper.

LA JUSTICE.

Tu es bien heureux que j'aie des cliens qui m'attendent. Allons, j'accepte les cinq ans, adieu.

FABRICE.

Vous allez me rendre ma bourse.

LA JUSTICE.

L'imbécille!

FABRICE.

Au moins la montre.

LA JUSTICE.

La Justice ne rend rien.

FABRICE.

Morbleu! vous les rendrez.

LA JUSTICE.

Voyez donc le drôle qui me prend à la gorge. Es-tu un juge pour me violer?

(Elle lui saute aux yeux.)

FABRICE.

Grace! grace! vous m'arrachez les yeux.

LA JUSTICE.

Je te les laisse pour pleurer, et tu peux te vanter d'être l'honnête homme que j'aie encore le mieux traité.

FABRICE.

Grand merci, Madame; je baise vos puissantes mains.

De même que les orages mûrissent les moissons, les démêlés avec la justice avancent singulièrement la maturité d'une tête. Celle de Fabrice commençait à en éprouver l'utile influence; et, quoiqu'il ne convînt pas encore qu'il eût mieux fait de préférer la route de la campagne, il sentait néanmoins la nécessité de marcher dans la ville avec une sage défiance. Ce qui le rassurait un peu, c'est qu'en quittant le quartier de la chicane, il entrait dans celui de la comédie. Ce nom lui paraissait d'un bon augure; car comment croire que des gens qui vont s'amuser puissent avoir des intentions mal-faisantes?

Ce jour-là on donnait la première représentation d'une tragédie nouvelle. Une foule d'hommes se pressait brutalement contre l'obscur guichet où se vendaient les billets, et une femme au milieu d'eux leur chuchotait continuellement aux oreilles. Il n'est personne qui, à ses yeux louches

et à son teint de safran, ne la reconnût pour l'Envie, à qui on donne aussi des noms tirés de ses attributs, tels que *calomnie*, *délation*, *perfidie*. Mais l'honnête Fabrice ne se doutait même pas qu'elle existât, et, trompé par l'apparence, il la prenait pour une dévote. Aussi toute son intelligence travaillait à deviner pourquoi une dame aussi sainte se faisait froisser par des hommes qui allaient au spectacle.

Mais pendant qu'il s'abandonnait en étourdi à ces inutiles conjectures, ses pieds s'embarrassèrent dans une corde tendue au travers de la rue, et il tomba rudement sur le nez. La joie que cette chûte fit éclater sur le front de l'Envie ne laissa pas douter qu'elle n'eût elle-même préparé le piége. Elle courut à Fabrice avec la vélocité de l'araignée sur la mouche, et, feignant de lui aider à se relever, le culbuta de nouveau. Ce désordre étant à-peu-près réparé, la prétendue dévote prit la parole.

L'ENVIE.

Bon jour, mon cher Fabrice; je suis bien aise de rendre hommage à ton mérite.

FABRICE.

Vous êtes trop honnête.

L'ENVIE.

J'ai besoin de ta plume pour écrire un libelle

contre une femme qui s'avise d'avoir plus de talent que moi.

FABRICE.

Le ciel me garde d'un si vil métier!

L'ENVIE.

Ah! ah! tu fais le scrupuleux! Ne sait-on pas que c'est toi qui as publié la dernière satire?

FABRICE.

Quoi? cette plate rapsodie.....

L'ENVIE.

Sans doute. C'est moi qui l'ai dit, et tout le monde l'assure à présent.

FABRICE.

Quelle détestable calomnie!

L'ENVIE.

Tous les coupables parlent ainsi. Mais ce n'est pas tout. Tu plains des fous qu'on persécute; tu es un fanatique.

FABRICE.

Est-ce que l'humanité serait aussi un préjugé?

L'ENVIE.

Préjugé! c'est bien dit; tu es un athée.

FABRICE.

La preuve, je pense, n'en serait pas facile.

L'ENVIE.

Tout est prouvé, car tu as médit du gouvernement.

FABRICE.

Je n'en ai pas dit un seul mot.

L'ENVIE.

Encore mieux. Qui se tait, conspire.

FABRICE.

Ah ! je ne conspire que mon mariage avec la belle Sophie.

L'ENVIE.

Malédiction sur moi si tu l'épouses ! Je cours lui révéler la ruine de ta fortune, l'opprobre de ta famille, l'infamie de tes mœurs, et les crimes que tu médites.

FABRICE.

Comment espérez-vous colorer d'aussi grossières impostures ?

L'ENVIE.

J'ai mes satires, mes journaux, mes graveurs et mes affiches.

FABRICE.

J'ai l'innocence et la vertu.

L'ENVIE.

Plaisantes bégueules, qui font bâiller le genre

humain. Moi, je déchire en riant; la méchanceté amplifie; l'indifférence répète; l'amitié doute; et, de lassitude ou de plaisir, tout le monde finit par me croire. Crois-moi aussi, Fabrice; va te pendre, c'est la seule ressource que je veux bien te laisser.

FABRICE.

Mais pourquoi me haïssez-vous?

L'ENVIE.

Parce que tu es vivant.

FABRICE.

C'en est trop! je veux te démasquer, odieuse furie!

L'ENVIE.

Peuple, accourez; saisissez ce misérable. Il a tué trois femmes, il a empoisonné la fontaine publique, il a.....

FABRICE.

Paix donc! on s'attroupe autour de nous.

L'ENVIE.

Tant mieux, tu seras plus tôt lapidé..... Il a mis le feu aux forêts..... Voyez son trouble; il trahit ses crimes.

FABRICE.

Ah! divinité terrible, je m'abandonne à vous.

Votre air pâle annonce une mauvaise santé. Prenez quelques années de ma vie, et oubliez moi.

L'ENVIE.

Je n'ai que faire de tes années, l'envie ne meurt pas; mais, puisqu'en les recevant je te les ôte, je consens à me donner ce plaisir.

FABRICE.

Deux années, Madame, seraient-elles une offrande digne de vous ?

L'ENVIE.

Va donc, misérable ! ne sais-tu pas que je blesse à mort, et que si quelquefois, après dix ans de remèdes et de douleurs, on parvient à fermer la plaie, la cicatrice hideuse n'en reste pas moins à jamais ? Cependant, comme tu n'es qu'un malotru qui n'as pas été présenté à la cour, je te tiens quitte pour sept années.

FABRICE.

Soit fait, Madame, selon vos desirs.

L'ENVIE.

A présent que la paix est faite, écoute : si tu rencontres quelques rivaux qui t'embarrassent, avertis-moi, je balaierai le chemin.

FABRICE.

Ah ! Madame, quelle bonté ! mais je m'estime trop heureux de n'être pas balayé moi-même.

Cette dernière leçon eut un succès complet. Fabrice, honteux de sa présomption et convaincu de son erreur, regrettait amèrement d'avoir méprisé les conseils de son vieux père, et de s'être engagé dans une ville où régnait tant de perversité. Si le péril n'eût pas été plus grand à revenir sur ses pas qu'à continuer sa route, il n'eût pas balancé à donner ce bel exemple : mais telle est la malheureuse destinée des hommes ; la sagesse leur arrive quand les maux sont devenus inévitables.

Fabrice franchissait à grands pas l'extrémité de la ville près de laquelle habitait Sophie. La rue était vaste et unie, et lui-même n'avait commis aucune nouvelle imprudence. Tout-à-coup il se sent arrêté par un choc aussi violent qu'imprévu. O ciel! c'était encore une femme, et la cinquième, de bon compte, qui depuis le matin eût cherché querelle à ce jeune homme, si pourtant, après ce qui s'est passé, on peut encore le nommer ainsi.

FABRICE.

Prenez garde, Madame, vous m'avez marché sur le pied.

LA GOUTTE.

Petite agacerie, mon cher.

FABRICE.

Au diable l'agacerie ! Vous avez un talon de fer. Je suis estropié.

Il s'assied sur un banc de pierre à la porte d'un grand hôtel.

LA GOUTTE.

Tu t'y accoutumeras, mon bon ami.

FABRICE.

Eloignez-vous, ou craignez ma colère.

LA GOUTTE.

Tu me repousses, aimable ingrat. Mes caresses vont te désarmer.

FABRICE.

O ciel ! ô dieux ! mes mains s'enflent aussi, mes doigts se tordent et se nouent.

LA GOUTTE.

Tendre ami, c'est moi qui te pénètre.

FABRICE.

Quel supplice ! ne pourriez-vous quitter un instant mes pieds ou mes mains ?

LA GOUTTE.

Oui-dà, mon petit loup, et, si tu veux, je vais te remonter dans l'estomac ou dans la tête.

FABRICE.

Non, non, je vous en prie.

LA GOUTTE.

A la bonne heure, mon chat, je resterai où je suis.

FABRICE.

Dieux ! quelle douleur ! quel redoublement ! des aiguilles brûlantes déchirent mes nerfs; mes os semblent bouillir et se dissoudre. Sors, sors, infernale furie!

LA GOUTTE.

Crie, crie, mon bon petit enfant, si cela te soulage; injurie-moi bien fort, je ne t'en aimerai pas moins.

FABRICE.

Vous me feriez donner au diable avec ce patelinage.

LA GOUTTE.

Tu ne crois donc pas, bijou, que je sois ta meilleure amie?

FABRICE.

En voilà de belles preuves.

LA GOUTTE.

Apprends, petit dénaturé, tout ce que je puis faire pour toi. Juge, par les désordres de la jeu-

nesse, à quels excès les hommes se porteraient si je ne leur mettais un frein salutaire. Je suis la vengeresse du peuple et la tutrice de l'âge mûr. S'il reste encore quelque vertu sur terre, c'est à moi qu'on le doit et à ma jeune sœur l'américaine.

FABRICE.

Je n'avais pas besoin de vous, exécrable famille! j'allais épouser ma Sophie.

LA GOUTTE.

Comment, cruel, tu oses déchirer mon cœur en m'avouant que j'ai une rivale! Hé bien, pars, va l'épouser.

FABRICE.

Je ne peux remuer. Hélas! ma bonne dame, tout le monde aime à vivre, et vous plus qu'un autre. Prenez de ma vie ce qu'il vous plaira, et laissez-moi aller à ma noce.

LA GOUTTE.

J'ai pitié de ta folie, et je veux bien y condescendre. Ecoute, j'ai la procuration de toutes les autres maladies mes compagnes, et je dois stipuler pour la communauté.

FABRICE.

Je l'entends bien ainsi.

LA GOUTTE.

Mettons trois années pour le tout.

FABRICE.

Ah! volontiers. C'est un marché d'or. Je vois bien maintenant que vous êtes mon amie.

LA GOUTTE.

Doucement, doucement, ces trois années sont la part de la nature; il reste celle des médecins.

FABRICE.

Comment diable! vous stipulez aussi pour eux. Je vous croyais les plus grands ennemis.

LA GOUTTE.

Au contraire, il y a entre nous société générale. La maladie nourrit le médecin, le médecin nourrit la maladie; et, quand cette dernière escamote le malade, le docteur fait le compère.

FABRICE.

Voyons donc quelle est la part de ces messieurs.

LA GOUTTE.

Attends, j'ai là le tarif. — Maladie naturelle, trois années. — Supplément de la médecine, sept années. — Total, dix années.

FABRICE.

Mais il n'y a pas de proportion; c'est abominable, c'est une médecine de Juifs.

LA GOUTTE.

Je le sais : j'en suis honteuse ; mais c'est le tarif de cette année ; et plus ces messieurs deviendront savans, plus cela empirera.

FABRICE.

Puisqu'il en est ainsi, tope pour les dix années. Adieu, madame la Goutte, et pour toujours.

LA GOUTTE, fondant en larmes.

Adieu, mon bien aimé. Tâche de retrouver, dans l'étude et la sagesse, l'appui que tu perds en moi.

FABRICE, à part.

Va, va, vieille mégère, me voilà enfin tiré de tes griffes.

LA GOUTTE, à part.

Le pauvre enfant ! je lui voulais du bien. Puisse le ciel veiller sur lui en mon absence!

Quand Fabrice avait commis une faute, il la faisait suivre immédiatement d'une réflexion, et son ame se retrouvait ainsi en équilibre. Mais, sa pénétration n'allant pas jusqu'à découvrir dans un accès de goutte la conséquence de ses premières sottises, il recueillait de cette prétendue injustice plus de découragement que de résignation. D'un autre côté ses pauvres jambes, quoique délivrées de la

douleur, avaient conservé de cette épreuve je ne sais quelle timidité, qui semble être l'apanage de toutes les espèces de malheureux.

L'esprit aussi abattu que le corps, il restait donc immobile sur son banc, lorsque tout-à-coup la porte de l'hôtel s'ouvrit avec fracas. Il en sortit une dame d'un extérieur imposant. Sa tête était placée avec fierté, quoique des connaisseurs eussent pu juger qu'elle n'était pas très-bien attachée sur ses épaules. Sa robe était richement brodée, mais pas assez longue pour qu'on n'entrevît pas quelquefois sous les franges un pied plat et une chaussure délabrée, qui trahissaient une origine et des habitudes équivoques. Cette grande dame s'appelait l'*Ambition*.

Dès qu'elle apperçut Fabrice, elle tira d'un étui une superbe coupe d'agate, et la remplit d'une liqueur extrêmement mousseuse qui avait la vertu d'enivrer sans désaltérer. Elle la présenta au malade qui, ne l'ayant pas saisie avec assez d'avidité, ne put avaler qu'une gorgée du breuvage; le reste s'était déjà évaporé : mais le peu qu'il en avait bu fit son effet. Fabrice sentit son cœur bien remis, et sa tête légérement exaltée.

L'AMBITION.

Veux-tu faire pour moi quelque chose d'agréable?

FABRICE.

Votre liqueur m'y a disposé.

L'AMBITION.

La femme du ministre a perdu un chien qu'elle aimait beaucoup. Compose une élégie que nous lui porterons. Rime ou pille.

FABRICE.

J'ai dans ma poche un livre où il s'en trouve une sur un pareil sujet; mais je n'ose l'emprunter, car l'auteur est vivant.

L'AMBITION.

Tant mieux, l'ouvrage en sera plus inconnu. Suis-moi.

FABRICE.

Je ne saurais passer sous une voûte aussi basse; j'aime à marcher droit.

L'AMBITION.

Rampe.

FABRICE.

Quel est l'insolent qui se moque de moi à cette fenêtre, et qui me jette de la boue?

L'AMBITION.

Remercie, c'est un valet-de-chambre.

FABRICE.

Voyez donc la tache qu'il a faite à mon habit.

L'AMBITION.

Une seule tache choque la vue. Mais continuons; quand tout l'habit en sera couvert, il n'y paraîtra plus.

FABRICE.

Quelle foule assiége la porte! je ne pourrai jamais entrer.

L'AMBITION.

Pousse, frappe, mords, écrase.

FABRICE.

Je tombe de sommeil, de faim et de froid.

L'AMBITION.

Veille, jeûne, souffre et ris.

FABRICE.

Et quand je serai entré?.....

L'AMBITION.

Écoute les vieux, amuse les vieilles; jette ton argent aux femmes, et ton honneur aux hommes; flatte tout le monde, et n'aime que toi.

FABRICE.

Ce rude exercice dure-t-il long-temps?

L'AMBITION.

Toute la vie.

FABRICE.

Mais enfin quel en est le prix?

L'AMBITION.

Les uns poursuivent l'argent, et les autres la gloire. J'agite un grand flambeau qui couvre les premiers de cendre, et les seconds de fumée, et tout est dit.

FABRICE.

Il m'avait semblé que vous promettiez davantage.

L'AMBITION.

Regarde ce nuage brillant, vois ces fleuves d'or, ces forêts de lauriers, ces flots d'adorateurs, ces palais, ces chars, ces meubles si voluptueux, ces femmes si divines et si humaines.....

FABRICE.

C'est assez, c'est assez, cruelle enchanteresse! tu m'éblouis, tu me subjugues : laisse-moi respirer..... Hélas! pourquoi, dans tous les biens que tu m'as montrés, n'ai-je pas vu Sophie?

L'AMBITION.

Il y faut renoncer.

FABRICE.

Y renoncer! Ah! malheureux!

L'AMBITION.

Avançons, le temps presse.

FABRICE.

Je ne refuse pas de te suivre; mais, je t'en conjure à genoux, sauve-moi de ma propre faiblesse: chasse-moi.

L'AMBITION.

Allons, Fabrice, du courage.

FABRICE.

Puis-je abandonner Sophie ! j'en mourrai de de remords.

L'AMBITION.

Je te préviens qu'avec des remords tu n'iras pas loin.

FABRICE.

Hé bien, laisse-moi fuir. Je te paierai le prix que tu voudras.

L'AMBITION.

Songe qu'il t'en coûtera cher. Je n'émancipe jamais mes esclaves; mon empire survit même à l'espérance. L'ambitieux est depuis long-temps en poussière, que l'ambition respire encore dans les marbres de son mausolée.

FABRICE.

Achève, je suis résolu à tout.

L'AMBITION.

Lève la tête et regarde-moi fixement..... C'est bon. Il me faut quinze années de ta vie.

L'AMBITION.

Les uns poursuivent l'argent, et les autres la gloire. J'agite un grand flambeau qui couvre les premiers de cendre, et les seconds de fumée, et tout est dit.

FABRICE.

Il m'avait semblé que vous promettiez davantage.

L'AMBITION.

Regarde ce nuage brillant, vois ces fleuves d'or, ces forêts de lauriers, ces flots d'adorateurs, ces palais, ces chars, ces meubles si voluptueux, ces femmes si divines et si humaines.....

FABRICE.

C'est assez, c'est assez, cruelle enchanteresse! tu m'éblouis, tu me subjugues : laisse-moi respirer..... Hélas! pourquoi, dans tous les biens que tu m'as montrés, n'ai-je pas vu Sophie?

L'AMBITION.

Il y faut renoncer.

FABRICE.

Y renoncer! Ah! malheureux!

L'AMBITION.

Avançons, le temps presse.

FABRICE.

Je ne refuse pas de te suivre; mais, je t'en conjure à genoux, sauve-moi de ma propre faiblesse: chasse-moi.

L'AMBITION.

Allons, Fabrice, du courage.

FABRICE.

Puis-je abandonner Sophie ! j'en mourrai de de remords.

L'AMBITION.

Je te préviens qu'avec des remords tu n'iras pas loin.

FABRICE.

Hé bien, laisse-moi fuir. Je te paierai le prix que tu voudras.

L'AMBITION.

Songe qu'il t'en coûtera cher. Je n'émancipe jamais mes esclaves; mon empire survit même à l'espérance. L'ambitieux est depuis long-temps en poussière, que l'ambition respire encore dans les marbres de son mausolée.

FABRICE.

Achève, je suis résolu à tout.

L'AMBITION.

Lève la tête et regarde-moi fixement..... C'est bon. Il me faut quinze années de ta vie.

LA PARQUE.

Regarde ce registre; c'est le bilan de ta vie. Le destin t'avait accordé soixante-neuf ans.

Tu en as eu ce matin. 20

En traversant la ville, tu en as donné

à la Mode. 4

à la Volupté. 8

à la Justice. 5

à l'Envie. 7

à la Goutte. 10

à l'Ambition. 15

TOTAL. . . . . 69 ans.

Ton compte est soldé. Crac!

Elle donne un coup de ciseaux.

FABRICE.

Ah! Soph.....

Il ne put achever le nom de Sophie, et tomba sur le seuil de sa porte. La médecine et la dévotion accoururent assez à temps; la première pour prononcer gravement qu'il était mort; la seconde pour insinuer avec douceur qu'il était damné.

Pauvre Fabrice! hélas!.... sa mort précipitée fut un bienfait, car elle lui laissa ignorer sa plus grande infortune. Tandis qu'il traversait la ville,

et faisait des marchés de dupe avec les plus méchantes femmes du monde, Sophie s'était mariée ; un rival plus prudent avait fait route par la campagne, et s'était présenté en voyageur. Une fille sage n'estime pas moins un mari parce qu'il est un peu hâlé ; et celui-ci avait d'ailleurs l'esprit droit, le cœur bon, et les manières simples. Il eut donc l'avantage de plaire et d'épouser : et ceux qui veulent toujours pousser un dénouement jusqu'aux dernières limites apprendront qu'il eut, de son union avec Sophie, je ne sais combien de beaux enfans et de prospérités diverses, en un mot tout ce qui se trouve à la fin des contes des fées ; car on sait bien que l'histoire n'est pas si libérale.

MILORD TOW POUNDER.

J'ay grand'peur que le genre humain ne puisse savoir plus dangereusement quel animal est l'amour, que qu'and personne ne le luy dit.

MADEMOISELLE DE GOURNAY, *Préface des œuvres de Montaigne.*

C'est un charmant poste pour un observateur que la maison de la présidente Albinville. Grace à l'extrême curiosité de cette veuve, tout Paris se rend chez elle, par extrait, une fois la semaine. Si, ce jour-là, un déluge nouveau venait à submerger le reste du globe, et n'épargnait que la maison de la présidente, son salon suffirait pour repeupler le monde d'originaux, sans qu'on eût à redouter la perte d'aucune espèce.

Non moins silencieux, mais plus bon homme que *le Spectateur Anglais*, j'aime à parcourir cette singulière galerie. Si ce n'était pas un sacrilége de croire qu'il y a sur terre quelque chose de plus divin qu'une amie douce et fidelle, je serais prêt à me prosterner devant ce cercle de beautés enchanteresses; bientôt bouillonnerait dans mes veines ce feu qui fit soupirer *Tibulle*, et par qui

l'épicurien *Lucrèce* égala un instant Homère. [1] O mon cœur! fais silence, ton langage ne serait pas compris. Charmant génie, qui présides aux boudoirs, allons plutôt ensemble dessiner les ailes d'un papillon, ou faire, d'un souffle complaisant, voler l'étamine des fleurs.

J'avance dans ce riant séjour; là, j'entends disserter de petites muses, toutes fraîches de leur apothéose, devenues beaux esprits le jour où elles eurent des dentelles; et je dis en moi-même : Ah! si j'étais *Crébillon* ou *Marivaux*, comme je ferais minauder ces jolies figures! comme je découperais pour l'instruction publique leur babil si plaisant!

Sur des sofas plus retirés, qu'effleure à peine le crépuscule des bougies, n'apperçois-je pas des femmes sensibles qui commentent *Platon*, et meurent de sentiment par habitude? Il n'y a pas un nerf dans la personne de ces dames, dont l'his-

---

[1] Voyez dans le poème de Lucrèce la sublime invocation à Vénus. Il est sans doute superflu de remarquer que l'auteur, en se plaçant à côté de ces grands écrivains, n'a pas voulu comparer le talent, mais seulement l'ardeur inspiratrice et tumultueuse, que la beauté allume dans les ames vulgaires, aussi bien et souvent mieux que dans les génies supérieurs.

toire ne pût fournir un roman de métaphysique. Je m'éloigne par respect ; il n'appartient qu'à toi, sublime *Richardson*, de les peindre en buste : *Voisenon* fera la suite.

Percerai-je cet essaim d'hommes de tout âge et de tout rang, qui roule et bourdonne dans ce vaste salon ? Quelle riche moisson de caractères tu ferais, inimitable *Fielding*, dans cette foule qui me coudoie ? que de mots précieux iraient prendre place sur tes tablettes ! avec quelle profondeur tu livrerais à nos regards ces créations de nos jours, ces phénomènes d'apôtres sans religion, de financiers sans pain, et de gens d'épée qui font la banque ! car, chez toutes les nations, depuis que la politique a inventé les guerres de commerce, la prévoyance a singulièrement perfectionné le commerce de la guerre.

Mais, au milieu de ces groupes variés, j'aime à signaler quelques-uns de ces *garçons de bonne humeur*, de ces aventuriers travestis, troupes légères de la fortune, jetés en tirailleurs dans la société, et, sans quitter les buissons, faisant plus de chemin que les corps réglés. Je démêle sur leur figure, industrie, misère et gaieté ; et je crois lire encore mes bons amis *le Sage* et *Cervantes*.

Pourquoi ces charmans peintres des folies humaines ne m'ont-ils pas légué quelques-uns de leurs

talens ? Je ne suis point égoïste, et si je desirais cette part de leur héritage, c'était pour vous faire mieux connaître un personnage d'apparence colossale, que je vois d'ici dans le quartier des femmes, où il parle très-haut, et regarde de très-près. Vous faut-il un portrait fini ? je ne suis point votre artiste. Faites-vous grace à une simple esquisse ? mon crayon un peu capricieux va courir pour vous plaire.

Cet homme dont je parlais est le fils d'un boucher, et jamais santé plus brillante ne prouva mieux que la nature aime à vivre de destruction. Rome en eût fait un athlète, le Bas-Empire un moine, Frédéric un soldat, et Londres un porte-faix ; mais, à Paris, c'est un homme à bonnes fortunes, et il s'appelle, de sa propre autorité, le chevalier de Rutamcour. Quoiqu'il soit sans esprit, et qu'à chaque phrase il mette en pièces *Restaut* et *Domergue*, sa jactance et son tailleur font qu'il n'est pas trop déplacé dans notre bonne compagnie. Ses doigts sont chargés de bagues, dont chacune est le souvenir d'une aventure scandaleuse qu'il raconte lui-même avec des détails où l'exactitude tient lieu d'élégance. Ses regards et son langage font également rougir les femmes, et toutes en disent un mal affreux ; mais, comme en même temps elles ne cessent de l'agacer et

ne peuvent se passer de lui, je suis excusable de présumer qu'elles en disent beaucoup de mal qu'elles ne pensent pas, ou qu'elles en pensent beaucoup de bien qu'elles ne disent pas. L'existence de ce *mangeur de femmes* n'a d'ailleurs rien de solide, et dépend toute entière de l'espèce d'équilibre qu'il maintient avec peine entre ses créanciers et ses maîtresses.

Le voilà posé au milieu du cercle, dans l'attitude d'un Hercule, et racontant sans ménagement ses indécens prodiges. L'impatience se manifeste sur le visage d'un petit homme noir assis près de lui, et qui a l'air d'être un savant invalide de quelque académie réformée. Il ne peut plus se contenir, et, lancé de son fauteuil comme un ressort qui se détend, il apostrophe ainsi le gigantesque orateur : Vous avez beau dire, Monsieur, vous ne vaudrez jamais *Tow Pounder*. — Qu'a donc fait ce *Tow Pounder ?* demande avec dédain le fils du boucher. — Moins de bruit que vous; mais quatre cents enfans chez lui par année, et 30,000 liv. de revenu par ses exploits au-dehors. — Et dans quel siècle vivait ce prodige ? — Actuellement en Angleterre; et, si vous m'en croyez, vous ferez bien d'aller le joindre. — Là-dessus, le petit homme noir sort brusquement du salon, laissant douter aux spectateurs s'il a mis

dans cette boutade plus d'humeur que de gaieté.

Les paroles de l'académicien portèrent un grand trouble dans l'épaisse intelligence de M. Rutamcour. Il passa la nuit à réfléchir ; ce qui, dans son état, peut bien s'appeler perdre sa journée. « Je connais ce savant, disait-il en lui-même; c'est un homme vrai, et point plaisant : je ne puis douter qu'il ne m'ait parlé avec sincérité. Il y va de ma gloire de vérifier les travaux de cet Anglais qu'il m'a vanté : si cet homme est mon rival, je l'humilierai par mes triomphes ; si c'est mon maître, je prendrai ses leçons au moins pour la partie des revenus, où la supériorité de sa nation est incontestable; car je ne suis pas de ces présomptueux qui méprisent une bonne idée quand elle a passé un bras de mer. Ainsi donc, et pour moi et pour mes créanciers, j'irai trouver MILORD *Tow Pounder*. » Il le qualifiait ainsi, parce qu'il ne doutait pas qu'avec un mérite si extraordinaire ce ne fût un seigneur de haute importance.

Rutamcour part donc sans différer. Sa valise est peu embarrassante, suivant l'usage des pensionnaires du Mont-de-Piété. Une veste de toile peinte, et un pantalon de la même étoffe, sont le seul vêtement que lui permette dans la voiture la chaleur de la saison ; et les chevaux l'emportent à Calais, conjointement avec dix autres compa-

gnons distribués dedans, devant et dessus la diligence. Un voyage sans événement est un poème sans épisode; et, puisque Ulysse retournant vers sa femme; a eu plusieurs belles aventures, je ne vois pas pourquoi cet avantage serait refusé à un chevalier français qui va chercher un modèle en Angleterre. Ce n'est pas que je veuille établir aucune comparaison entre *Pénélope* et MILORD *Tow Pounder*, quoique certainement ils ne soient pas moins extraordinaires l'un que l'autre: mais voyons ce que fit notre héros voyageur.

Il dormit jusqu'à la dînée. — Beau début! — Patience! tel dort qui ne dormira pas toujours. En effet, quand on se fut levé de table, il tira l'hôtesse à l'écart, et voulut payer de son mérite le repas qu'il avait pris. La dame, qui estimait cette monnaie, pourvu qu'elle n'entrât pas en compte, jeta les hauts cris sur le résultat : le mari accourut assez à temps pour sauver le prix du dîner; mais, ayant gagné le principal, il s'avisa de faire le méchant sur les accessoires, et son adversaire fut obligé de lui apprendre que ce rôle réussit mal quand on n'est pas le plus fort. Il faut cependant avoir la justice de dire que Rutamcour n'en vint à cette leçon qu'avec répugnance, et qu'elle n'était point entrée dans son premier plan de libération. Pendant que la paix naissait ainsi de la

victoire, la diligence était partie, et le vainqueur fut obligé, malgré l'extrême chaleur, de courir à pied pour l'atteindre.

Il fit près d'une lieue avant que le cocher daignât s'arrêter, et il reprit enfin sa place à côté d'une nouvelle voyageuse, dont la diligence s'était recrutée en passant à Breteuil. On voit des femmes qui, sans être ni vieilles ni laides, n'en plaisent pas davantage ; et ceci s'applique à la voisine du chevalier. Figurez-vous une tournure longue et sèche, fière et gauche, l'œil douteux, la lèvre mince et l'air faux et méchant, le tout exactement enchâssé dans une coiffe ; un fichu et une robe d'une blancheur éblouissante, et d'un plissé vraiment ecclésiastique. A côté de cette précieuse rechignée, s'était assis le gros Rutamcour couvert de poussière, inondé de sueur, et haletant sur le diapason le plus élevé.

La pie-grièche ne tarda pas à lui dire, avec ce ton d'aigreur dont les ames trop parfaites ont coutume d'user envers le reste de la création : « Ne pourriez-vous pas, mon ami, m'incommoder un peu moins ? » Vraiment elle s'adressait bien, et Rutamcour lui répliqua par un propos si grivois, que je n'ose le rapporter ; mais la prude hérissée, ridant la bouche, et brisant le sourcil, lui jeta une œillade si farouche, qu'il en fut atterré, et, com-

primant son dépit en lui-même, il n'en sua que plus abondamment.

La dévote, restée maîtresse du champ de la parole, y moissonna le bon comme le mauvais grain. Tous les voyageurs furent instruits des intrigues de ses voisines, des talens de son confesseur, et des fredaines de son mari. Elle ne leur laissa pas ignorer qu'elle retournait de sa campagne à Amiens, pour présider à une assemblée des dames de la paroisse, et prononcer l'exclusion de l'une d'elles, qui avait cédé à l'inspiration diabolique de danser une walse au bal de l'arquebuse.

Ces confidences s'arrêtèrent en même temps que la diligence, sur la grande place d'Amiens. La voiture se trouva environnée de la foule la plus étrange; et veuille le ciel préserver toute honnête femme et tout galant homme de tomber dans une telle embuscade! C'était le troupeau des béates de la ville qui s'était avancé du presbytère pour recevoir sa présidente. L'aumônier, qui marchait à la tête avec une mine pincée et une perruque courte et poudrée, ouvrit la portière, et donna la main à l'auguste bégueule.

Ah! bon dieu! ma chère sœur, s'écria-t-il, quand elle fut sur le marche-pied, quelle image portez-vous donc là? Cette exclamation fut suivie de grands éclats de rire de la part de tous les oisifs

que la curiosité avait attroupés. Quelle pouvait être la cause d'une telle rumeur? La voici : vous vous souvenez que Rutamcour avait un pantalon de toile peinte; la sueur en avait transporté les couleurs sur le jupon blanc de la dévote, et y avait dessiné une cuisse d'homme avec tout le luxe et les circonstances du sujet.

Qui pourrait peindre la colère de cette femme, quand elle se vit chargée d'une empreinte aussi profane? Autant la vertu l'emporte sur le vice, autant les saintes fureurs surpassent les passions vulgaires. Le teint de la dévote s'alluma, ses gestes perdirent leur mesure accoutumée, et un torrent d'injures se précipita de ses lèvres avec une telle violence, qu'on n'y pouvait distinguer que des débris de phrases tels que ceux-ci.... Vous êtes un grossier et un impur..... Suis-je donc une femme à imprimer?.... Vit-on jamais de transpiration plus insolente?.... Jésus! faut-il servir de canevas à un pareil butor? et autres imprécations aussi burlesques.

Rutamcour, de son côté, n'était pas un spectateur oisif; il montrait, en jurant, son pantalon décoloré, et criait au vol contre la présidente et sa jupe. « De par tous les diables, qu'on me rende ce qu'on m'a ôté; je vais moudre cette bigote, si elle ne remet à l'instant chaque chose à sa place, etc. etc. »

Les béates se mordaient les lèvres pour ne pas rire; mais les voyageurs et les Picards éclataient comme des pécheurs endurcis. La présidente, déconcertée, ne vit d'autre moyen d'échapper aux huées universelles, que de s'enfuir à toutes jambes; elle eut même soin, en fuyant, de rejeter en arrière ce pan de jupe qui lui faisait horreur. Vaine ressource de la pudeur!

La cuisse monte en croupe et galope avec elle.

Un coup de fouet que le cocher appliqua alors aux chevaux fit ouvrir la foule et partir la diligence. Rutamcour s'endormit de nouveau; mais les voyageurs s'entretinrent long-temps de la scène qui venait de se passer. Ils ne doutèrent pas qu'elle ne fût favorable à la dame de paroisse qu'on allait juger pour *crime de walse*, malgré l'oubli qu'en a fait le code pénal. Comment croire que le scrupuleux sénat, en voyant sa présidente porter des traces aussi mondaines, ne fût convaincu qu'on peut se trouver très-près d'un homme, sans que la vertu en soit le moins du monde avariée?

Le chevalier partagea le reste de la route entre la table et le sommeil; et, avec cette précaution, il arriva sagement à Calais. La traversée n'eut rien de remarquable; mais le voyage de Douvres à Londres fut fort extraordinaire, car il s'acheva

sans rencontre de voleurs. Un penseur n'eût pas manqué de regarder cette omission comme un signe de décadence de la liberté britannique; mais Rutamcour était étranger à des vues si sublimes, et, quoiqu'il n'eût point été dévalisé, il n'en estima pas moins la nation chez laquelle, comme chacun s'en souvient, il allait chercher *milord Tow Pounder*.

Dès qu'il eut trouvé un logement à Londres, il commença ses perquisitions. Il parcourut le port, la bourse, les cafés, les spectacles, demandant à tout le monde des nouvelles du célèbre lord, mais croyant, selon la manie des étrangers, qu'estropier le français était le meilleur moyen de se faire entendre des Anglais. Chemin faisant, il ne négligeait pas non plus de parler aux dames la langue universelle, c'est-à-dire, qu'il leur adressait des mines; mais cet idiome ne lui réussissant pas mieux que l'autre, il murmurait tout bas : « Ces Anglaises sont bien dédaigneuses. Mais je vois ce que c'est; *milord Tow Pounder* les gâte. Patience! patience! j'aurai mon tour, et j'abaisserai les superbes. »

Après huit jours de courses inutiles et de questions sans réponses, il entra par hasard dans la boutique d'un libraire. Sur le nom de *Tow Pounder*, quoique mal prononcé, un homme qui feuilletait

un de ces gros livres qu'on ne lit plus en France, releva la tête, et fit obligeamment comprendre à notre chevalier qu'il trouverait celui qu'il cherchait à *Dishley* en *Leicester-Shire* chez M. *Bakewell.* Rutamcour le remercia. Il lui paraissait cependant singulier qu'un personnage du caractère de *milord* ne fût connu en France et en Angleterre que par des savans; mais sa pénétration eut bientôt percé l'énigme. Il était clair que tous ceux qui feignaient de ne pas connaître *milord Tow Pounder* en agissaient ainsi par jalousie, et qu'il n'y avait que les savans qui fussent désintéressés sur le chapitre des bonnes fortunes.

Impatient de mettre à profit l'instruction qu'il venait de recevoir, il partit pour le comté de Leicester. Il n'était pas homme à sentir la beauté des campagnes d'Angleterre : ces maisons si propres, ces cultures si variées, ces moissons si riches, tout cela fut indifférent pour lui. L'ingrat ne donna pas même un sourire à ces troupeaux magnifiques dont quelques têtes eussent illustré la boutique de son père. Il débarqua machinalement dans la belle ferme de M. Bakewell, où brillaient de toutes parts l'aisance, le travail et les prodiges de la plus noble, de la plus sainte industrie. Une servante lui annonça que *Tow Pounder* ne tarderait pas à revenir,

et le fit entrer dans une salle basse très-commodément meublée.

« Quoi donc, dit Rutamcour quand il fut « seul, est-ce que milord serait venu se refaire à « la campagne ? Fi donc ! une telle faiblesse est « peu digne d'un si grand homme. Non, non ; « il s'est ennuyé des femmes de la ville, et il a « bien eu raison. Tout en elles cache un piége, « et leur corps est aussi déguisé que leur ame. « Mais, d'honneur, ces paysannes d'Angleterre « sont charmantes. Ah ! *milord Tow Pounder*, « que nous allons passer d'heureux jours ! car, « j'en ai le pressentiment, nous nous convenons, « nous nous aimerons, nous partagerons nos plai- « sirs. L'exploitation de ce comté pourra bien « nous suffire pendant deux mois.... Il me semble « déjà que je nage dans ces délices champêtres.... « Approchez, divines laitières..... Qu'elles sont « fraîches et folâtres !.... L'une me verse du lait, « et y effeuille une rose ; c'est l'image de son « teint.... L'autre me présente une crême appé- « tissante, et ses jeunes appas plus appétissans « encore.... Et puis cet œil innocemment liber- « tin, ce lacet prêt à rompre, ce petit jupon si « voluptueux..... Ah ! ces idées me mettent tout « en feu, tant il est vrai qu'il n'y a de bon que « la simple nature ! » Rutamcour, pendant ce-

monologue, tantôt marchait l'œil étincelant, tantôt s'asseyait en extase.

Cependant, pour se distraire d'une émotion qui devenait trop vive, il se mit à feuilleter un livre qu'on avait laissé sur la table. C'était le premier volume d'*agriculture* de la *Bibliothèque Britannique*. Il tomba par hasard sur la page 92, où il apperçut le nom de M. *Bakewell*. « Ah! ah! dit-il, voilà le nom du propriétaire de cette ferme, et sans doute aussi de l'ami du lord que je suis venu chercher. Lisons; il est bon de connaître la réputation des gens chez qui l'on se trouve. » Il lut en effet l'article suivant, avec une attention qui alla toujours en croissant :

« Robert Bakewell, le plus fameux cultivateur « praticien qui ait jamais paru en Angleterre, « est né à Dishley en Leicester-Shire, l'an 1725. « Il y a 40 ans qu'il commença le cours d'expé- « riences qui lui a acquis une réputation si étendue. « Il fit des voyages dans différentes parties de « l'Angleterre, pour examiner les différentes races « de bêtes à laine, et s'assurer de la valeur rela- « tive de chacune, par rapport au plan qu'il mé- « ditait. Il choisit, et acheta ensuite à tout prix les « individus les plus distingués dans chaque race; « et ce choix, fait d'après plusieurs années d'ex- « périences, devint le fonds sur lequel il travailla.

« En 1760, M. Bakewell vendait ses brebis à « raison de deux ou trois guinées par tête. Quel- « que temps après, il commença à louer ses be- « liers, et, pendant plusieurs saisons, il en tira « seulement quinze schellings, ou une guinée de « la pièce; mais, à mesure que la réputation de « ses races s'accrut, il augmenta ses prix; et, « en 1770, il loua quelques beliers à raison de « *vingt-cinq guinées* (675 liv.) pour la saison. « Dès-lors ses troupeaux sont devenus de plus « en plus fameux. Dans les dernières années, il a « loué quelques-uns de ses beliers à raison de « *quatre cents guinées* (10,800 liv.) pour une « saison; et l'un d'entre eux, nommé le *Tow* « *Pounder*, lui a valu dans une année *huit cents* « *guinées*, argent comptant, et a produit en « outre des agneaux de ses propres brebis pour « *quatre cents guinées;* en sorte que la rente « de ce seul belier monte à *douze cents guinées!* « (32,400 livres!) [1] » On lisait à la marge ces

---

[1] Rien n'est plus vrai que cette prodigieuse fortune du *Tow Pounder*. L'engouement qui l'avait élevée ne la soutint pas toujours aussi haut. C'est la marche trop ordinaire des réputations; car quoique la mode mette, selon les pays, quelque légère différence dans le choix de ses favoris, elle n'en met aucune dans ses

mots écrits avec un crayon : « Impertinens, qui « nous étourdissez de vos bonnes fortunes, que « vous êtes petits et ridicules auprès de *Tow* « *Pounder !* »

---

principes de conduite avec eux ; et ce qu'elle fait en France pour un musicien ou une tailleuse, elle le répète en Angleterre pour un étalon. Au reste, ce n'était pas la beauté de la laine, mais la disposition à s'engraisser, que les Anglais admiraient dans la postérité de *Tow Pounder;* et leur prédilection pour cette race tenait moins à l'intérêt d'une nation manufacturière, qu'à l'appétit d'un peuple carnivore.

P. S. Je ne manquerai pas une si belle occasion de citer la magnifique fête *des beliers*, donnée à Wolburn, le 16 juin dernier, par M. le duc de Bedfort. La plus illustre société s'y était rendue. Les jeux, les prix, les paris, durèrent quatre jours, et une table de deux cent quarante couverts fut constamment servie. Le théâtre d'exposition était un modèle d'architecture élégante. L'admiration générale distingua, parmi les acteurs précieux qui y figurèrent, un porc de M. Pickford, pesant 770 livres ; un mouton de M. Platt, du poids de 243 livres, et une génisse qui, par son rare mérite, fit gagner un pari à M. le comte de Winchilsea. La beauté des cornes fut aussi pour d'autres une puissante recommandation.

Les beliers, en l'honneur de qui le prince du sang donnait la fête, recueillirent de solides et flatteurs applaudissemens. Les amours de quelques-uns furent

Rutamcour frappait sur le livre avec fureur, quand on vint lui annoncer le retour du fameux belier. « Allez au diable, cria-t-il, vous et votre damné d'animal! » Ce propos déplacé retentit dans la ferme, et provoqua la vengeance. Les valets s'armèrent à l'instant de fouets et de fourches pour punir l'injure faite au héros de la basse-cour. Le coupable fut traîné devant *Tow Pounder*, et contraint d'y faire amende honorable à deux genoux. On peut imaginer l'affreux vacarme de cette scène, où se mêlaient les aboiemens des chiens, les invectives des servantes, et les cris variés de tous les commensaux de la basse-cour, suivant la qualité des organes dont la nature avait doué chacun d'eux. *Tow Pounder* fut le seul qui sut garder sa dignité, et se défendre du fanatisme que l'intérêt de sa gloire inspirait à tous les autres. Il regarda la brutale cérémonie sans y prendre part, et avec un air de calme et de bonté où se peignait l'excellence de son caractère.

---

affermés pour la saison 27,000 livres de notre monnaie. Les deux tiers étaient de la race de *Leicester;* plusieurs descendaient certainement en ligne directe du héros que nous célébrons, étaient d'estoc et d'armes des vrais *Tow Pounder*, de ceux enfin qu'entre nous autres gentilshommes nous appelons *des bons*.

L'humiliante corvée étant finie, le pauvre chevalier fut chassé de la ferme sans avoir dîné, et il alla si bien cacher sa honte, que depuis lors on n'a pas entendu parler de lui. Je conseille à tous ceux de son espèce d'en faire autant; car il n'est point de rang où, par d'impertinentes prétentions, on ne fasse à la fin rire à ses dépens. Les disgraces de l'amour-propre et les sottises de la grandeur sont le patrimoine de la gaieté.

SPARTE A PARIS.

LETTRE DE ***

AU DOCTEUR WILLIS,

Médecin des foux, et recteur de la paroisse de Greatford en Lincolnshire.

Paris, le.....

TANT de gens, M. le docteur, font ce qu'ils ne savent pas, et enseignent ce qu'ils n'ont jamais appris, que vous ne serez point étonné qu'un maniaque m'ait dû sa guérison. Ce succès pouvait m'encourager à devenir médecin par inspiration, méthode qui, dans tous les arts, est maintenant fort à la mode. Mais c'est à vous, illustre médecin des foux, que je préfère d'en rapporter la gloire, à vous, que la providence a fait naître en Angleterre par un soin paternel. Je ne doute pas que vous ne dressiez le catalogue de toutes les têtes détraquées que vous avez connues; et je prends un vif intérêt à la perfection de ce livre, que je regarde comme le meilleur cours d'humilité qu'on ait jamais offert aux hommes. C'est pourquoi je vous prie d'y insérer la cure dont je

vais avoir l'honneur de vous entretenir. Permettez-moi d'abord de vous apprendre qui je suis, et quel événement m'a conduit à tenter sur un autre ce que vous me conseillerez peut-être de réserver à l'avenir pour moi-même.

L'esprit qui se fait en France ne pouvant suffire à la consommation du pays, j'ai fondé un assez joli commerce sur l'importation de l'esprit du Nord. Il est des années où j'enlève des foires de l'Allemagne de fort belles parties de littérature brute, que je fais dégrossir à Paris dans mes ateliers de traduction. Cet honnête trafic, qui ne tend pas moins au perfectionnement de l'intelligence humaine qu'à celui de ma fortune, m'oblige à de fréquens voyages, me procure des amis intéressans, et me donne la réputation de n'être pas un sot, quoique j'aie eu la faiblesse de mettre mon nom à quelques-uns des ouvrages que j'avais payés.

L'année dernière, en revenant de Hambourg, je m'arrêtai chez mon bon ami le conseiller Branddorf. Je suis bien aise de vous apprendre qu'il a été pendant quarante ans le plus grand homme d'état d'une cour imperceptible de l'Allemagne, et qu'il aurait soulevé l'Europe tout comme un autre, si l'on eût fait attention à lui. Il dépensait à acheter de l'encre et des plumes

les 200 florins d'appointemens qu'il tenait de la magnificence de son prince ; et je ne connais pas d'écrivain plus capable d'alimenter une imprimerie, et de faire mourir de faim un imprimeur.

Je fus reçus de M. le conseiller avec la plus franche cordialité. Nous ne nous dîmes pas quatre paroles, mais nous vidâmes quatre pots de bière, et nous brûlâmes douze pipes. Je remarquai cependant que le front de son excellence n'avait pas, au milieu des nuages du tabac, cette sérénité olympique qu'il y faisait ordinairement éclater ; je m'apperçus que son œil ne suivait pas les ondulations de la fumée avec cette douce complaisance qui m'avait toujours charmé dans ce grand homme, et je m'écriai : « M. Branddorf, vous avez du chagrin. » Je fis cette exclamation en allemand, parce qu'on ne connaissait pas d'autre langue dans tout le château de Branddorf ; je la parle moi-même aussi familièrement que si je l'avais sucée avec le lait maternel, ou dans les caresses de mes premières amours.

Pour toute réponse, mon ami poussa un soupir, qui fut visible par les ravages qu'il occasionna dans le foyer de sa pipe. Il fit ensuite un geste que sa vieille domestique interpréta fort juste, en apportant sur la table un long flacon carré, rempli d'eau-de-vie de grain. Je jugeai, par ces

préparatifs, que le conseiller cherchait à se donner des forces pour en venir à quelque pénible confidence. En effet, lorsque nous eûmes abaissé d'environ six pouces l'élévation de la liqueur dans le cristal, son excellence jugea la température convenable, et entama le discours suivant :

« Vous voyez, mon ami, un père au désespoir. Il y a deux ans que mon petit Frédéric vous charma par les graces de sa figure et la vivacité de son intelligence. J'avais conçu de cet enfant les plus orgueilleuses espérances ; sa raison naissante promettait à la Westphalie un nouveau Branddorf qui débrouillerait un jour la constitution germanique. Hé bien, mon ami, il n'y faut plus penser, l'esprit de mon fils est complétement aliéné. »

Quoi ! déjà? m'écriai-je ; vous m'étonnez. J'avais cru les têtes allemandes à l'abri d'un tel accident. Auriez-vous envoyé votre fils en Angleterre ou en France? »

Hélas ! non, continua le conseiller ; je l'ai mis dans un collége renommé de l'évêché de Paderborn, et ses premières lectures l'ont perdu. Sa jeune tête s'est enflammée pour la gloire de Sparte et les institutions de Lycurgue. Lacédémone est devenue le rêve continuel de ses jours et de ses nuits. Cette manie l'a rendu incapable de

tout travail, et la sévérité de ses maîtres a porté au comble le désordre de son imagination. On me l'a renvoyé dans l'état le plus déplorable. Vingt fois par jour le pauvre enfant se jette à mes pieds, et me conjure de le conduire à Sparte, ne dût-il y rester qu'un jour. Il promet, à ce prix, de continuer ses études et de faire tout ce que je lui prescrirai. En vain je lui remontre que Sparte n'existe plus, et que son territoire est un repaire de voleurs de grands chemins et de *cacovougnis* (scélérats de la montagne), qui prennent le deuil quand ils ont passé une semaine sans piller ou égorger personne. Il imagine qu'on le trompe ; il pleure, il sanglote, il appelle Sparte à grands cris, et sa santé se perd aussi bien que sa raison. On m'a raconté qu'une jeune fille française mourut d'amour pour Télémaque ; hélas ! j'ai lieu de craindre que mon fils ne périsse victime d'une passion aussi folle pour Lacédémone. Jugez s'il est un père plus infortuné que moi ! »

Pendant ce discours on avait servi le souper, et je vis entrer un jeune homme, qu'à la bizarrerie de son costume je reconnus pour le fils de mon ami. Il avait découpé ses vêtemens pour leur donner une forme lacédémonienne ; des sandales rouges contenaient ses pieds et s'atta-

chaient à ses jambes nues; il avait la tunique courte, et la cape laconienne; un bonnet, pareil à ceux qu'on voit sur les statues de Castor et Pollux, était serré par des courroies autour de ses oreilles. Il s'avança les yeux baissés, les mains cachées, et dans le timide recueillement d'un novice, tel que l'a dépeint Xénophon. Il paraissait âgé de seize ans; son teint était pâle, ses yeux fatigués de larmes; et ses traits, d'une beauté douce et régulière, étaient visiblement altérés par la souffrance. L'aspect de cet infortuné me fit éprouver un serrement de cœur inexprimable: son père et moi nous nous regardâmes en silence et dans l'émotion la plus déchirante.

Je fis un effort pour sortir de cette situation douloureuse, et m'adressant au jeune homme: « Eh quoi! lui dis-je, mon cher *Frédéric*, vous ne me reconnaisssez pas? » Mais il ne fit aucune attention à mes paroles. Son père m'apprit qu'il avait oublié son nom de *Frédéric*, et qu'il ne répondait qu'à celui d'*Alcandre*, ce jeune Spartiate qui, ayant blessé *Lycurgue* dans une sédition, devint ensuite son plus ardent défenseur. Je repris donc ainsi la conversation: « Alcandre, écoute-moi : par Hercule! je suis « étonné de la tristesse où je te vois plongé. Ne « te souviens-tu pas que la gaieté est un devoir

« des Spartiates, et que leur grand législateur a « ordonné, comme l'attestent Aristophane et « Plutarque, que la statue du dieu du rire serait « toujours placée dans la salle du repas? » — « Je le sais, me répondit le jeune garçon avec l'expression la plus touchante; mais, hélas! je ne suis pas à Sparte. » Et aussitôt deux sources de larmes ruisselèrent sur ses joues. Je me repentis de mon indiscrétion, et le reste du souper se passa en silence. Frédéric mangea fort peu; il versa dans une tasse du vin et de l'eau, les mêla avec le doigt [1], but, et se retira aussi gravement qu'il était entré. J'avais prêté à ses mouvemens une attention presque machinale, tant j'étais oppressé de tout ce que je voyais. L'ame de mon ami était aussi navrée que la mienne, et nous nous séparâmes sans que ni l'un ni l'autre eût la force d'ouvrir l'entretien sur le sujet mélancolique qui nous absorbait tous deux.

On se doute bien que je ne pus fermer l'œil. Le malheureux Frédéric m'avait inspiré un intérêt qui me subjuguait. Mon imagination s'égarait en mille projets, et je perdais vraiment la tête

[1] Le vin des anciens était épaissi par la cuisson. Frédéric avait sans doute lu qu'ils le délayaient pour le boire.

en cherchant les moyens de guérir le sienne. Je pris du thé le lendemain matin avec le conseiller. Il s'apperçut que j'avais mal passé la nuit, et, quoiqu'il m'en grondât, je suis sûr qu'au fond du cœur il m'en sut bon gré. Voici à-peu-près la conversation qui s'établit entre nous. Je commençai.

MOI.

Votre fils sait-il le grec ?

M. BRANDDORF.

Comme la plupart de vos savans. Il n'a jamais lu que des traductions latines et allemandes.

MOI.

Connaît-il le français ?

M. BRANDDORF.

Certainement non. Il n'a pas même appris dans son collége si la France existe. Toute son érudition commence à Thésée, et finit à la ligue des Achéens.

MOI.

Tant mieux.

M. BRANDDORF.

Pourquoi toutes ces questions ?

MOI.

Je vous avouerai que la guérison de votre fils ferait le bonheur de ma vie. Mes affaires me ra-

mènent à Paris, et j'avais eu l'idée vague d'y conduire Frédéric, en lui persuadant qu'il serait à Sparte.

M. BRANDDORF.

Ah ! mon ami, cette idée est une inspiration du ciel ; je vous conjure d'y persister.

MOI.

J'en ai bien le desir ; mais je vous confesse qu'un scrupule m'arrête : ce moyen est une tromperie, et je me sens un tel éloignement pour tout mensonge.....

M. BRANDDORF.

Vous n'y pensez pas, la vérité est comme la lumière ; elle n'arrive jamais que mêlée avec un autre élément, sans quoi l'œil de l'homme ne pourrait la supporter. L'assertion que Sparte est à Paris contient plus de vérité que mille axiomes qu'on professe pour de l'argent dans les universités. Écoutez-moi. Les Maniotes ou Mainotes n'étaient-ils pas les descendans des Spartiates ?

MOI.

Cela est incontestable.

M. BRANDDORF.

Pour éviter la vengeance des Turcs, au XVIIe siècle, ne s'embarquèrent-ils pas sur la côte de

Maina en corps de nation, avec le prince, l'évêque et autres accessoires très-embarrassans pour un peuple qui voyage?

MOI.

Le fait est certain.

M. BRANDDORF.

Leurs vaisseaux, après une périlleuse navigation, n'abordèrent-ils pas, en 1676, à Paomia, en Corse?

MOI.

J'en conviens.

M. BRANDDORF.

N'est-ce pas là que s'établit enfin, et se mêla aux habitans indigènes, ce peuple illustre qui condamna jadis Agésilas à une amende, sous le prétexte qu'il s'appropriait par ses vertus les cœurs des citoyens?

MOI.

Ce que vous dites est exact.

M. BRANDDORF.

Enfin cette Corse, où circulent les restes du sang spartiate, ne fait-elle pas partie de la France? et des hommes nés dans son sein n'habitent-ils pas Paris avec quelque célébrité?

MOI.

Oh ! qui pourrait le nier ?

M. BRANDDORF.

Si de ces débris fameux était sorti un nouvel Agésilas qui étonnât le monde par ses exploits, et que l'Europe presserait en vain d'en abuser, qui sût expier les talens du héros par les mœurs du sage, par la modération, la sobriété, la justice, l'ardeur au travail, et tous ces traits si opposés dont se composent les grands caractères, et que la nature réunit quelquefois, quand après des siècles d'oubli elle veut rappeler aux hommes jusqu'où va sa puissance ; hé bien, s'il en était ainsi, rougiriez-vous d'assurer que Lacédémone est dans Paris ?

MOI.

Ah ! je vous entends ; ce langage dans la bouche d'un étranger est bien doux à l'oreille d'un Français. Je me rends.

Ce dernier mot fit rayonner la joie sur le front de M. Branddorf ; mais peu-à-peu mon ami devint soucieux, et reprit ainsi l'entretien :

M. BRANDDORF.

Votre zèle me touche ; mais la réflexion me fait douter du succès. La tête de mon fils est rem-

plie de connaissances sur la Grèce qui ne s'accorderont point avec ce qu'il verra.

MOI.

Ce sont mes affaires.

M. BRANDDORF.

Comment vous tirerez-vous des distances?

MOI.

Je les arrangerai à mon gré, attendu que les Grecs avaient diverses mesures, et que la valeur du stade ne nous est pas même connue.

M. BRANDDORF.

Mais la situation des lieux?

MOI.

Les tremblemens de terre m'en feront raison.

M. BRANDDORF.

Mais la différence des monumens?

MOI.

J'accuserai l'ignorance des traducteurs.

M. BRANDDORF.

Mais ce qui frappe le plus les yeux, les costumes?

MOI.

Rassurez-vous. Quand je suis parti de Paris les hommes portaient le chapeau sans rebords, les

cheveux en tresse, la barbe en collier, et même à la main le bâton courbé; tout cela est spartiate. Leur habit était une espèce de sac bouffant sur les épaules, qui passera sans peine pour le *tribon* des Laconiens.

M. BRANDDORF.

Quant aux hommes, passe; mais les femmes?

MOI.

C'est où je triomphe.

M. BRANDDORF.

Quoi! elles auraient pris la tunique transparente et sans manches, contre laquelle on a déclamé deux mille ans?

MOI.

Précisement. A Sparte, disaient les anciens, on apprend à ne rougir que du mal. Hé bien, mon ami, nous sommes convenus à Paris que rien n'est mal, et conséquemment, avec la meilleure volonté du monde, on n'y trouve plus à rougir à force d'innocence.

M. BRANDDORF.

Ah! vous me rendez l'espoir.

MOI.

Fiez-vous à mon zèle. J'aurai soin, pendant la traversée, de gagner la confiance de votre fils, et

de préparer son imagination. Je vous réponds qu'il sera le premier à m'aider à le tromper; et c'est par là qu'il doit commencer à se rapprocher du reste des hommes.

Je renonce à vous peindre l'excès d'alégresse qu'éprouva Frédéric lorsqu'il apprit que j'allais le conduire à Sparte. Jamais révolution ne fut plus prompte et plus complète. Il courut précipitamment dans sa chambre, et nous rapporta l'écrit suivant qu'il venait de tracer sur une tablette avec la pointe d'un compas:

« Moi, Alcandre, fils de Just Branddorf, je « voue à mon père et à son digne ami une recon- « naissance éternelle pour le voyage qu'ils me fe- « ront faire à Sparte. Je jure de ne pas demander « que mon séjour s'y prolonge au-delà de leur « desir, et je promets de devenir à mon retour « un grand publiciste de Germanie. Plutôt que « de manquer à cet engagement, je me soumet- « trai à l'infamie de n'être toute ma vie rasé que « d'un côté, comme les trembleurs qui fuirent « devant Epaminondas.

« Fait au château de Branddorf, le 5 du mois de « schirophorion, l'an des Barbares 1800. »

Alcandre, fils de Just Branddorf.

J'étais impatient de partir, et nos préparatifs ne furent pas longs. Le voyage par mer pouvait seul convenir à mon projet. Après de pathétiques adieux, je me rendis donc avec Frédéric au port le plus voisin. Quelque confiance que j'eusse montrée au conseiller, je ne me dissimulai pas les difficultés de mon entreprise. Obligé de calquer la Laconie sur la France, j'avais sur-tout besoin de retremper ma mémoire dans les sources grecques. Aussi j'eus la précaution de me munir, chez les libraires de la ville où nous étions, des meilleurs guides, tels que Platon, Pausanias, Athenée, Plutarque, l'élégant Barthélemy, votre compatriote Mitford, et l'ingénieux Paw, contradicteur né de tout ce qui a été dit avant lui, et le savant le plus divertissant de l'Allemagne.

Le vaisseau sur lequel nous nous embarquâmes faisait voile pour Dieppe, et l'équipage était français. Mon premier soin fut d'appendre à Frédéric que notre bâtiment était grec, et monté par des Spartiates de Ténare. Il prêtait aux discours des matelots une oreille attentive, et s'étonnait, avec quelque raison, de ne pas y sentir l'harmonie si vantée de la langue grecque. Je prévins ses réflexions, en lui disant que les Spartiates s'étaient piqués de conserver l'idiome dur et agreste des Doriens leurs ancêtres, et que ce langage ne res-

semblait pas plus au dialecte athénien, que la massue d'Hercule à l'épée d'un baron du St. Empire. Je lui demandai si, dans son collége, on ne lui avait pas appris qu'Aristophane ayant introduit dans une de ses pièces une femme lacédémonienne, les commentateurs avaient beaucoup sué sur cette scène pour y comprendre fort peu de chose. Frédéric fut content de mon explication. Nous devînmes très-bons amis, et je ne désespérai pas de former autour de lui une illusion assez durable pour le guérir.

Notre navigation n'eut rien de remarquable. Nous entrâmes heureusement dans la Manche, qui, pour cette fois, s'appela golfe de Laconie, et nous débarquâmes à la pointe du jour à Ténare, première ville des Spartiates, c'est-à-dire, à Dieppe. L'énergie des mouvemens de Frédéric décela tout ce qui se passait dans son ame. Il sauta précipitamment sur le rivage, et, se prosternant avec un tremblement religieux, il pressa de ses lèvres la terre des héros. Jamais la Normandie n'avait été baisée si respectueusement.

Il entrait dans mon plan de si bien occuper mon malade, qu'il ne lui restât pas le temps de réfléchir. Nous nous mîmes aussitôt en route, et nous dînâmes le même jour à Neuchâtel, que je transformai, par droit de convenance, en l'antique

Genthium, célèbre dans toute la Grèce par ses fromages. Frédéric les trouva en effet fort bons, et cet argument *ad hominem* me gagna sans retour sa confiance.

Nous rencontrâmes ensuite Pontoise, à qui nous ne fîmes aucun tort, en le prenant pour l'ancienne Brysées, et Saint-Denis, qui, par sa position, était nécessairement la fameuse Amyclée. Frédéric fut indigné du délabrement où il vit, dans cette dernière ville, le temple d'Apollon Amycléen, et il devina que le dieu des vers s'en vengerait sur les poètes de Laconie.

Je jugeai à propos de faire précéder notre entrée à Paris d'une course dans les campagnes qui l'environnent. Je voulais, avant la grande épreuve, laisser à Frédéric l'honneur d'appliquer lui-même quelques-uns de ses souvenirs, et intéresser par là son amour-propre au succès de ma fiction. Cette méthode m'a réussi, et je vous la recommande, M. le docteur, dans le traitement de vos maniaques. L'amour-propre est, je crois, l'affection la plus inaltérable du cœur humain, et c'est un point solide auquel on peut rattacher les fils de la raison qu'une secousse a rompus.

Je restai donc le guide de Frédéric ; mais il devint mon interprète, et, à chaque pas, il me prouva que nous étions en Laconie. Argenteuil

lui offrit les excellentes figues de la Doride, et Surène le vin des cinq collines. Les carrières de plâtre furent les redoutables cavernes du mont Taygète, et les oies d'Asnières eurent l'honneur de représenter, de loin, les fameux cygnes de l'Eurotas. « Cependant, me dit-il, je suis étonné de ne pas rencontrer près du fleuve ces nombreux bosquets de lauriers, dont parle Pausanias. » — Il y a de bonnes raisons pour cela, lui répondis-je: ces gens-ci en ont fait, depuis quelques années, une si prodigieuse récolte, que la postérité en attendra long-temps une pareille.

Cependant, en approchant de Paris, le bruit des guinguettes attira son attention, et il s'écria: « Nous y sommes! nous y sommes! voilà les filles « de Sparte qui viennent hors de la ville danser « sous les platanes, et chanter en chœur l'hymne « que Sapho composa à 15 ans, et dont je n'ai pas « oublié le commencement: *Virginité! virgi-* « *nité! où fuyez-vous après m'avoir quittée?* » La justesse de l'application me fit sourire, et j'admirai avec quel instinct les écoliers savent, dans les instructions les plus pédantesques, découvrir la part de la nature.

Frédéric remarqua fort bien que la ville n'était pas fortifiée; et les bourgeois de Paris se fussent enflés d'orgueil, s'ils l'eussent entendu s'écrier :

Le courage est le rempart des villes libres! Heureusement nous étions alors à pied, en sorte que la visite de messieurs les fermiers de la taxe des routes et de messieurs les receveurs de l'octroi de bienfaisance ne vint point gâter cette belle exclamation vraiment antique. Bref, la nuit approchait, nous étions au troisième jour de notre départ de Dieppe, et, pour conserver la vraisemblance autant qu'il était possible, nous entrâmes à Sparte par le faubourg Saint-Marceau.

Me voici donc dans ce vaste Paris, que je dois dérober aux regards de mon compagnon, pour ne lui laisser voir qu'une ville grecque. Ma surveillance devenait pénible; car, si d'un côté la confiance du jeune homme, son exaltation sur un point, et son ignorance sur tout le reste, convenaient à mes vues, nous pouvions d'un autre côté rencontrer des gens qui parlassent allemand comme nous, et un seul mot indiscret de leur part emportait tout le fruit de notre voyage. Dès le soir de notre arrivée, j'eus avec Frédéric une conversation, où, sans but apparent, je lui expliquai la grandeur, la population, et quelques usages modernes de la ville où nous étions. Je lui racontai l'ancienne invasion des Romains, et comment Cassius et Brutus, ces féroces hypocrites de liberté, avaient eu l'infamie, avant la bataille de

Philippes, de promettre à leurs soldats le pillage de Sparte. Enfin, je disposai l'optique de façon que l'œil de mon malade pût, au travers des nouvelles mœurs, reconnaître dans Paris le caractère spartiate et les vieilles institutions de Lycurgue.

L'ameublement de ma maison était nouveau, c'est-à-dire qu'il respirait le goût de la belle antiquité. Les tentures, les lits, les chaises, les tables, tout devait paraître grec aux yeux du jeune châtelain de Branddorf. Je fis placer dans sa chambre deux tableaux analogues. L'un représentait la sédition où Lycurgue fut blessé, et Frédéric y reconnut avec joie son patron Alcandre. On voyait dans l'autre le fier Othryadas, qui, resté seul sur le champ de bataille, rassemble avec effort les dépouilles des Argiens, écrit dessus avec son sang : *Aux Spartiates vainqueurs*, et meurt au pied du trophée. Des détails moins imposans nous rappelaient aussi ces temps héroïques. La porte d'entrée était couverte d'affiches, qui laissaient lire pêle-mêle les mots, Odéon, Prytanée, Gymnase, Lycée, Hygiène, Élysée, Panorama. Le chien de la maison s'appelait Cerbère, et, par dérision, on conservait au trop fameux portier le nom d'Aristide.

Le lendemain, les premières clartés de l'aurore éveillèrent l'impatience de Frédéric, et nous com-

mençâmes à parcourir la ville. Mes instructions avaient si bien opéré sur son esprit, qu'il ne me parut pas plus étonné dans sa prétendue Sparte, qu'un provincial qui arrive à Paris ; mais il était curieux, et il fallait tout visiter. L'état d'abandon et de misère où nous vîmes les temples nous confirma dans l'ancienne opinion que les Lacédémoniens sont les moins religieux de tous les Grecs. J'étais obligé, pour satisfaire aux questions de mon Anacharsis, de dédier sur-le-champ chaque église à quelque dieu du paganisme ; et il m'arriva, je crois, de loger par hasard Vénus aux *Carmes*, Bacchus Colonate aux *Cordeliers*, Diane Orthia à *Saint-Lazare* [1], Minerve Chalcioecos aux *Feuillans*, Lycurgue aux *Jacobins*, Hélène aux *Incurables*, Ménélas aux *Bons-Hommes*, Mercure aux *Petits-Pères*, etc. J'espère que vous n'imputerez pas à idolâtrie cette fiction nécessaire, et que vous excuserez,

---

[1] C'est au pied de la statue de cette Diane qu'on fouettait cruellement les enfans de Sparte.

Ce qui doit surprendre, dit Barthélemy, ceux qui ne connaissent pas les différentes traditions des peuples, c'est de voir *Hélène* partager avec *Ménélas* des honneurs presque divins, et la statue de *Clytemnestre* placée auprès de celle d'*Agamemnon*.

comme médecin, ce que vous pourriez blâmer comme recteur de paroisse.

Il me fallut de même expliquer à Frédéric divers monumens. Lorsque nous fûmes arrivés au Champ-de-Mars, « Voilà, lui dis-je, l'*Hyppodrome* destiné aux courses des hommes et des chevaux ; mais les Spartiates excellent peu dans ces exercices, comme s'ils pressentaient que de bons athlètes sont de mauvais soldats, et qu'en général on fait mal ce qu'on joue trop souvent. Leur courage demande à la nature de plus dignes arènes, les sables profonds des déserts, ou les pics glacés pendans sur les abymes. »

A la vue de la porte Saint-Denis, « Voici, m'écriai-je, le *portique des Perses*, superbe monument des triomphes de la Grèce. Des lâches ont voulu le mutiler ; mais les Spartiates d'aujourd'hui sont trop grands pour être importunés de la gloire de leurs ancêtres.

Au Louvre, et dans sa galerie, je fis reconnaître à Frédéric le *Pecile* de Lacédémone, orné des chefs-d'œuvres de peinture et de sculpture que la victoire avait récemment fait restituer par les Romains. Je n'osai décider ce qui eût été plus glorieux à Sparte, de devoir un si magnifique Muséum au génie de ses propres artistes, ou au courage de ses guerriers.

Mon jeune compagnon reconnut lui-même dans le jardin des Tuileries le fameux *Plataniste*, où l'on arrivait par deux ponts. Parmi la foule de statues que nous visitâmes, il remarqua celle d'une femme appuyée sur une pique. « Voilà certainement Vénus, me dit-il; car j'ai lu dans Plutarque que les Spartiates la réprésentent toujours armée. Il faut convenir que c'est une bonne déesse de se prêter ainsi aux caprices de tous les peuples. » — Mais, lui répondis-je, il se pourrait bien que cette complaisance ne fût qu'une coquetterie intéressée, et que, dans la Grèce, les dépouilles des vaincus se partageassent entre le culte de *Vénus-Uranie*, et la parure de *Vénus-Vivandière*. [1]

Je passe sous silence un grand nombre d'autres chefs-d'œuvres, sur lesquels, pour ne pas me singulariser, je m'extasiai avec cette fausse chaleur et ce triple galimatias dont les singes de Winckelmann ont infesté la langue des arts. Nous employâmes trois jours à ces différentes courses, et Frédéric ne se douta pas un instant qu'il fût ailleurs qu'à Lacédémone. Il est vrai qu'on peut

[1] Divinité qui préside aux vivres. Elle est souvent en querelle avec le dieu Mars, à qui elle fait faire mauvaise chère.

plus facilement donner pour spartiates les monumens et les statues de Paris, que les Parisiens eux-mêmes. Cependant cette réserve ne pouvait durer; car il m'eût fallu, ou abandonner mes affaires, ou perdre de vue Frédéric : je me décidai donc à braver avec lui les grandes difficultés.

Je me présentai un matin dans les bureaux de.... J'entrai sans bruit, le chapeau bas, et une timide rougeur sur le front. Je refermai la porte avec soin, et j'adressai au chef du bureau quatre phrases très-honnêtement tournées, et point trop longues. Lui, sans me regarder, répondit successivement à chacune des trois premières par les monosyllabes suivans : *Nul*, *rien*, *non*, et à la quatrième par un geste encore plus négatif. Je me retirai confus; Frédéric palpitait de joie. « Que je suis enchanté, s'écriait-il, d'avoir vu cet homme! c'est un Spartiate de vieille race. Le laconisme est sa langue maternelle. — En effet, lui répondis-je, cet homme, dans son bureau, est un Spartiate; mais, dans le cabinet à côté, c'est un bas ilote. »

J'allai ensuite recevoir dans une caisse un billet de 600 livres. On me paya en monnaie de cloche, que je trouvai encore plus incommode qu'avant sa métamorphose; il me fallut quatre heures pour la compter, et deux crocheteurs pour l'emporter.

Quant à Frédéric, son enthousiasme était le même. Ses mains et ses lèvres s'étaient noircies en baisant ce cuivre sacré, et il s'écriait : O monnaie philosophique de Lycurgue! ô pauvre talisman des vertus de Sparte!

En sortant de la caisse nous vîmes à la porte plusieurs hommes mal vêtus, et d'une maigreur extrême. « Voilà des gens, me dit Frédéric, qui ne craignent pas le sort de ce Spartiate qui fut poursuivi en justice à cause du scandale que causait son embonpoint; je gage que, si on les écoutait marcher, on entendrait le craquement des rotules. Apprends-moi ce qu'ils sont. — Le vulgaire les appelle rentiers, et voici l'origine de leurs fonctions : Tu as lu dans l'histoire [1] que des députés de Samos vinrent demander de l'argent aux Spartiates. Or, Sparte n'a jamais eu de trésor public; Lycurgue l'a défendu, et il a été strictement obéi. Les Spartiates ne virent donc pas d'autre moyen, pour fournir la somme aux députés, que d'ordonner un jeûne universel, et de leur compter l'argent que cette abstinence avait

---

[1] Ce fait est rapporté par Aristote, tome II, page 503, et par Barthélemy, *Voyage du Jeune Anacharsis*, tome IV, chap. XLVI. Le jeûne s'étendit jusqu'aux animaux domestiques.

épargné. C'est pour conserver la mémoire de ce bel exemple de sobriété qu'on a établi un corps de jeûneurs permanent, et l'état s'est chargé lui-même de leur subsistance pour être plus certain de leur régime; mais, depuis le changement de quelques magistrats, cette institution dégénère, et les initiés dans l'ordre des jeûneurs ne tarderont pas à être aussi bien nourris que le reste des citoyens. »

Ce propos fut cause que Frédéric me pria de l'introduire dans ces fameuses salles où les Spartiates mangent ensemble, comme s'ils n'avaient ni maison ni famille. Je ne vis pas moyen de reculer, et nous entrâmes chez le premier restaurateur. L'aspect de ces tables unies ou séparées, mais toujours prêtes; ce mélange d'hommes de tout rang, agioteurs ou soldats, comédiens ou magistrats, babillards ou taciturnes; ce tableau parfait de l'indépendance et de l'égalité, formaient un spectacle ravissant pour mon jeune Scythe : il me remercia vivement de l'avoir fait admettre à ces tables républicaines. Plusieurs convives répétaient souvent le nom de *Léda;* c'était celui du restaurateur chez qui nous étions [1]. Frédéric

[1] C'est dans la rue des Petits-Champs que se trouve en effet un excellent restaurateur de ce nom.

ne manqua pas de l'appliquer à la reine de Sparte, épouse de Tyndare. « Ah ! ah ! me dit-il, cette salle est dédiée à la maîtresse de Jupiter ; je m'en étais douté. — Comment donc ? lui demandai-je. — C'est d'abord, ajouta-t-il en riant, parce que les œufs qu'on nous a servis sont les meilleurs que j'aie mangés de ma vie ; et puis, en entrant, j'ai vu une grande fille assise devant des pyramides de fruits, et j'ai bien reconnu, à la longueur de son cou, qu'elle était de la famille d'*Hélène ;* car j'ai lu dans le philosophe *Lucien* qu'*Hélène* avait le cou fort long, attendu qu'elle était fille d'un cygne, et qu'elle tenait beaucoup de son père. » Ces puériles facéties me causèrent une joie extrême, et je n'oserais pas, M. le docteur, le dire à d'autres qu'à vous ; mais vous savez que le sourire est le premier symptôme de la guérison des maniaques, et qu'il n'y a d'incurable que les foux sérieux.

Après le dîner Frédéric me témoigna l'envie de connaître ces *leschès* décrits par Pausanias, où les Spartiates, dans le doux oubli de femme, d'enfans, et de tout soin domestique, passent la journée entière sans rien faire. Pour cette fois son desir ne me donna nul embarras, et je le conduisis dans un café. Cette image de l'oisiveté surpassa l'idée qu'il s'en était faite, et il crut voir

tout le génie de Lacédémone dans l'air comiquement profond des nouvellistes. Cependant d'excellens bourgeois de Paris, assis deux à deux et face à face, mettaient depuis le matin de petits osselets l'un à côté de l'autre; et Frédéric, qui retenait son haleine de peur de les troubler, ne savait s'il devait prendre ces joueurs de domino pour des pythagoriciens qui adoraient des nombres, ou des généraux qui disposaient une ligne de bataille. Un homme essoufflé vint tout-à-coup annoncer une grande victoire de l'armée lacédémonienne : presque personne n'en parut ému; et je fis admirer à Frédéric cette sublime indifférence pour leurs propres succès, qui, dans les beaux siècles de la Grèce, éleva les Spartiates au niveau des dieux.

Cependant l'heure de l'opéra approchait, et je résolus d'y mener mon petit Westphalien. Deux scènes se passèrent tandis que je prenais des billets. Un filou fut apperçu empruntant, sans la demander, la montre d'un citoyen; et il essuya gaillardement une grêle de coups de canne. Son dos ne le céda pas en glorieuse insensibilité au ventre de ce jeune Spartiate qui se laissa dévorer par un renard. En même temps arriva dans un leste équipage le fameux Harpon, monstrueusement enrichi par son usure et ses banqueroutes;

il traversa la foule d'un air hautain, et chacun, sur son passage, le salua respectueusement. J'expliquai ces deux événemens à Frédéric, qui s'écria : « Ah ! nous sommes bien à Sparte ! Hommage aux habiles voleurs, bastonnade aux mal-adroits ! c'est par là que l'industrie se perfectionne. »

Frédéric se trouva placé dans la salle à côté d'une véritable Lacédémonienne à la voix rauque, au regard provoquant, au teint allumé. Ceux de ses charmes qui n'étaient pas entièrement nus semblaient prêts à s'échapper d'une tunique impalpable. Une couleuvre de diamans serpentait en guise de bracelet autour de ses bras gros et rouges, sentant encore le brouet que naguère ils apprêtaient pour les enfans de la Victoire. Le jeune Allemand ne pouvait détourner les yeux de ces formes athlétiques, et admirait les prodiges de santé que produit à Sparte la mâle éducation des filles.

La toile se leva, et la musique débuta par un tel vacarme, que mon compagnon effrayé se boucha les oreilles en criant : « Où sommes-nous ? — A Sparte, mon ami. As-tu donc oublié que Tymothée, ayant fait entendre ici des sons trop mélodieux, un éphore vint d'un air sévère couper quatre cordes de sa lyre, et précisément celles qui parlaient au cœur ? Sparte veille à tout ; elle

a voulu que même ce lieu de plaisir fût une école militaire, et que celui qui en sort ne craignît pas le bruit du canon. »

Un jeune homme assis derrière nous, et qui nous avait entendus parler, s'avisa d'adresser à Frédéric quelques mots en allemand. Le danger d'une révélation me fit pâlir. Je conjurai ce jeune homme, qui me parut étranger, de s'abstenir de toute explication; et, en l'informant en peu de mots de la maladie de mon compagnon, je l'invitai poliment à venir nous voir. Il me le promit; mais heureusement le ballet qui commençait s'empara de notre attention.

Frédéric savait que, dès la plus haute antiquité, les Spartiates passaient pour les premiers danseurs de la terre, et je ne craignais pas que ceux de l'Opéra lui ôtassent cette opinion. Il reconnut dans le ballet qu'on exécuta le combat au *pancrace;* la danse *pyrrhique*, si vive et si martiale, dont quelques-uns attribuent l'invention au Lacédémonien Pyrrhicus; la *caryatique*, que Castor et Pollux propagèrent en Laconie; la *gymnopœdie*, si intéressante par la beauté des attitudes et l'art des nudités; enfin l'*hormus*, qui doit son nom à la forme d'un collier qui se plie et se déroule avec grace.

L'enchantement de ce spectacle n'empêcha

pourtant pas Frédéric de remarquer tout près du théâtre plusieurs vieillards qui, le cou tendu et la lorgnette à la main, paraissaient dévorer les danseuses, s'animer de leurs mouvemens, et ceindre de l'œil leurs contours les plus secrets. « Ah! me dit Frédéric, j'admire comme en toutes choses brille la sagesse de Sparte. Vois là-bas ces mortels vertueux blanchis par l'âge; ce sont eux sans doute qui jugent les jeux, et donnent le prix aux danseuses. — Oui, mon ami, c'est le privilége de leur âge. Lycurgue a mis le respect pour la vieillesse au rang des premiers devoirs : aussi tu vis hier ce groupe de jeunes gens qui folâtraient. Un vieillard de leurs parens vint prendre part à leurs jeux; aussitôt chacun se retira par vénération, et il resta seul comme une divinité. Enfin la vieillesse est si respectée, qu'une foule de jeunes Spartiates se pressent de vieillir; ils emploient pour cela des moyens qu'on jugerait extravagans et honteux, s'ils n'étaient légitimés par un but aussi respectable. »

Le spectacle étant fini, nous nous esquivâmes par le palais-royal, que Frédéric nomma, sur la foi de Pausanias, le *portique des merciers*; mais je me repentis bientôt de m'être engagé dans ces galeries. Une longue file de femmes effrontées, depuis l'enfance jusqu'à la grande ma-

turité, depuis la blonde Flamande jusqu'à la luisante négresse, présentait à l'œil et à la main des passans leurs trésors populaires. Nous fûmes aussitôt investis et agacés par ces syrènes. « Que signifie tout ceci ? me demanda Frédéric; je n'ai jamais ouï parler de cette coutume de la vertueuse Sparte. » J'étais confondu si ma mémoire ne fût venue à mon secours. « Comment! lui répondis-je, tu n'as jamais ouï parler de la réputation des nourrices lacédémoniennes, et de l'empressement avec lequel on les recherche dans toute la Grèce ? C'est ici que ces femmes respectables offrent sans déguisement leur salutaire ressource, et que les pères de famille étrangers viennent se pourvoir en sûreté. » — Cependant nous avancions avec peine, et mon écolier prenait goût aux caresses des bacchantes. Je fus obligé de le tirer avec force du milieu de ce groupe impur, en lui disant d'un ton d'autorité: « Venez, Alcandre, vous n'avez point d'enfans à faire nourrir. »

Le lendemain une pluie continuelle nous retint toute la journée dans la maison. Frédéric était pensif, et écrivait par intervalle. Après dîner nous eûmes la visite du jeune homme qui nous avait parlé à l'Opéra, et que j'avais prévenu du singulier rôle que je jouais auprès de mon malade. Cet étranger nous apprit qu'il était fils d'un théo-

logien de Gotha, nommé *Scapelman*, et que sa patrie l'avait envoyé à Sparte pour qu'il étudiât les belles manières en chirurgie, et pût à son retour découper les Saxons avec plus d'élégance. Il me parut ne manquer ni d'esprit ni d'instruction ; ce qui me rassura un peu sur ses communications avec Frédéric. Ce dernier, charmé de voir un compatriote, lui faisait l'accueil le plus caressant. « Vous avez le bonheur, lui dit-il, d'habiter Sparte depuis plusieurs années; daignez me donner quelques éclaircissemens. Comme le mauvais temps ne m'a pas permis de sortir, j'ai rédigé ce matin, d'après mes souvenirs, quelques questions auxquelles vous me ferez plaisir de répondre. » M. Scapelman accepta sans balancer ; Frédéric se disposa à lire du ton le plus sérieux. Pour moi, j'étais sur les épines, et j'attendais le dénouement de cette scène avec autant d'inquiétude que de curiosité.

FRÉDÉRIC, lisant.

Est-il vrai qu'à Sparte on ne connaisse ni deuil, ni pompes funèbres ?

SCAPELMAN.

Sans doute ; on a trop de franchise pour se déguiser.

FRÉDÉRIC, lisant.

Est-il vrai qu'on y exerce l'esprit des jeunes gens par des combats de langue très-piquans ?

SCAPELMAN.

Oh ! l'esprit des jeunes gens est devenu si subtil, qu'il ne saisit plus que la pointe des mots.

FRÉDÉRIC, lisant.

Lycurgue a-t-il en effet ordonné que les Spartiates fussent mal vêtus dans la ville, et parés dans les camps ?

SCAPELMAN.

Il suffit, pour s'en convaincre, de voir cette foule de commis qui, sans autre arme que leur plume, partent pour l'armée plus délabrés que des Ilotes, et reviennent six mois après brodés comme des Phrygiens.

FRÉDÉRIC, lisant.

Les filles sont-elles vraiment élevées publiquement avec les garçons ?

SCAPELMAN.

Oui : souvent le public commence l'éducation des filles ; mais, dans ce cas, les filles achèvent ordinairement l'éducation du public.

FRÉDÉRIC, lisant.

Pendant la première guerre de Messenie toutes

les vierges de Sparte devinrent mères ; cet exemple a-t-il prospéré ?

SCAPELMAN.

Beaucoup ; à la seule différence qu'on ne distingue plus le temps de guerre et le temps de paix.

FRÉDÉRIC, lisant.

Hermippus nous a-t-il trompés quand il a dit qu'on enfermait les filles de Sparte dans une salle obscure, et que celui qui voulait se marier allait en prendre une au hasard.

SCAPELMAN.

Hermippus a été exact. Ces salles obscures s'appelaient des couvens. Depuis quelques années on y a suppléé par la faculté de changer de femme à l'infini, jusqu'à ce qu'on soit content et elle aussi. L'institution de Lycurgue a été renforcée par celle de Platon.

FRÉDÉRIC, lisant.

Est-il bien vrai qu'un Spartiate ne peut voir sa femme qu'à la dérobée, et qu'il serait couvert de honte s'il se montrait avec elle?

SCAPELMAN.

Plus que jamais.

FRÉDÉRIC, lisant.

La maxime qu'*importe qui soit le père*

pourvu que l'enfant soit beau, est-elle toujours en vigueur à Sparte? et Xénophon parle-t-il sérieusement quand il assure qu'une loi ordonne aux vieux maris de prêter leurs femmes et d'en adopter les enfans?

SCAPELMAN.

La loi s'est perdue, mais la coutume en tient lieu.

FRÉDÉRIC, lisant.

Quand une femme est enceinte, a-t-on encore le soin d'orner son appartement des portraits des plus aimables demi-dieux, tels que Adonis, Hyacinthe, Endymion?

SCAPELMAN.

On fait mieux; on ajoute aux portraits des mannequins charmans, dont sa chambre ne désemplit pas. Ce sont les plus beaux garçons de la ville, qui ont juste autant d'esprit qu'il en faut pour cet emploi.

FRÉDÉRIC, lisant.

Pourquoi donc les enfans que j'ai vus ne sont-ils pas plus merveilleux que ceux de Germanie?

SCAPELMAN.

Un statuaire gâte souvent son chef-d'œuvre en voulant trop le finir.

FRÉDÉRIC, lisant.

Un peintre de l'antiquité, pour se conserver les perceptions plus vives, vécut de lupin pendant plusieurs années; comment s'y prennent maintenant les artistes ?

SCAPELMAN.

Ils suivent le même régime, non par choix, mais par nécessité.

FRÉDÉRIC, lisant.

Depuis que Lysander eut introduit les richesses à Sparte, qu'a-t-on fait pour en dégoûter les citoyens ?

SCAPELMAN.

On corrige les enfans de la passion du vin, en leur montrant des esclaves ivres; de même, pour nous dégoûter des richesses, on en gorge d'autres esclaves.

FRÉDÉRIC, se levant avec enthousiasme.

O Sparte adorable! ô ville trois fois prudente, qui donne de l'or à la stupidité, du lupin au génie, et des haillons à la vertu!

La fin de ce colloque me tira d'une grande anxiété. J'offris du thé aux deux interlocuteurs; et une dame qui habite la même maison vint, en négligé, nous tenir compagnie. Comme elle

parlait français, Frédéric ne pouvait l'entendre; mais il ne cessa pas de lui regarder les pieds.

Quand nous fûmes seuls, il me dit : « Cette femme est Spartiate ? — Oui, mon ami. — Elle a cependant des pantoufles pareilles à celles de la gouvernante du château de Branddorf, et je suis bien sûr que cette gouvernante n'est pas grecque. Il y a là-dessous quelque mystère, tu me trompes. » Je voulus en vain le dissuader ; je ne sais quel travers il avait pris ; l'aigreur se mêlait à la dispute, et j'allais éprouver, comme tant d'autres grands politiques, qu'un petit obstacle bien imprévu suffit pour ruiner la plus belle entreprise, quand je me souvins que Frédéric m'avait cité *Lucien* chez le restaurateur. J'en avais une traduction latine, et je lui mis sous les yeux le onzième dialogue des dieux, où Vénus raconte elle-même qu'elle vient de fouetter l'Amour avec sa pantoufle. Il fallut bien que mon petit obstiné d'Allemand se rendît à une pareille autorité, et convînt qu'une pantoufle en Grèce n'était pas un phénomène. Je m'apperçus alors de l'extrême utilité dont l'érudition est au genre humain.

Cependant cette altercation me fit sentir qu'une plus longue épreuve deviendrait dangereuse, et je me couchai dans l'intention de réfléchir sur les moyens de la terminer. Mais je me réveillai le

lendemain sans avoir pensé à rien. Je m'en consolai, parce que ordinairement le hasard me sert mieux que la prudence.

Je sortis avec Frédéric selon ma coutume. Pendant que nous marchions, il me dit qu'il avait lu dans les historiens que les Spartiates donnaient la chasse aux pauvres Ilotes leurs esclaves comme à des bêtes fauves, et les exterminaient en pleine paix pour leur empêcher de trop multiplier, mais que le témoignage de ses propres yeux pourrait seul lui faire croire une si horrible cruauté. [1]

« Il est pourtant bien aisé de t'en convaincre, lui répondis-je en lui montrant les cabriolets qui se croisaient dans la rue comme des éclairs au sein de l'orage. Tu vois les machines meurtrières avec lesquelles les Lacédémoniens excellent à écraser les habitans d'Helos; les dames de Sparte disputent aux hommes la gloire de cette guerre inhumaine, et rien n'égale leur adresse à briser sur une borne un enfant, un vieillard, une femme enceinte. La politique de Sparte a bien quelques

---

[1] Le nom d'*Ilotes* ou *Helotes*, qui désignait les habitans dispersés de la ville d'*Helos*, s'étendit dans la suite à tous les serfs ou esclaves des Spartiates. Le massacre périodique de ces malheureux s'appelait la *Crypteia*.

autres moyens de modérer la population; mais les cabriolets armés en course ne sont pas le moins avantageux. »

Je parlais encore, lorsqu'à dix pas de nous un homme vêtu de noir, et d'une frêle apparence, est rudement renversé par un de ces foudres roulans. L'élégant assassin disparaît, écartant insolemment la foule à coups de fouet, et sa victime rougit de son sang la boue où elle est plongée. De ces deux hommes d'un sort si différent, l'un était un maître de danse, l'autre un maître de langue; et, pour la honte de Sparte, je n'ai pas besoin de dire lequel allait à pied. Le peuple s'attroupe et s'indigne fort inutilement; je me réunis à ceux qui relèvent le malheureux blessé, le portent dans un café, le font panser, et lui rendent tous les devoirs dont l'humanité n'a pas dispensé les pauvres ilotes comme nous.

Tandis que je me livrais à ces soins, je n'avais plus songé à Frédéric; et, quand je crus le retrouver à côté de moi, je le cherchai vainement. O douleur! ô cruelle inquiétude! je cours, je l'appelle, je m'informe, je visite les rues voisines, je reviens dix fois sur mes pas, je vide ma bourse, j'envoie par-tout des émissaires, et la nuit était venue sans que la moindre nouvelle m'eût encore rassuré. Épuisé d'angoisses et de fatigues, je ren-

trai chez moi, espérant que le hasard aurait pu y ramener Frédéric. Hélas! on ignorait notre aventure. Je restai jusqu'à minuit dans les tourmens inexprimables de l'attente. Mon imagination se forgeait les plus affreuses chimères : je voyais mon ami Branddorf me redemander son fils ; je voyais ce malheureux enfant exposé à tous les périls, perdu dans Paris, ne pouvant s'y faire entendre, et, pour comble d'embarras, se croyant dans une ville dont plusieurs siècles ont usé les derniers débris.

Je m'étais jeté sur mon lit, où me poursuivaient ces horribles images. Tout-à-coup ma porte s'ouvre, et Frédéric lui-même paraît au milieu de ma chambre. Je saute à terre, je le presse dans mes bras avec le délire de la joie. Il me fait signe de bien fermer ma porte, je lui obéis, et je le considère avec attention; il était dans un désordre extrême, et donnait tous les signes d'une grande frayeur. Je cherchai d'abord à raffermir ses sens par une liqueur spiritueuse, et je le priai ensuite avec douceur de m'apprendre la cause de l'état où je le voyais. Voici ce que je pus tirer de ses explications tour-à-tour pressées avec volubilité, ou interrompues avec effroi.

Au moment de la chûte du grammairien, Frédéric avait apperçu de loin M. Scapelman, notre

interlocuteur de la veille, et avait couru à lui ; mais, quand tous deux avaient voulu me rejoindre, la foule qui s'était grossie ne le leur avait pas permis, et il y a apparence que nos recherches s'étaient croisées. Quoi qu'il en soit, l'élève en chirurgie, sans doute dans le dessein de s'amuser de mon maniaque, lui promit de le ramener fidellement chez moi, et lui proposa de lui faire voir auparavant une véritable déesse toute vivante, et bien prouvée telle par procès-verbal. Frédéric, qui se croyait dans un pays de mythologie, et peut-être ambitionnait déjà les destinées de Pâris et d'Anchise, le suivit volontiers. Je jugeai que cette prétendue déesse était une créature qui en avait réellement tenu la place dans je ne sais quelle fête révolutionnaire, et avait même, en cette qualité, reçu le baiser des éphores en présence de tout le peuple. Au reste, cette divinité n'avait pu s'élever qu'à moitié chemin de l'Olympe, et s'était arrêtée à un sixième étage, où une cloison de planches séparait son temple d'un autre galetas. C'est là que nos deux étourdis venaient d'entrer avec un pieux respect, lorsqu'un bruit étrange se fait tout-à-coup entendre derrière la cloison. Cette faible barrière, violemment ébranlée, tombe elle-même, et leur découvre la cause de ce tumulte. Une troupe d'hommes et de

femmes n'ayant, suivant l'expression du poète, d'autres vêtemens que leurs vertus, s'étaient pris de querelle et se battaient avec acharnement.

A la vue de cette orgie, Frédéric s'écrie : « O ciel ! je te rends graces de m'avoir conduit dans ce divin gymnase ! voilà donc ces sublimes exercices où l'incomparable Lycurgue a voulu que les deux sexes, dépouillés de tout voile, luttassent ensemble de force et d'adresse ! Ah ! c'est bien ici que la nature ne s'égare que pour se surpasser, et que la pudeur laisse à la vertu tout l'honneur de ses triomphes ! »

Pendant que le ciel recevait cet hymne de reconnaissance, la garde, attirée par le vacarme, était montée dans le galetas. Sans avoir égard aux débris de la cloison, qui établissaient légalement la séparation des deux états, elle se saisit de tout le monde, et emmena également les nus et les vêtus, les témoins et les acteurs. Frédéric eut la présence d'esprit de donner un croc en jambes au soldat qui le conduisait, et de le faire pesamment rouler dans l'escalier ; après quoi, lui sautant légèrement par-dessus le corps, il s'enfuit dans la rue, et mit en action ce précepte des grands hommes, *qu'il ne faut jamais regarder derrière soi.* Ce fut ainsi qu'ayant erré pendant plusieurs heures, il eut enfin le bonheur

de reconnaître ma maison, et de se réfugier dans mes bras.

Sa terreur était néanmoins si forte, qu'il ne s'y croyait pas en sûreté. Deux gros crimes pesaient sur son cœur ; il craignait d'abord d'avoir tué le soldat, et ensuite il avait assisté à des jeux interdits par Lycurgue à l'œil des étrangers. « Ah ! mon bon ami, me disait-il en sanglotant, quelque amour que j'aie pour Lacédémone, je ne veux pas en essayer le lacet. J'ai tout vu, tirez-moi d'ici, et croyez que de ma vie je n'oublierai vos bontés. » L'occasion était trop belle pour la laisser échapper. Je confirmai le pauvre enfant dans ses craintes, et j'eus la cruauté de lui faire passer une bien mauvaise nuit.

J'allai voir de grand matin un libraire de mes amis qui devait partir pour Hambourg ; je le priai de se charger de Frédéric sans le désabuser, et de prendre la route que j'avais suivie. Je n'eus qu'à me louer de sa complaisance. Le même jour je fis sortir Frédéric de Paris, caché dans un fiacre avec un grand mystère, et je le remis à son nouveau guide. Quand il se vit hors de la ville, dont la seule idée le faisait huit jours auparavant tressaillir de joie, il m'embrassa tendrement ; et le pauvre enfant tout à-la-fois souriait de sa délivrance, et pleurait de me quitter.

J'ai reçu depuis lors une lettre de mon bon ami le conseiller Branddorf, où il m'écrit : « Vous êtes le bienfaiteur de mes jours. J'ai revu mon fils, dont la raison et la santé sont complétement rétablies. Cet enfant sera digne de moi ; et déjà il trouve mille délices dans l'étude de Puffendorf et de Burlamaqui. Il croit fermement avoir fait avec vous le voyage de Laconie, et il compte bien en écrire un jour l'histoire. Je ne puis songer sans rire au plaisant scandale qu'un pareil livre fera dans le monde savant. »

Telle est, monsieur le docteur, la cure que j'ai eu le bonheur d'opérer. Je souhaite que mes procédés vous offrent quelque chose d'utile aux progrès de l'art ; mais, dans tous les cas, ce sera pour moi une assez belle récompense que le plaisir d'avoir donné un publiciste à l'Allemagne au moment où son système politique va se bouleverser. C'est lorsqu'on refait une science, monsieur le docteur, que les enfans deviennent nos maîtres.

J'ai l'honneur d'être, avec une haute considération,

Monsieur le docteur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

***

INFLUENCE MORALE

DE

LA DIVISION DU TRAVAIL,

CONSIDÉRÉE

Sous le rapport de la conservation du Gouvernement et de la stabilité des institutions sociales. [1]

Pourquoi Fontenelle, tenant toutes les vérités dans sa main, se fût-il bien gardé de l'ouvrir ? C'est que Fontenelle eût craint de passer pour un

---

[1] Ce morceau fait partie d'un ouvrage intitulé : *Des moyens conservateurs en politique*, dont je recueillais les matériaux tandis que le génie de la destruction couvrait la France de ruines. J'ai un peu imité le matelot, qui oublie dans le port les vœux qu'il faisait pendant la tempête. Je me suis moins hâté de parler de principes conservateurs, lorsque j'ai vu toute la nation y revenir d'elle-même. Les idées de stabilité ont présidé à la formation du nouveau gouvernement, et continuent de le protéger du sein d'un sénat qui unit le calme de la puissance à la force de l'opinion. Alors j'ai dû suspendre le rôle d'écrivain pour celui d'observateur, et mûrir mes propres idées en assis-

visionnaire. Toute vérité nouvelle ressemble à un ambassadeur chez des peuples barbares, où il n'obtient créance qu'après un long circuit d'avanies, de négociations et de sacrifices. Si le premier qui observa deux forgerons se partager entre eux la fabrication d'un clou, eût prédit que le principe d'une action aussi simple serait un jour le régulateur des destinées de l'Europe commerçante, eût-il recueilli d'autre réponse que le sourire de la pitié? Cependant la division du travail, qui multiplie les produits en diminuant la main-d'œuvre, a fait de si rapides progrès, qu'une telle prédiction ne paraîtrait aujourd'hui qu'une remarque vulgaire. [1]

---

tant à la plus belle expérience que le génie ait encore tentée dans l'art de gouverner. Quel homme n'en doit vivement espérer le succès! quel Français ne doit travailler à en fortifier les bases! car la durée seule consacre ces formidables nouveautés. Les faiseurs de *journées* n'ont pas toujours de lendemain. Je ne connais qu'une grande et glorieuse *journée;* c'est celle dont les siècles adopteront l'ouvrage.

[1] La division du travail est un raffinement de la séparation des métiers, et doit probablement son existence aux progrès d'une extrême civilisation. Elle consiste à distribuer un seul ouvrage en une foule de branches, qui deviennent autant de métiers séparés.

Il est dans la nature des choses que ces progrès s'accélèrent tous les jours de plus en plus. La division du travail assure au premier qui l'em-

---

Adam Smith en explique ainsi la théorie dans ses *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations :*

« Plus de développement dans les puissances productrices du travail, c'est-à-dire, plus d'adresse, d'activité et d'intelligence dans la manière dont par-tout aujourd'hui on l'applique et on le dirige, c'est là l'effet de la division du travail. . . . . Prenons pour exemple une manufacture dont l'objet paraît peu important, mais qui a mérité plus d'une fois qu'on en remarquât les détails avec une sorte d'admiration ; je veux dire la fabrication des épingles. Un ouvrier qui d'une part n'aura pas été élevé pour ce métier, dont la division du travail a fait un art séparé, et qui de l'autre n'aura aucune habitude des machines dont on y fait usage, et auxquelles probablement cette même division a donné naissance ; cet ouvrier peut-être, avec tous les efforts de son industrie, ne parviendra pas à faire en un jour une seule épingle, et sûrement il n'ira pas jusqu'à vingt. Mais de la manière dont ce travail est conduit aujourd'hui, non seulement l'art de l'épinglier est un métier particulier, mais cet art se distribue encore en différentes branches, dont chacune forme un métier séparé. Dix-huit opérations forment le grand art de faire une épingle. Dans quelques manufactures ces dix-huit opérations sont pres-

ploie d'immenses avantages commerciaux ; mais, comme ils s'anéantissent au moment de l'imitation par d'autres peuples, elle est dans la néces-

---

que toutes exécutées par autant de mains différentes. Cependant j'ai vu une manufacture d'épingles qui n'employait que dix hommes, dont quelques-uns par conséquent s'occupaient de deux ou trois manipulations particulières. L'établissement était pauvre, et dès-lors mal pourvu des machines nécessaires ; mais le zèle quelquefois suppléait à tout, et le travail commun donnait alors par jour douze livres d'épingles de moyenne grandeur. Or, la livre se formant de 4,000 épingles, il s'ensuit qu'il en sortait plus de 48,000 par jour de la main de dix personnes, et que chacun de ces ouvriers, faisant la dixième portion du travail général, doit être considéré individuellement comme l'artisan de 4,800 épingles par jour..... Dans tous les autres genres d'arts et de manufactures, les effets de la division du travail sont les mêmes..... Ce grand accroissement dans la quantité de l'ouvrage, que, par une suite de la division du travail, un petit nombre de mains est en état de faire, est dû à trois circonstances différentes : d'abord, à une plus grande dextérité de l'ouvrier qui doit faire mieux et plus promptement une simple opération, qui est la seule occupation de sa vie ; ensuite, à l'épargne du temps que l'on perd ordinairement en passant d'un ouvrage à l'autre ; enfin, à l'invention d'un grand nombre de machines qui facilitent et abrégent le travail, et ren-

sité de surpasser ses premiers efforts par un perfectionnement continuel. De là ces prodiges dont en peu d'années elle nous a rendus témoins, cette émulation dont elle a enflammé tant de concurrens, cette admiration que lui ont vouée tous les écrivains calculateurs. Il me paraît hors de doute que la postérité la placera un jour à côté des grandes causes qui, telles que l'imprimerie et la

---

dent un homme capable de l'ouvrage de plusieurs..... Ainsi la division du travail, en multipliant les productions de tous les arts dans une société bien ordonnée, enfante cette opulence universelle qui circule et se répand jusqu'aux dernières classes du peuple.»

On voit, en dernière analyse, que, par la division du travail, les opérations des arts se partagent en tant de fractions, que toutes sont exécutées avec promptitude et facilité, ou par des *machines-ouvrières*, ou par des hommes à qui, par analogie, conviendrait le nom d'*ouvriers-machines*.

En citant le livre célèbre d'Adam Smith, je ne dois pas taire que cet habile homme a beaucoup profité des travaux des économistes français, et que la route qu'il a parcourue d'une manière si distinguée lui avait été ouverte, en 1766, par un petit écrit très-substantiel de Turgot, intitulé : *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses.* Ce n'est pas la première fois que nous avons acheté, sous étiquette anglaise les produits de nos propres fabriques.

découverte de l'Amérique, ont fortement agi sur le sort du monde.

Nous sera-t-il permis d'examiner quelle doit être l'influence morale d'un principe aussi énergique? Les esprits accoutumés à compter plus qu'à sentir, et à ne voir le bonheur d'un peuple que dans l'inventaire de ses richesses, auront peine à comprendre l'utilité d'une pareille recherche. L'orgueil de soumettre tout au calcul a jeté dans les institutions une profonde sécheresse. L'homme n'a plus été considéré comme un but, mais comme un moyen; et, le jour où il fut évalué en argent, toute morale administrative s'anéantit. La législation s'est corrompue à la même source, et l'on ne peut porter la sonde dans les codes modernes sans être tenté, à chaque instant, de s'écrier comme Pygmalion : *Il n'y a point là d'ame ni de vie.* La méthode a ses droits qu'il faut lui garantir; mais l'homme d'état, qui n'y joindra pas la connaissance du cœur humain et la prévoyance du jeu des passions, restera en politique ce que sont dans les arts ces imitateurs glacés qui n'ont jamais représenté que la nature morte [1]. Aussi je verrais avec indulgence se ré-

[1] J'indiquerai, comme un exemple de ce que l'étude du cœur humain ajoute aux connaissances posi-

pandre le goût des études métaphysiques. Ces exaltations fréquentes, ces rêves même, feraient un contre-poids au matérialisme économique qui nous presse de toutes parts, et pourraient quelques instans soustraire la nature humaine à l'empire des chiffres.

Dans le plan que j'ai formé de rechercher les *moyens conservateurs en politique*, j'examinerai ainsi l'effet moral de tous les points importans d'économie publique et de législation. Il s'agit maintenant de soumettre à cette épreuve le fameux principe qui, sous le nom de division du travail, change de nos jours le système industriel de l'Europe : question neuve et vaste, que je n'embrasserai que sous les rapports de conservation indiqués dans le titre de ce chapitre. En portant le premier mes pas sur ce sol inconnu,

---

tives, et de la supériorité qui en résulte dans les combinaisons politiques, deux ouvrages lus à l'institut national par le citoyen Talleyrand, l'un de ses membres. Le premier est un *Mémoire sur les relations commerciales des États-Unis avec l'Angleterre ;* le second, un *Essai sur les avantages à retirer de colonies nouvelles, dans les circonstances présentes.* Ils sont imprimés dans le second volume des *Mémoires de l'institut ; sciences morales et politiques.*

j'ai bien moins la prétention d'y tracer la route, que le desir d'y appeler des guides plus habiles.[1]

---

[1] Je suis bien éloigné de croire que mon opinion soit à l'abri de la controverse; et, en général, l'application de la morale aux grands intérêts sociaux en est fort susceptible. Cependant on risquerait de me juger avec trop de sévérité, si l'on perdait de vue que ce chapitre n'est qu'un fragment d'un ouvrage lié par un plan général; que plusieurs propositions, qui sont ici simplement énoncées, auront ailleurs leurs développemens et leurs preuves; et qu'enfin la division du travail, dont je ne conteste aucun avantage, n'y est point traitée dans son ensemble, mais envisagée sous une seule face et dans un rapport très-subordonné avec un intérêt d'une bien plus haute importance, *la conservation du gouvernement.* D'ailleurs, si quelques assertions paraissaient au premier coup d'œil trop absolues, ou même exagérées, il faudrait peut-être ne l'imputer qu'à la nature des choses. La morale ne doit voir que le principe; l'économie publique au contraire attend et pèse les résultats. Toutes deux ont raison, toutes deux sont conséquentes dans leur différente manière de procéder.

§. Ier.

Influence de la division du travail sur les agens qu'elle emploie.

Plus la division du travail sera parfaite, et l'application des machines étendue, plus l'intelligence de l'ouvrier se resserrera. Une minute, une seconde, consommeront tout son savoir; et la minute, la seconde suivante, verront répéter la même chose. Tel homme est destiné à ne représenter toute sa vie qu'un lévier; tel autre une cheville, ou une manivelle. On voit bien que la nature humaine est de trop dans un pareil instrument, et que le mécanicien n'attend que le moment où son art perfectionné pourra y suppléer par un ressort.

Cependant l'intelligence ne saurait être une faculté oisive; elle meurt de disette comme le corps; elle est même soumise à des accidens, que nous appellerons des caprices tant que nous en ignorerons les causes premières. La simple monotonie, le retour continu du même son, du même geste, importunent d'abord, irritent un instant, et plongent ensuite dans le sommeil ou la torpeur. Le somnambulisme, les affections nerveuses et cataleptiques, les diverses asphixies

de l'ame, sont probablement les suites d'un semblable désordre. Serait-il donc possible que la succession éternelle du même acte n'engourdît la pensée, et ne finît par la paralyser? On couvre d'un bandeau les yeux de l'animal qu'on destine à parcourir une ligne circulaire. L'ouvrier-machine trouve une ressource équivalente dans la dégradation complète de ses facultés intellectuelles. Il en est qui perdent dans l'isolement presque jusqu'au souvenir du langage. L'être, dont l'économie des arts a réduit l'existence à un seul geste, paraît descendu à la classe équivoque de ces polypes où l'on n'apperçoit point de tête, et qui semblent ne vivre que par leurs bras.

Le sauvage, qui dispute sa vie aux élémens, et subsiste des produits de sa pêche ou de sa chasse, est un composé de force et de ruse, plein de sens et d'imagination. Le laboureur, que la variété des saisons, des sols, des cultures et des valeurs, force à des combinaisons renaissantes, reste un être pensant malgré ses routines et ses débris d'astrologie. Ces classes d'ouvriers, en qui l'emploi des forces musculaires se réunit à quelques notions de dessin, de calcul ou de chimie, formaient une espèce d'hommes très-remarquable. Le trait le plus saillant de leur caractère était l'amour de l'indépendance, ce goût d'une vie

errante qui promenait leur industrie dans les grandes villes de la France et de l'Europe. Ces longs voyages, ce mélange de bonne et de mauvaise fortune, leur donnaient une sorte de philosophie expérimentale, de fierté de sentimens et d'instruction sans lecture, qui rendaient leur conversation aussi piquante qu'originale. Les lois sur l'émigration, et la guerre qui a dévoré toute une génération, ont rompu avec violence ces mœurs singulières; et l'on ne saurait peut-être plus s'en retracer quelque idée qu'en écoutant converser dans les tavernes de Genêve les ouvriers de cette ville industrieuse.

Si l'homme développe ainsi son entendement par l'exercice d'un travail compliqué, on doit s'attendre à un effet tout contraire sur l'agent d'un travail divisé. Le premier, qui porte dans ses bras *tout un métier*, sent sa force et son indépendance; le second tient de la nature des machines, au milieu desquelles il vit : il ne saurait se dissimuler qu'il n'en est lui-même qu'un accessoire, et que, séparé d'elles, il n'a plus ni capacité, ni moyens d'existence. C'est un triste témoignage à se rendre que de n'avoir jamais levé qu'une soupape, ou de n'avoir jamais fait que la dix-huitième partie d'une épingle. Le sentiment de sa faiblesse sera donc le trait dominant

de l'ouvrier-machine, et le rendra nécessairement timide et sédentaire.

L'absence de toute idée, l'inexpérience de toute combinaison, forment un état voisin de la stupidité. Mais l'ame la plus grossière conserve un sentiment vague et reculé d'un besoin qu'elle n'a encore ni satisfait ni défini ; et si elle ne cherche pas l'erreur ou le merveilleux avec empressement, elle s'en abreuve au moins avec facilité, et peut-être avec une sorte de volupté brutale comme elle-même. L'ouvrier-machine sera donc prodigieusement ignorant, crédule et superstitieux.

Comme son travail est d'une extrême simplicité, et qu'il peut y être remplacé par le premier venu ; comme lui-même ne saurait, sans un hasard inespéré, retrouver ailleurs la place qu'il aurait perdue, il reste vis-à-vis du maître de l'atelier dans une dépendance aussi absolue que décourageante. Le prix de sa main-d'œuvre, regardé autant comme une grace que comme un salaire, sera calculé par cette froide et dure économie qui est la base des établissemens manufacturiers. Nous trouverons donc par-tout l'ouvrier-machine pauvre, servile et sans émulation.

La nature ne laisse guère les disgraces sans compensation. L'homme, tel que nous venons de le peindre, sera probablement docile, patient,

facile à gouverner; il aura sur-tout l'esprit de famille, et un attachement d'instinct pour le sol où il végète. Pour peu qu'il ait reçu une morale simple et un culte raisonnable, il formera naturellement le peuple le moins remuant de la terre, et peut-être fera-t-il envier son obscure destinée.

Telle serait en effet la population dont nous parlons, s'il était possible de la soustraire aux impulsions étrangères; mais l'état compliqué des sociétés européennes ne permet pas un pareil isolement. Elle sera donc plus exposée que toute autre aux séductions. Pour qui n'a point d'idée, toute idée est une nouveauté, tout comme l'ivresse est prompte dans celui qui n'avait jamais usé de liqueurs fortes. C'est au sein des troupeaux pacifiques que les vertiges font les plus grands ravages. Une foule de stupides se précipite, sous le plus vil des chefs, avec l'aveuglement de l'ignorance et l'impétuosité des impressions nouvelles. Les hommes de métiers, indépendans et voyageurs, seraient individuellement plus redoutables; mais leur réunion les rend moins dangereux. Chacun d'eux est trop fier pour vouloir être le second dans une émeute; il s'éloigne plutôt que d'obéir; et c'est vraiment le cas où il n'y a point de sédition, parce qu'il y a trop de séditieux. Dans tout parti, la difficulté est bien moins d'anéantir ses

ennemis que de concilier ses amis, ainsi que nous l'apprennent deux observateurs dignes de foi : le cardinal de Retz, l'évangéliste des factieux ; et le lord Chesterfield, qui a bien voulu rendre aux courtisans le même service que Machiavel aux princes.

On apperçoit, en dernière analyse, que le principe de la division du travail fortifie en malignité l'influence déjà peu avantageuse que la vie manufacturière avait sur le caractère d'un peuple. On demeure convaincu que si ce fameux principe atteint le développement où la cupidité ne cessera de le pousser, il formera une race d'hommes lâche, dégradée, impuissante à rien entreprendre pour la défense de la patrie, et voisine d'excès d'autant plus funestes qu'elle s'y jettera avec la sécurité de l'innocence, et la profonde incapacité de discerner l'absurde et l'injuste.

§. II.

Influence de la division du travail sur les agens qu'elle réforme.

La division du travail et l'emploi des machines qui en est la suite opèrent une prodigieuse diminution de main-d'œuvre. C'est en cela

que réside leur avantage ; c'est à ce but que marchent, d'un pas infatigable, tous les spéculateurs. L'économie de deux bras rendus inutiles est célébrée comme un trait de génie, et souvent honorée d'un privilége. Toutes les fois que, dans un atelier, l'action sera parvenue à une telle simplicité qu'un chien puisse y remplacer un homme, soyez sûr que le chien deviendra un ouvrier, et l'homme un mendiant. Montesquieu, qui commence à rajeunir pour nous, avait apperçu cette vérité ; et peut-être en a-t-il outré les conséquences en improuvant jusqu'à la construction des moulins à eau.

Que deviendront ces bras innombrables que le talent d'un mécanicien aura désoccupés ? La construction des machines elles-mêmes en réclame une partie ; le développement que de plus grandes richesses donnent aux besoins du luxe en mettra vraisemblablement une autre en activité ; mais le plus grand nombre demeurera oisif. En vain se figurerait-on qu'une plus forte masse de produits, un commerce dominateur, une modicité de prix qu'aucune concurrence ne saurait atteindre, dussent couvrir toute une nation de jouissances, de travail et de bien-être ; cette théorie, si plausible en raisonnemens, si brillante en promesses, est cruellement démentie par l'expérience.

L'homme ne compte pas comme la nature ; elle est prodigue, il est avare. L'une donne toujours en proportion des produits qu'elle recueille ; l'autre n'accorde rien qu'en raison du travail dont il a besoin : aussi la population ne se règle pas sur la richesse du sol, mais sur la difficulté de sa culture. Les vignobles sont plus peuplés que les terres à blé, et les terres à blé plus que les prairies. Il y a environ trente ans que les pommes de terre, l'emploi de l'algue marine, connue sous le nom de *kelp*, et quelques améliorations importantes, s'introduisirent en Ecosse; aussitôt le prix des fermes fut triplé, quadruplé, et un grand nombre d'habitans se vit forcé d'aller chercher en Amérique des forêts à défricher [1]. Quand l'abondance entra dans le pays, le peuple en fut chassé ; voilà l'homme ! Si l'agriculture, qu'on doit regarder comme la plus libérale des manufactures, et la plus féconde en ressources, offre

---

[1] Ce fait, aussi vrai qu'humiliant, est rapporté par le citoyen Baert, dans son *Tableau de la Grande-Bretagne*, ouvrage rempli d'observations faites avec autant d'impartialité que de pénétration, et où les Anglais eux-mêmes pourront apprendre à connaître leur pays. Ce livre vient d'acquitter la France de ce qu'elle devait au voyageur Arthur Yung.

des résultats aussi durs, que faut-il attendre de celles qui ne reposent que sur les calculs de l'économie industrielle?

Voyez l'Angleterre; ses travaux sont immenses; elle a couvert de ses colonies l'Amérique et l'Asie; nulle part la débauche, le suicide et le gibet, ne font une plus grande consommation d'hommes; enfin sa marine est un gouffre qui les aspire et les dévore sans relâche. Il semblerait que, dans un tel pays, la population dût être une richesse, et l'homme un objet rare et précieux; cependant rien n'est plus faux. L'Angleterre est accablée de sa population; qu'on en juge par le nombre de ses voleurs et de ses pauvres.

Le magistrat qui a écrit un excellent traité sur la police de Londres compte en Angleterre six mille établissemens de recéleurs connus, et porte à 2,000,000 sterlings les vols qui se font annuellement dans Londres et les environs. On ne saurait évaluer à une moindre somme ceux qui se commettent dans le reste du royaume. D'un autre côté, Arthur Yung estime 5,000,000 sterlings la taxe des pauvres et les charités volontaires; à quoi il faut joindre les établissemens fondés pour eux, et les propriétés qui leur sont affectées dans les paroisses. On s'écartera donc peu de la vérité, en assurant qu'en Angleterre

l'opulence et le travail paient un tribut annuel de 500,000,000 livres de notre monnaie à la classe oisive et mal-faisante. Les contrées les plus indigentes de l'Europe sont loin de présenter une proportion de misère aussi hideuse.

Je ne prétends pas dire que, si jamais l'Angleterre n'avait économisé les bras par la division du travail, elle n'aurait ni voleurs ni mendians; mais je suis convaincu qu'elle en aurait beaucoup moins. Le concours de faits aussi singuliers atteste leur dépendance mutuelle; c'est une erreur fatale de penser que les classes laborieuses puissent repomper sur-le-champ, dans leur sein, tous ceux que l'industrie simplifiée a laissés sans emploi. L'homme d'ailleurs se compose d'habitudes, de passions, de caprices; résiste quelquefois à son propre intérêt, et presque toujours aux directions qu'il s'apperçoit que l'intérêt d'autrui veut lui donner. Il est notoire que c'est à Birmingham et à Manchester, les deux villes du monde les plus riches en machines et les plus fécondes en produits manufacturés, que se recrute volontairement presque toute l'armée anglaise; mais combien de malheureux, déjà aigris par la misère, doivent préférer à la vie militaire des habitudes plus molles et moins honnêtes!

Je citerai encore l'Angleterre, parce que c'est

le pays où la division du travail a jusqu'à ce jour rendu plus sensible son influence générale. A côté de toutes les sources de prospérité, j'y vois se multiplier les sociétés de bienfaisance. La présence du remède n'est-elle pas un indice du mal? Ce concours généreux qui honore la vertu anglaise n'atteste-t-il pas aussi quelque grande erreur nationale? J'ai compulsé avec soin plusieurs rapports publiés par ces sociétés, et j'y ai lu l'aveu effrayant qu'en Angleterre un journalier qui a de la famille ne peut plus subsister de son travail; vérité terrible qui place un pays dans la situation la plus violente où puisse se trouver un corps politique avant la crise de sa destruction!

Il y a dans les choses humaines un certain enchaînement qui paraît toujours l'ouvrage d'une puissance inconnue. C'est lorsque le génie des manufactures travaille à réduire les bras de l'homme à la moindre action, que la chimie alimentaire de M. de Rumfort s'occupe, par réciprocité, à réduire son estomac à la moindre consommation. Puisse encore l'égoïsme, qui empoisonne tout, ne pas se prévaloir des découvertes d'un homme sensible pour abaisser les salaires et resserrer la main des bienfaiteurs! L'indigent, trompé dans le premier besoin de la vie, serait encore malheureux par le second, et

verrait sa postérité énervée expier les jeûnes paternels.

Invalidique patrum referant jejunia nati.

VIRG. Georg.

§. III.

Influence de la division du travail sur le corps de la nation.

L'effet inévitable de la division du travail, dans le sens que nous avons donné à ce mot, est de remplacer constamment le grand nombre des fabriques par l'immensité de quelques établissemens. Les manufactures ordinaires ne peuvent plus atteindre ces colosses, que des procédés plus économiques mettent réellement hors de toute concurrence; et ceux-ci, exigeant d'énormes avances, ne peuvent appartenir qu'à l'extrême richesse. Le mécanisme des entreprises par compagnie n'est favorable qu'à l'oisif capitaliste, et froisse encore plus la foule industrieuse.

Ainsi la classe moyenne, la partie la plus estimable [1] de toutes les nations, se voit déshéritée

[1] Les Anglais expriment le même jugement par la comparaison d'un peuple avec un tonneau de bière:

des spéculations premières et productives. Une nécessité implacable la repousse dans un trafic subalterne, sorte de cabotage qui ne se trouve plus en proportion avec les besoins du commerce et la commodité des consommateurs, école de mauvaise foi qui tourmente les produits de l'industrie sans jamais y rien ajouter. De ce seul déplacement doit naître, avec le temps, une monstrueuse inégalité dans la distribution des richesses, et, dans celle des lumières, une confusion choquante des nuances douces et graduées dont se forme l'harmonie sociale, une altération funeste dans le caractère moral et l'esprit public d'une nation.

Supposez à ces diverses causes une action ancienne et invétérée, et voyez le spectacle que vous offrirait un peuple ainsi déformé. C'est là qu'un égoïsme mercantile envahirait le droit des

---

Le dessus est de l'écume, le fond est de la lie, le milieu est excellent. Il semble en effet que la première loi de la nature dans l'ordre moral ait été de placer entre les extrêmes la vérité aussi bien que la vertu. Défiez-vous des opinions, des phrases et des actions où cette loi est violée. Rappelez-vous cette époque du siècle dernier où l'esprit de parti, devenu naïf en devenant fort, s'écriait dans son impatience: *O les gueux d'honnêtes gens ! ô les enragés de* MODÉRÉS *!*

gens et la morale privée, qu'un homme serait évalué par ce qu'il possède, que les vertus seraient tarifées dans l'opinion comme les crimes dans les codes barbares, que les impôts du peuple seraient aliénés à des marchands, que des guerres civiles se feraient par souscription, que des souverainetés éloignées seraient morcelées en coupons et vendues à la bourse, que la littérature marcherait à peine avant la livrée, que les beaux arts seraient reçus par vanité plus que par goût, et moins accueillis que payés; que les sciences conserveraient un reste de crédit, non pour la sublimité des découvertes ou la grandeur des résultats, mais pour l'application immédiate à quelque métier : c'est là que le commerçant deviendrait, non pas l'objet, mais l'arbitre des honneurs, et que, par ce contre-sens politique, au lieu de rendre le commerce glorieux, c'est la gloire qu'on rendrait commerciale. Si votre imagination s'avisait de pousser jusqu'aux derniers termes cette déviation des principes, vous trouveriez à la fin une nation où toute la science se renfermerait dans vingt têtes, et tous les capitaux dans cent comptoirs; où l'on ne rencontrerait au-dessous qu'ignorance et misère, vices et servitude, levain de toutes les fermentations, matière de tous les embrasemens.

Je viens de tracer, non pas ce qui existe, mais ce qui est possible. J'ai montré tout-à-coup le mal dans ses extrêmes, parce que la division du travail, cette tendance à *mécaniser* les hommes et à concentrer les capitaux, a dans elle-même un principe d'activité formidable qui l'approche sans relâche des derniers excès [1]. On ne saurait trop considérer qu'en politique les dissolvans les plus dangereux sont ceux qui pénètrent par des voies imperceptibles, et qu'il y a des prospérités trompeuses et un embonpoint précurseur de la maladie. Une nation n'a certainement pas les mêmes élémens qu'une banque, et tous les capitaux réunis ne fonderont jamais une compagnie d'assurance pour la vie politique des états. Quand

---

[1] Est-ce par imitation, est-ce par l'effet simultané d'une cause générale, que dans nos temps modernes l'homme a soumis ses plus nobles facultés à la même division que les arts mécaniques? Nous sommes frappés d'admiration en voyant parmi les anciens le même personnage être à-la-fois, dans un degré éminent, philosophe, poète, orateur, historien, prêtre, administrateur, général d'armée. Nos ames s'épouvantent à l'aspect d'un si vaste domaine. Chacun plante sa haie et s'enferme dans son enclos. J'ignore si par cette découpure le champ s'agrandit, mais je sais bien que l'homme se rapetisse.

une invasion s'opère, quand une crise intérieure s'allume, il n'est plus temps de dire aux voleurs : Soyez des hommes ; aux mendians : Devenez des citoyens ; aux lâches indifférens : Ayez une patrie ; aux machines : Soyez des armes, et défendez-nous. Le secret pour n'être jamais dans le cas de forcer aucun de ses moyens est de savoir, dans les temps calmes, les employer tous avec égalité.

Les manufactures sont l'ame des nations modernes ; depuis plusieurs siècles, elles reçoivent beaucoup de transfuges de l'agriculture, et ne lui en rendent aucun. Le premier devoir d'un gouvernement est de les étendre par tous les encouragemens d'honneur et d'intérêt qui sont en sa puissance ; car telle est maintenant la circulation de la richesse, que ce n'est plus que par les canaux du commerce que l'agriculture peut en recevoir le bienfait.

Mais malheur au gouvernement qui ne considérera dans les manufactures que le produit, et non pas le travail ! Un rêveur peut bien, dans ses calculs, traiter les hommes comme une valeur inerte ; mais les passions se jouent des calculs. Les hommes, pris en certaine masse, seront toujours ou la prospérité ou le fléau de leur pays. L'oisiveté, qui en physique ne présente que l'idée

du repos, est un volcan furieux dans l'ordre politique. C'est en ce sens que le commerce, ou sous un autre nom le travail, est le fondement des sociétés européennes, et le seul fil auquel tienne encore la morale des peuples. Aussi ne suis-je pas éloigné de l'opinion que la seule richesse réelle est le travail, et que tout le reste n'en est que le signe, l'usage ou l'abus.

Le travail sans produit cesserait à l'instant ; le produit sans travail serait le signal de l'anarchie et la dissolution du corps politique. Ces deux choses doivent donc être maintenues dans un certain équilibre. La mesure et l'utilité des produits ont des bornes : trop abondans et trop faciles, ils rejettent le travail ; trop modiques et trop pénibles, ils le découragent. Or, la division de la main-d'œuvre, tendant sans cesse à augmenter les produits en diminuant le travail, arrive nécessairement à un point où elle rompt l'équilibre entre ces deux élémens de la société ; elle ressemble beaucoup alors à une nature trop prodigue dans un siècle corrompu. Le travail, conservateur des vertus, s'endort, et le règne des *lazzaroni* commence.

Mais comment trouver ce point où le travail, trop divisé, s'atténue et périt de lui-même, où la somme des salaires ne représente plus la sub-

sistance de la population sans propriété? Il faut se défendre ici de principes trop austères, et composer avec les faiblesses d'un malade. L'Europe, devenue commerçante, a changé de préjugés et affaibli le ressort de sa vie intérieure. Je sais d'ailleurs tout ce qu'on doit accorder à la mollesse d'une nation qui vieillit, à la perfection des inventions humaines, à l'accumulation de trop grands capitaux; enfin je ne puis nier que la division du travail ne soit une théorie grande et puissante, bonne en abstraction, et réunissant quelques avantages relatifs très-importans. En jugeant d'après ces idées le terme où son influence devient dangereuse, il me paraît que la France ne l'a encore atteint dans aucune branche d'industrie, et que l'Angleterre a commencé à le dépasser dans quelques-unes.

A quels signes prévoir le moment où le travail, trop épargné, doit manquer à la population? Comment préparer, pour ce moment, un autre emploi à l'industrie délaissée? Si cette ressource manque ou ne suffit pas, par quels moyens doux, indirects ou réglementaires, prévenir une trop grande disproportion entre la somme des produits et celle du travail, sans blesser la liberté ni l'intérêt individuel? Dans ce cas, par quelles mesures et par quels sacrifices remédier à l'avantage

momentané que d'autres nations, moins jalouses de leur sûreté, obtiendraient dans le commerce par un plus bas prix de leur fabrication ? Ces sacrifices, quels qu'ils soient, seront-ils jamais aussi onéreux que les vols, les aumônes, les répressions, et tous ces fruits si amers d'une oisiveté prétendue économique ? Telles sont les questions que l'homme d'état ne jugera pas indignes de son examen. Quoique leur solution tienne principalement à une grande variété de circonstances locales, elle peut néanmoins admettre quelques principes généraux ; ils seront, dans la suite, l'objet de nos méditations. Nous avons seulement voulu signaler ici l'influence de la division du travail, féconde et salutaire dans de justes bornes, terrible et destructive dans ses excès.

Il ne faut pas croire qu'un tel résultat doive refroidir l'émulation de ces arts créateurs, qui ajoutent sans cesse à la puissance de l'homme. La nature offre tant d'élémens à combiner, et tant de forces à diriger, que la carrière de la mécanique sera toujours sans limites. En regardant en arrière, cette science trouvera même des oublis à réparer. Une direction qu'elle paraît négliger, et qui devrait être son premier devoir, serait de remplacer dans les métiers une foule

d'opérations dangereuses ou mal-saines qui cachent un écueil ou un poison. En général, depuis que la finance est aussi devenue une science, l'économie publique et particulière s'occupe beaucoup plus de l'argent que de la vie des hommes. On cherche par-tout des machines pour abréger le travail, aucune pour conserver l'ouvrier, ou bien cette considération n'entre jamais dans les calculs que comme accessoire. Il faut prendre garde que la propriété, qui est bien la base de l'organisation sociale, n'introduise des théories dures et arides qui substituent par-tout l'esprit d'intérêt à l'esprit de fraternité, et consacrent en quelque sorte un égoïsme universel pire que la nécessité dans l'état sauvage.

J'ose prédire des jouissances pures et une gloire durable au manufacturier qui veillerait ainsi sur la vie des hommes aux dépens de quelques-uns de ses bénéfices annuels. La continuité d'un sacrifice donne à la bienfaisance un caractère grave et sublime que n'obtient pas toujours le plus brillant héroïsme. Quel homme n'est pas capable d'un mouvement généreux! Les tyrans, les méchans, pleurent au théâtre; et c'est peut-être un malheur, car ils se croient absous par cette sensibilité stérile et passagère. La nature aurait dû

refuser le plaisir de l'attendrissement aux cœurs qui n'en sont pas constamment dignes; et celui-là seul mérite le titre de bienfaisant, qui fait le bien avec persévérance.

LA VÉRITÉ,

CONTE INDIEN.

Un fakir marchait dans la campagne en regardant le bout de son nez. Tout-à-coup il entendit la terre résonner sous ses pas, et il dit : « Cet endroit-ci est creux, et renferme peut-être un trésor ; si je le trouve, je deviendrai un honnête homme. »

Le fakir creusa la terre, et perça une voûte ; mais, après une fatigue si extraordinaire, il fut bien piqué de ne découvrir que l'ouverture d'un puits, qui sans doute avait été murée pendant plusieurs siècles.

Il y plongeait tristement ses regards, lorsqu'il en vit sortir une femme mouillée, saisie de froid et toute nue ; mais, comme elle était d'une beauté ravissante, le fakir la contemplait avec ivresse, sans songer à la couvrir de son manteau.

« O toi qui surpasses en beauté les filles de Brahma, lui dit-il, apprends-moi qui tu es, et pourquoi tu te baignes dans un puits ? » Elle

lui répondit : « Je suis *la Vérité*. » Le fakir pâlit, et s'enfuit à toutes jambes comme si un fakir et la vérité ne pouvaient exister ensemble.

La vierge, ainsi délaissée, s'avança paisiblement vers la ville. Une femme qui voyage nue ne paraît pas aussi singulière dans l'Inde que dans d'autres climats moins favorisés du soleil. Il passa près d'elle des poètes, des marchands, des sultanes et des eunuques.

En la voyant, les poètes disaient : « Qu'elle est maigre! » les marchands : « Qu'elle est dupe! » les sultanes : « Qu'elle est indiscrète! » les eunuques : « Qu'elle est triste! » Aucun ne parut se soucier d'elle.

Un courtisan voluptueux vint aussi à passer; c'était un riche blasé à qui tout au plus il restait des fantaisies. Il daigna pourtant s'appercevoir que *la Vérité* avait la peau blanche, et il la fit monter dans son palanquin.

A peine fut-elle assise, qu'elle vit la maîtresse de l'empereur qui se promenait sur un dromadaire, par ordonnance de médecins. « Voilà qui est singulier, s'écria-t-elle, la sultane favorite a le nez de travers. »

Le courtisan frémit de cette exclamation, et

se crut perdu ; car une loi défendait de parler, en bien ou en mal, du nez de la favorite. Il rejeta *la Vérité* au milieu du chemin, en disant : « J'étais bien fou de m'embarrasser de cette babillarde. »

Elle arriva aux portes de la ville, et, voyant un particulier d'une caste inférieure, elle s'informa auprès de lui du lieu où elle pourrait passer la nuit. Cet homme l'emmena dans sa maison, ne doutant pas que cette rencontre ne fît sa fortune.

L'hôte chez qui *la Vérité* se trouva logée avait imaginé pour vivre de composer une gazette où, chaque matin, tous les gens en place lisaient leur éloge ; aussi, quand il allait à la cour, les esclaves avaient ordre de remplir ses poches des meilleurs débris de la cuisine.

Le séjour de la voyageuse dérangea fort les affaires du pauvre homme. Il n'avait que le temps de rédiger sa feuille. *La Vérité* le regardait travailler sans mot dire, et puis elle effaçait précisément tout ce que le gazetier écrivait. Le bulletin manqua deux jours de suite.

Le visir, piqué de ce retard, manda l'écrivain ; et, après lui avoir fait donner cinquante coups

de bâton, lui permit de se justifier : il le fit avec éloquence et succès; c'est pourquoi le visir le renvoya avec cent nouveaux coups de bâton.

Ce dernier supplément paraîtra singulier à ceux qui ignorent combien le visir était juste ; il n'en agit ainsi, que parce qu'il avait besoin du temps de l'exécution pour faire enlever secrètement *la Vérité* de chez le gazetier. S'il eût pensé que quatre-vingt-dix-neuf coups eussent suffi, il respectait trop ses semblables pour en avoir ordonné un de plus.

Quand le visir fut seul en possession de *la Vérité*, il espéra en tirer parti contre ses ennemis; mais on lui annonça que l'empereur viendrait le jour même visiter son palais, et, craignant sur-tout qu'il ne la vît, il ordonna pour le bien public qu'elle fût mise à mort.

Aussitôt quatre émirs la placèrent poliment entre des coussins de soie brodés et parfumés, et l'étouffèrent avec de savantes précautions. Ils jetèrent ensuite son corps inanimé dans l'endroit le plus solitaire du jardin.

Les hommes puissans s'imaginent que *la Vérité* est morte, parce qu'ils sont parvenus à l'étouffer quelque temps; mais il n'en est rien Le

grand air lui rend la vie ; et la nôtre, bien ressuscitée, profita des ténèbres pour sortir du jardin.

Elle se réfugia dans une vaste bibliothèque, où des brahmines entassaient l'esprit des hommes depuis 5,000 ans. Comme la nuit était froide, elle alluma du feu avec quelques feuilles ; mais il y avait dans la salle tant de matières inflammables, que *la Vérité* n'eut que le temps de se sauver avec quelques petits volumes.

La bibliothèque brûla, et les bibliothécaires aussi. L'empereur vint admirer l'incendie, et dit avec un rire ingénu : « C'est pourtant bien agréable de voir brûler une bibliothèque. » Sa joie parut d'autant plus sincère, qu'il y a toujours eu dans l'Inde une rivalité secrète entre les livres et les empereurs.

Cependant le visir se hâta de mettre hors de la loi sa victime échappée. L'aurore en vit la proclamation affichée dans les carrefours. Cette promptitude ne doit point étonner, parce que, dans toutes les chancelleries de l'univers, il y a des formules de proscription toujours prêtes contre cette pauvre *Vérité*.

A la pointe du jour, la malheureuse fugitive

se trouva hors des murs de la ville auprès d'une maison simple et propre qu'entourait un petit jardin ; c'était la demeure du sage Pilpay. Elle entra sans crainte, dit qui elle était, et demanda un asile.

« Cette franchise me plaît, lui dit le sage ; mais elle me fait trembler pour toi. Si tu étais reconnue, rien ne pourrait te sauver ; suis-moi. » Ils montèrent ensemble dans une vaste galerie, qui formait l'étage supérieur de la maison.

Là étaient rangées avec ordre des peaux de tous les animaux, des écorces de toutes les plantes, des enveloppes de tous les êtres. On jugeait, au premier coup-d'œil, que c'était le magasin d'un fabuliste. Pilpay, l'ayant montré à *la Vérité*, lui tint ce langage :

« Puisque tu ne sais ni te cacher ni te taire, il est sage de te déguiser. Je puis, à ton choix, te faire pénétrer dans tous les êtres que tu vois, et qui s'animeront à l'instant. Tu parleras sous ces formes nouvelles, et tu iras impunément reprocher ses crimes au visir lui-même. »

La Vérité accepta, et ne fut point ingrate. Le génie de son libérateur, enflammé par elle, répandit une grande lumière dans l'Indostan Le

visir fut déposé, et Pilpay mis à sa place [1]. Il y parvint à une extrême vieillesse, au milieu des bénédictions du peuple; car l'Asie n'a point de baume aussi puissant pour prolonger la vie que l'habitude de la bienfaisance.

L'exemple d'une si haute fortune suscita une foule d'imitateurs, et les ambitieux voulurent partager avec les philosophes les travaux de l'apologue et l'héritage de Pilpay; mais *la Vérité*, qui pénétra leurs vues, continua de se cacher dans les œuvres des sages, et livra les autres au délire de leur imagination.

Les inventeurs de fables se trouvèrent ainsi divisés en deux espèces bien différentes, dont l'une voulait instruire avec douceur, et l'autre dominer à tout prix. C'est rendre un grand service aux hommes, que de leur apprendre à quels traits ils pourront les distinguer.

Les uns rassemblent la multitude, et lui crient d'un lieu élevé : « Esclaves de Brahma, croyez ou périssez; car ce que nous allons vous dire est *la vérité*. » Alors ils leur débitent des fables

[1] Pilpay ou Bidpay, philosophe gymnosophiste et fabuliste indien, devint en effet ministre de Dabschelim, et laissa un nom vénéré dans l'Orient.

extravagantes qui rendent les auditeurs fourbes ou furieux.

Les autres, d'une voix douce et d'un visage affable, invitent le voyageur à s'arrêter, et lui disent : « Ami, si tu es sensible au plaisir, ris un moment avec nous ; ce que nous allons te raconter n'est qu'une fable. » Mais le joyeux récit porte dans le cœur la salutaire *vérité*, et celui qui l'écoute devient meilleur en s'amusant.

FABLES.

FABLES.

FABLE PREMIÈRE.

L'OIE QUI APPREND A DANSER.

Une Hélène de basse-cour,
A la marche inégale, à la taille replète,
Une oie enfin, se dit un jour:
« Je suis belle à ravir, et je serais parfaite
« Si mes graces avaient plus de légéreté;
« De bonne part j'ai l'assurance
« Que plus d'une oie et d'un singe effronté
« Dans le monde aujourd'hui se poussent par la danse. »
Aussitôt sont mandés, pour lui donner leçon,
Les maîtres les plus habiles,
Etourneau, martinet, alouette et pinson,
Tous petits freluquets fort sots et fort agiles.
Au milieu d'eux il fallait voir comment
Se trémoussait la grosse dame;
A droite, à gauche, en arrière, en avant,
Elle y va de toute son ame,
Tant qu'à la fin, voulant battre trop sec
Un entrechat, la pécore essoufflée
Perd l'équilibre et tombe sur le bec,
Bien honteuse et bien sifflée.

Congédiant alors tous les brillans danseurs :
« Fi ! dit-elle, ces gens ne sont que des sauteurs ;
« La véritable danse est plus grave et plus lente. »
Et la voilà qui veut essayer tour-à-tour
Les talens de la basse-cour ;
Mais en tous points aucun ne la contente.
Le ramier vole trop ;
Margot la pie est une aventurière
Qui trotte ou va le galop ;
La poule fait la minaudière,
Et du jardin saute à pied la barrière ;
Le coq-d'inde a du bon, mais il aime à percher,
Et jusque sur les toits le paon va se nicher.
Bref, la dédaigneuse écolière
Allait chômer, lorsqu'enfin par hasard
Elle découvre un trésor... Ah ! que dis-je ?
Une merveille, un prodige ;
C'est son compère le canard.
Quel airs penchés ! quelle noblesse !
Tout ce qu'il fait par l'oie est répété
Avec la même gentillesse.
C'est un assaut de grace et de facilité
Où l'élève est ravie et le maître enchanté.
Or la sultane avait de l'influence,
Et chaque soir à son petit coucher,
Sans vanter son maître de danse,
Aucun oison n'eût osé l'approcher.
« Ah ! Madame, admirez son aplomb et sa taille ;
« Même en dansant, il a l'air de penser :
« C'est le Vestris de la volaille,
« Et vivent les canards pour apprendre à danser ! »

Sur tout cela voici mon dire :
L'amour-propre est un suborneur
Qui de nos jugemens cache et produit l'erreur.
C'est soi-même en autrui qu'on cherche, qu'on admire,
Et les sots près de qui l'on s'estime le plus
Seront toujours les bienvenus.

FABLE II.

LE PHILOSOPHE A GÈNES.

Certain athée, à qui Dieu fasse grace!
Dans Gènes avait débarqué.
Les églises, le port, la ville haute et basse,
Par lui tout fut critiqué;
Dieu sait sur-tout comme il s'était moqué
Des madones qu'on voit orner toutes les rues,
Du dévot appareil de lampes suspendues.
« Ces gens-là sont foux, disait-il,
« De perdre ainsi leur huile et leurs prières
« En l'honneur de quelques pierres. »
Or il advint qu'un soir ce raisonneur subtil
Regagnait son auberge après certaine orgie.
Sur son passage, un stylet à la main,
Etaient plusieurs bandits, enfans de l'Italie,
Et pour un prix honnête égorgeant leur prochain.
Le philosophe est saisi par la bande,
Qui va percer à jour son corps transi de peur;
Car je doute que Dieu défende
Un incrédule aussi moqueur.
Pourtant il se débat, et d'un effort contraire
Entraîne le groupe assassin
Jusques au pied d'un dévot luminaire,
Dont les rayons tombent soudain
Sur sa figure aux bandits inconnue.
« Jésus! ce n'est pas lui, » dit le chef du complot.
« Ce n'est pas lui, » crie aussitôt

La troupe qui s'enfuit. Resté seul dans la rue,
Notre homme voit, se tâte, et dieu merci
N'est point blessé. Fut-il joyeux? je n'ose
Vous l'assurer. Je crois qu'il fut en tout ceci
Fort content de l'effet et fort sot de la cause.
Car c'est à la madone, à son saint lampion,
Que l'orgueilleux à dû sa delivrance;
Et voici la réflexion
Qui fit les frais de sa reconnaissance.
Ah! dit-il, je conçois qu'une religion
A souvent ici-bas quelque chose de bon,
Et, dans l'ombre au coupable opposant ses lumières,
Nous épargne les réverbères.

FABLE III.

LES DEUX ATTELAGES.

O QUE le luxe est un cruel tyran,
Ennemi du plaisir, du repos, de l'aisance!
On voit par lui plus d'un riche indigent
En public faire envie, en secret abstinence,
Et, dupe de sa vanité,
Unir aux embarras que donne l'opulence
Les soucis de la pauvreté.
Si je les nommais tous, ma liste serait ample;
Mais j'aime mieux, sans blâmer tel ou tel,
Qu'une fable serve d'exemple
A tous ces foux. Un jour, devant certain hôtel,
Côte à côte rangés, attendaient deux carrosses;
L'un où quatre chevaux trépignaient à-la-fois;
L'autre un fiacre avec ses deux rosses,
Ses traits de corde et ses glaces de bois.
Les coursiers du bel équipage,
Faute de mieux, se mettent à berner
Du fiacre leur voisin le modeste attelage;
Sur-tout en ridicule ils aiment à tourner
Des berlingots l'antique privilége,
L'usage consacré de porter sous le siége
Le sac d'avoine et la botte de foin,
Témoignages prudens d'un ignoble besoin.
« Amis, leur disaient-ils, pourriez-vous nous apprendre
« Si dans Pise autrefois les coursiers glorieux
« Portaient aussi leur dîner avec eux? »

Et puis d'autres bons mots que ne pouvaient comprendre
De pauvres journaliers. Mais le temps s'écoulait,
Et de l'hôtel nul maître ne sortait.
Du repas l'heure étant venue,
Le fiacre à ses trotteurs donne la ration;
Et la botte de foin, devant eux suspendue,
Leur fait, en s'allégeant, trouver le temps moins long.
Les moqueurs la lorgnaient avec un œil d'envie.
Nature quelquefois met noblesse en défaut;
Car manger dans la rue est une ignominie
Pour des bêtes comme il faut.
Ce n'est le pis. Au lieu de leur donner à paître,
Le cocher de son fouet leur caressait les reins,
En leur criant: « Caracolez, coquins,
« Faites honneur à votre maître. »
Voilà donc, me disais-je, en passant auprès d'eux,
Les soins qu'on prend pour être malheureux.
Les pauvres diables dans la rue
Sans honte, sans souci, dînent paisiblement;
Et les faquins, que la faim exténue,
Sous le fouet de l'orgueil sautent en enrageant.

FABLE IV.

LE RUISSEAU ET LA MONTAGNE.

Un ruisseau serpentait dans le creux d'un vallon,
Mais si chétif qu'on ignorait son nom.
Monsieur Lacroix, dans sa géographie,
N'eût pas daigné nous en dire deux mots.
Heureusement on peut, dans cette vie,
Exister sans être un héros;
Et le ruisseau, dans la prairie
Jouant avec les roseaux,
Laissait à petit bruit aller ses petits flots.
Chemin faisant, cependant il arrive
Au pied d'un mont ambitieux
Qui ferme le vallon. Le ruisseau, de son mieux
Eparpillant son onde fugitive,
Cherche un passage, éteud ses bras,
Rôde et fouille. « On ne passe pas, »
Lui crie une voix de tonnerre.
C'est la montagne qui parlait,
Et montagne de Suisse. (Au style on le connaît.)
Le ruisseau vainement s'abaisse à la prière,
Et fait valoir sa parenté
Comme issu d'un rocher qui n'est pas écarté.
La montagne était dure et fière,
Et pour un malotru ne se dérangea pas.
Celui-ci faisait rage; et puis, quand il fut las,
Comme un autre, il prit patience.
La chose tourna bien. Chaque jour en effet,

Sans pouvoir échapper, l'onde s'accumulait.
Recevant plus qu'il ne dépense,
Chose assez rare au bon pays de France,
Le ruisseau s'enrichit. Mais il y met le temps.
D'abord c'est une mare obscure et solitaire,
Puis un marais qui couvre maints arpens :
Or en si beau chemin on ne s'arrête guère.
De marais le ruisseau devient donc un étang,
Puis enfin un lac magnifique.
Glorieux rival du Léman,
Il nourrit de poissons toute une république,
De la montagne altière ose battre le flanc,
Et compte ses vaisseaux, ses ports et ses tempêtes.

Un obstacle est quelquefois bon;
S'en plaindre c'est sottise, en profiter raison.
Eugène et mon ruisseau lui durent leurs conquêtes.
Plus d'un homme excellent, que son siècle plaça
Aux belles pages de l'histoire,
Sans l'affront qui l'irrita
Eût méconnu sa force et végété sans gloire.

FABLE V.

LE SINGE AU BAL.

Buffon avait un singe, un grave orang-outang,
Qui d'un valet faisait l'office,
Et qui, sur ses deux pieds sans peine se tenant,
Avait la taille et le flegme d'un Suisse.
Pour s'amuser un jour de carnaval,
L'historien de la nature
Au bal de l'opéra conduisit l'animal
Dans une décente parure.
De taffetas jonquille un ample domino,
Les gants, les brodequins, le masque de Venise,
De pied en cap déguisaient le Pungo,
Et des plus clairvoyans préparaient la méprise.
Buffon arrive avec son Africain;
Un savoyard leur aide à sortir de voiture,
Et tous deux introduits vont chercher aventure.
Nul ne remarque l'écrivain;
Mais du grand singe il n'en est pas de même:
On le voit dans la foule aller d'un pas égal,
Et d'une indifférence extrême
Contempler tous les foux du bal.
Sa majesté fière et tranquille,
Je ne sais quoi de neuf, d'original,
Attirent tous les yeux sur le masque jonquille.
Dès qu'on est remarqué, chez nous on est charmant.
Pour le Pungo chacun se passionne,
Le lutine et le questionne.

Autre sujet d'étonnement !
Lui ne répond à personne.
C'est un prince étranger, dit l'un. — C'est un docteur,
Dit l'autre. - Un évêque. - Oui. - Peut-être un grand d'Espagne.
—C'est au moins un ambassadeur. —
La foule avec transport l'admire, l'accompagne,
Et tous voudraient lui plaire. Dans la main
Un masque en passant lui glisse
La demeure d'un médecin
Et le billet doux d'un actrice.
Enfin de l'assemblée il fait seul l'entretien;
Pour l'orchestre on n'a plus d'oreilles,
Tant on s'épuise à dire des merveilles
Du grand homme qui ne dit rien.
« Te voilà bien, peuple fantasque, »
S'écrie alors Buffon, du singe ôtant le masque,
« Tu dédaignes le vrai talent,
« Et tu veux que l'objet de ton culte imprudent
« Reçoive tout son prix de ta tête légère:
« Aussi rien n'est plus propre à faire un important,
« Qu'une bête qui peut se taire. »

FABLE VI.

L'INSCRIPTION.

Dans Syracuse un architecte habile
Bâtit un phare, et mit sur le fronton
Son nom.
Denys alors régnait sur la Sicile,
Et s'indigna qu'un sujet eût le front
De revivre dans son ouvrage.
Nicandre donc est mandé par le roi,
Qui lui tient ce langage :
Apprends qu'il n'est ici de gloire que pour moi ;
Je suis maître, et je veux qu'effacé sur le phare
Ton nom chétif cède la place au mien.
L'architecte sicilien
Feint d'obéir à cet ordre barbare.
Il couvre d'un ciment avec art préparé [1]
L'inscription dont le tyran s'offense,
Et sur l'enduit, solide en apparence,
Il trace en lettres d'or ce mensonge avéré :
Fait par Denys, l'amour de Syracuse.
Quelque temps, m'a-t-on dit, le prestige dura ;
Mais enfin ici-bas le bien, le mal, tout s'use.
Denys mourut, et le plâtre tomba.
Du prince on ne dit mot, tandis que la Sicile

[1] On raconte que ce moyen fut mis en usage par Sostrate de Gnide, dans la construction de la tour de Paros.

Lit encore aujourd'hui sur le phare éclatant :
Nicandre construisit ce monument utile.

La gloire de l'homme puissant
Est un larcin qu'il rend avec la vie.
L'autorité dévore le présent ;
Mais l'avenir appartient au génie.

FABLE VII.

LES RATS DU TEMPLE.

Certain peuple un peu sot, dont je tais le pays,
Adorait dans son temple une idole fameuse.
Mais ce dieu, plus fêté que Mercure ou Cypris,
N'était qu'une machine creuse
Où de profanes souris
Avaient logé leur famille nombreuse.
Quand les dévots se retiraient
Laissant leur pieuse offrande,
Aussitôt les rats descendaient,
Et sur les mets sacrés cette vorace bande
Officiait par contrebande.
Le lait, le miel, la chair et les gâteaux,
Bien bénis, bien choisis pour des bouches célestes,
Engraissaient de vils animaux.
Le dieu, s'il eût mangé, n'aurait eu que des restes.
Un jour pourtant il se fâcha
De ce scandale abominable,
Et vertement aux souris reprocha
D'oser braver les dieux et se mettre à leur table.
Mais la gent parasite, au lieu de s'effrayer,
Rit beaucoup de la réprimande.
« Il est plaisant ce mannequin d'osier, »
Dit même un Cicéron de la troupe gourmande,
« Et je ne croyais pas que les dieux fussent fous.
« Il te sied bien, misérable fétiche,
« De te plaindre de nous.

« Sais-tu pourquoi ton temple est riche?
« Pourquoi mille dévots te consacrent leur foi?
« C'est qu'ils pensent que tu digères
« Les offrandes journalières
« Que nous dévorons pour toi.
« Depuis long-temps sans nous, avec ignominie,
« Comme un bois impuissant au feu l'on t'eût jeté;
« Souffre notre gloutonnerie,
« Qui fait ta divinité. »

Celui qui veut imposer au vulgaire
Doit savoir endurer les outrages secrets.
On verrait plus d'un grand inconnu sur la terre,
Sans les jongleurs qui vivent à ses frais.

FABLE VIII.

LES ÉPOUVANTAILS.

Jean ne savait à quel saint se vouer
Pour ôter aux oiseaux le goût de ses cerises.
Déjà sans fruit il avait fait jouer
Ces vieilles ruses, ces surprises
Dont la tactique des guerriers
Enrichit l'art des jardiniers.
Toutes les nuits dans ses rêves il cherche
Quelque terrible épouvantail;
Puis le matin notre homme est au travail.
Tantôt il forme au sommet d'une perche
Un soldat, lance au poing, nez tors, œil à l'envers,
Et sur le tout grand chapeau de travers.
Tantôt il plante un vautour d'écritoire,
Crins flottans, griffe sèche, et longue robe noire.
Semblable au fameux sculpteur
Qui fabriqua le maître du tonnerre,
De ses épouvantails Jean lui-même a grand' peur;
C'est que Jean a connu les procès et la guerre.
Il n'en est pas ainsi de la bande légère
Du petit peuple maraudeur;
Car les voilà qui vont, par moquerie,
Pincer le nez de l'estaffier,
Ou se nicher avec effronterie
Dans la perruque du greffier;
Puis, pour refrain, la compagnie
Fait gala sur le cerisier.

Jean est au désespoir. « Benêt, lui dit sa femme,
« Laisse tes vilains mannequins,
« Et chante sur une autre gamme
« Avec tous ces petits mandrins. »
Jean fut de son avis. Avant jour il s'éveille,
Prend de Margot la jupe et le corset,
Et, près des ennemis planté comme un piquet,
Tient sur sa tête une corbeille,
Où des cerises jusqu'au bord
S'élevaient en pile vermeille.
Le jour luit; les brigands s'éveillent, et d'abord,
Découvrant la corbeille pleine,
Y volent tous. Ce fut leur dernière fredaine:
Sous la corbeille était un trou
Par lequel maître Jean, glissant la main sans peine,
Saisissait les voleurs et leur tordait le cou.

Point d'appareil, point de menace
Avec ces fripons dont l'audace
Se moque de tout frein et croît jusqu'à la mort;
Bonne police enfin doit se faire avec grace,
Et, quand elle tient, serrer fort.

FABLE IX.

LE TABLEAU.[1]

Un Jupiter de la finance
Faisait bâtir pour sa Junon
Un temple que les dieux de France
Nomment leur petite maison.
Il va trouver un peintre, et lui dit : « Fais-moi vîte
« Un tableau qui soit de mon goût.
« Je te le paierai bien, c'est là notre mérite. —
« Quel sujet ? — Un cheval. — Superbe ? — Pas du tout ;
« Moi, je bâille quand j'admire.
« Peins-moi quelque bardeau qui le soir sans façon
« Se vautre sur le sable et me fasse bien rire ;
« C'est là mon genre, et, crois-moi, c'est le bon. »
Le peintre rougissait. Qu'y faire ?
Midas n'avait rien pu concevoir de plus beau,
Et même le choix du tableau
Est à mes yeux la preuve claire
Que l'ame de ce Turcaret,
Si Pythagore n'en impose,
Avait subi, sous la peau d'un baudet,
Sa dernière métamorphose.
L'artiste promet tout à l'or du financier.
Mais quand seul avec son génie

[1] Le fond de cette fable est tiré d'un éloge de Démosthènes, attribué au philosophe Lucien. Le peintre dont il s'agit s'appelait Pauson.

Il travaille en son atelier,
Toute promesse est vaine, et lui-même s'oublie.
De plus, on m'a conté qu'en telle occasion
Il faisait, par précaution,
Sur son Plutus jeter un voile.
Il peint donc.:. Un cheval?... Sans doute; mais non pas
Dans l'ignoble attitude où le voulait Midas:
C'est un coursier qui vole et bondit sur la toile,
De ses jarrets nerveux assouplit les ressorts,
Et mêle aux flots de la poussière
Les vagues de sa crinière,
Et l'humide vapeur qu'exhale tout son corps.
Il achevait ce bel ouvrage,
Quand le Midas impatient
Revient le voir. Figurez-vous la rage
Qui du traitant démonte le visage
A l'aspect du coursier, fier émule du vent.
Mais le peintre lui dit: « Monsieur, point de colère,
« Du haut en bas retournez le tableau. »
Turcaret obéit, et, par ce tour nouveau,
Voit alors le cheval roulant dans la poussière.

Enfans des arts, élèves d'Apollon,
Pour la mode qui vient de naître,
N'abandonnez jamais le goût ni la raison.
La sottise osera peut-être
Parodier, retourner vos tableaux;
Mais la postérité, punissant cette audace,
A vos immortels travaux
Rendra leur véritable place.

FABLE X.

LE CHIEN VENDU.

Moyennant certaine somme,
Un fermier vendit son chien.
Pour ami je promets bien
De n'avoir jamais un tel homme.
Chez l'acheteur le pauvre chien traîné,
En dépit du contrat, le refuse pour maître,
Et n'a point de repos qu'il ne soit retourné
Dans la maison qui l'a vu naître.
Il y vient, on le chasse; il revient, on le bat.
C'est chaque jour une scène nouvelle;
On ne peut décider si l'homme est plus ingrat,
Ou si le chien est plus fidelle.
Le nouveau maître, mécontent
D'un souvenir que rien ne peut éteindre,
Au vendeur va se plaindre,
Et redemande son argent.
Ce dernier point mérite qu'on y pense,
Et l'homme dur imagine un moyen
Pour garder la finance,
Et pour ne pas garder le chien.
« Ah! ah! dit-il, chez moi le drôle
« Veut donc rester, et les coups n'y font rien.
« Voyons si jusqu'au bout il jouera bien son rôle,
« Qu'on le mette à l'attache. » Aussitôt un valet,
Dans un collier où s'ajuste une chaîne,
Enferme le cou du barbet.

Qui de sa vie encor n'avait connu la gêne.
Figurez-vous et ses bonds et ses cris.
Tous les gens de la ferme en étaient attendris.
La douleur fit place à la haine,
Et, dès le même soir, oubliant ses vertus,
Le chien rompit sa chaîne et ne reparut plus.

Ne blessez pas l'indépendance
Des cœurs qui vous sont offerts ;
Vous perdez leur reconnaissance
Quand vous leur donnez des fers.

FABLE XI.

LES ÉCREVISSES.

Une écrevisse, ayant à la sourdine
Du panier qui l'enferme esquivé le guichet,
Rôdait dans une cuisine,
Où sa cuirasse brune aux regards la cachait.
Elle apperçoit, tout en faisant sa quête,
Quelque chose de rouge étalé sur un plat.
Lors, reculant plus près : « Qu'est ceci ? dit la bête,
« Une écrevisse rouge ! ah ! bon dieu ! quel éclat ! [1]
« De quelque dignité sans doute elle est pourvue,
« Conseiller de grand'chambre, ou cardinal-légat,
« Pour le moins. Vîte il faut qu'ici je la salue,
« Et lui fasse le compliment
« Que tout cancre de cour doit au soleil levant. »
Soins perdus : l'éminence au corset d'écarlate
Ne daigne pas seulement de la patte
Approuver l'orateur. « Ah ! c'est de la fierté,
« Dit l'autre ; mais ce ton ne m'intimide guère.
« En dépit de la dignité,
« Il m'est permis, je crois, d'embrasser ma commère. »
Elle la touche donc, et la sent (quelle horreur !)

[1] L'écaille de l'écrevisse, qui est brune dans son état naturel, devient rouge par la cuisson. L'eau-forte et l'eau-de-vie produisent souvent le même effet sur la couleur de ce crustacée.

Du court-bouillon encor toute brûlante.
Saisie aussitôt d'épouvante,
Elle fuit en criant : « Par un dehors trompeur
« Combien, hélas ! je fus séduite !
« Tandis que j'enviais sa pourpre et sa grandeur,
« La malheureuse était cuite. »

FABLE XII.

LES DEUX ARAIGNÉES.

Les loups ne se mangent pas.
De ces brigands c'est la morale unique.
Combien d'espèces ici-bas
Devraient les imiter, au moins par politique.
L'Homme d'abord, et puis l'insecte famélique
Dont les doigts alongés suspendent aux plafonds
Les filets destructeurs d'imprudens moucherons.
Car j'ai lu dans plus d'une histoire
Que les fils d'Arachné se dévorent entre eux,
Bassement invités à ces repas honteux
Par la faim et non par la gloire.

J'ai fini ma préface, et j'en viens au récit.
Dans un même recoin filaient deux araignées
Mâle et femelle, à ce qu'on dit.
En perfides réseaux par l'instinct façonnées
Leurs toiles se touchaient, mais le reste, néant.
L'une des deux, c'était la demoiselle,
Un beau jour voulut pourtant
Du sauvage voisin avoir quelque nouvelle;
Vers sa toile elle glisse, et non pas sans frisson,
En tire un fil.... et puis attend réponse.
Car chez les bonnes gens on entre sans façon;
Mais, chez les autres, on s'annonce.
« Qui va là? » dit le sournois.
« C'est moi, répond la curieuse,

Faisant la petite voix;
« De causer avec vous je suis vraiment joyeuse.
« Vivre seul n'est pas bien. — C'est pourtant le plus sûr. —
« Ah ! voisin, ce propos est dur,
« De vous aimer j'aurais si bonne envie ! —
« Dites plutôt de me manger. —
« D'honneur, je n'ai pas faim. — Quel garant, je vous prie,
« A le croire peut m'engager? —
« J'ai là dans mes filets des mouches en réserve,
« Que je vous donnerai pour gage de ma foi;
« Marions-nous. — Dieu m'en préserve!
« J'abhorre tout plaisir qu'on goûte avec effroi. —
« Je promets d'être douce, et tendre, et ménagère. —
« C'est avec ces beaux mots qu'on a croqué mon père;
« La belle, adieu. Regagnons nos deux trous;
« Je ne vaux pas, dans le fond, mieux que vous:
« Mais je reste célibataire. »

Point d'amour entre les méchans.
Le bonheur n'est venu sur terre
Que pour les cœurs innocens.

FABLE XIII.

LE NID DE L'HIRONDELLE.

« Voici le temps de la nichée,
Dit une hirondelle à sa sœur,
« As-tu choisi la retraite cachée
« Où tu déposeras le trésor de ton cœur? —
« Je n'ai point oublié, répond l'autre hirondelle,
« Que le printemps dernier une tuile m'offrit
« L'asile où prospéra ma famille nouvelle. —
« Fi donc! réplique l'autre, un nid
« Sur un toit, en plein air! de la pauvre nature
« C'est la grossière architecture.
« J'imagine un peu mieux. Vois là haut ce rempart
« D'où l'œil au loin des mers embrasse l'étendue;
« Autour sont rangés avec art
« De gros tubes d'airain qui brillent à la vue,
« Et pour nous bien loger semblent faits tout exprès.
« C'est un abri profond, solide, magnifique,
« Où la foudre en tombant verrait briser ses traits,
« Et qu'une mère enfin, s'il faut que je m'explique,
« Doit préférer à l'asile mesquin
« Que t'offre une méchante brique.
« Imite-moi, j'y vais nicher demain. »
La sœur répond: « Je n'en ai point envie,
« Quitter le gîte où je vécus en paix
« Serait ingratitude, et peut-être folie.
« On peut se repentir d'habiter un palais.
« Enfin pour moi j'aurai l'expérience.

« Et la sécurité que donne l'innocence. »
Suivant l'usage, en son opinion
Chaque femelle tint bon,
Et se mit à bâtir le berceau de sa race,
L'une au faîte d'un toit, l'autre dans un canon.
La couvée alla bien dans l'une et l'autre place,
Et des petits un duvet noir et blanc
Commençait à vêtir les formes délicates;
Quand un matin sur l'Océan
On vit approcher deux pirates.
Grand bruit au fort; le tambour bat;
A ses bronzes court le soldat
Portant la mèche en spirale alongée.
O cruelle trahison !
Chaque pièce d'avance était toujours chargée.
Soldat ! arrête, en ce canon
Une tendre mère est logée.....
Le barbare ne m'entend pas.....
Dieux!... c'en est fait.... la flamme brille,
Et le salpêtre avec fracas
A brisé dans les airs l'imprudente famille.
L'autre sœur vit de leurs débris
Son humble tuile couverte,
Et répéta souvent à ses petits:
« Qui se fie à la force y trouvera sa perte. »

FABLE XIV.

L'HÉRITIÈRE.

Une dévote humaine et délicate,
Dans la forme qui suit, dicta son testament :
« Je lègue à Dieu mon ame, et mes biens à ma chatte,
« Pour en jouir de son vivant,
« Et les laisser à son heure dernière
« Aux nonnes du prochain couvent.
« Mais, afin que mon héritière
« Par aucun embarras n'achète son bonheur,
« Je veux que Lucrèce, ma sœur,
« Desdits biens prenne la régie,
« Et sur leur produit soit nourrie,
« Tant que le ciel protecteur
« A ma grison prêtera vie. »
La dévote mourut après cette œuvre pie.
Son testament fit loi dans la maison.
Lucrèce, avide et ménagère,
Dont l'aisance devra finir avec grison,
Néglige tout, beauté, médisance, oraison,
Pour mieux soigner une tête si chère.
Sensible amante ! ingénieuse mère !
De l'intérêt venez prendre leçon.
Lucrèce a tout prévu pour l'adorable chatte,
Autour de la corniche a mis un garde-fou,
Une grille au foyer, à la porte un verrou ;
Pour coucher l'héritière, enfle une molle ouate,
Lui pèse son manger, lui fait tiédir son eau,

Avant de la servir goûte chaque morceau,
De l'insecte sauteur délivre son hermine;
Puis de la chambre elles font chaque jour,
Pour s'exercer ensemble, une ou deux fois le tour.
La duègne craint sur-tout l'amoureuse rapine.
Tels qu'on voit des gascons, soupirans par métier,
Flairer de loin une riche héritière,
Ainsi viennent en chœur les matous du quartier
Donner concert à notre prisonnière,
Non pas sous le balcon, mais dessus la gouttière.
Grison gémit. Hélas! cruelle par bonté,
Lucrèce croit qu'amour, hymen, maternité,
Sont trois fléaux de la santé;
Ainsi jamais de jeux, et toujours du régime.
Pour l'homme et pour les chats quelle sotte maxime!
Dame Lucrèce, écoutez la raison.
La mollesse craintive est une maladie
Qui change les fleurs en poison;
Trop de soin abrége la vie,
Et la nature aime un peu d'abandon.
Sermons perdus; la dame persévère.
Qu'arriva-t-il? La stupide rentière
Vit passer en trois mois la chatte au monument,
Et l'héritage aux nonnes du couvent.

FABLE XV.

LE CHÊNE QUI REVERDIT.

Un chêne périssait dans la vigueur de l'âge,
Et, frappé de maux inconnus,
Voyait son tronc chargé de rameaux sans feuillage
Que la sève n'abreuvait plus.
La mort tenait déjà sous ses mains inflexibles
La moitié de sa proie. O douleur ! ô tourment !
De leur forêt les dryades sensibles
Pleuraient le plus bel ornement.
Soudain un redoutable orage
Des monts voisins roule en noirs tourbillons,
Et dans les bois porte un affreux ravage.
Les arbres, sous les coups des fougueux aquilons,
Se font entre eux une guerre fatale,
L'un par l'autre brisés, déchirés, entr'ouverts.
Jamais Fleurus, Marengo, ni Pharsale,
D'aussi vastes débris n'ont vu leurs champs couverts.
Les frimas approchaient quand on vint de la ville
Ravir à la forêt ses enfans abattus.
Nul ne doutait que le chêne débile,
En tombant, n'eût grossi le nombre des vaincus.
O surprise ! ô douce joie !
Le voilà ! le voilà debout, vif et puissant,
Qui dans les airs avec grace déploie
D'un feuillage nouveau le luxe renaissant.
Bienfaisante pour lui, la sévère tempête
A détruit de son mal les principes cachés,

En soulageant sa noble tête
D'impurs rameaux par la mort desséchés.
Plein d'une gloire où le ciel s'intéresse,
Et des forêts patriarche cité,
Il aura les honneurs d'une lente vieillesse.
Ainsi par l'adversité
Le grand homme, affranchi de l'humaine faiblesse,
Arrive plus brillant à l'immortalité.

AVERTISSEMENT.

La veuve de l'infortuné Bailly m'avait engagé à écrire la vie de cet homme illustre, et m'avait remis tous les matériaux nécessaires à cette entreprise. L'examen auquel je me livrai ne tarda pas à me faire connaître l'un des plus beaux caractères dont le 18e siècle puisse s'honorer. Bailly avait l'esprit élevé, l'ame intrépide, les mœurs douces et pures, et le cœur d'une bienveillance inaltérable. Je commençais à tracer les premières années de sa vie, lorsque des circonstances qui me sont personnelles m'ôtèrent le loisir qu'exigeait ce travail. Madame Bailly ne respirait que pour la mémoire de son époux; il eût été cruel de soumettre sa sensibilité au délai qui m'était imposé, et je lui rendis les matériaux qu'elle m'avait confiés. Le peu de lignes que j'avais écrites n'a rapport qu'à la tendre jeunesse de Bailly, et sans doute intéresse faiblement sa gloire. On y sent les défauts d'un premier jet, dont quelques-uns eussent vraisemblablement disparu si l'ouvrage fût arrivé à sa perfection. Je demande grace pour la place que je donne à ce fragment. C'est en quelque sorte une offrande du cœur que je dépose comme un signe de ma vénération pour l'une des victimes les plus pures de nos malheurs publics, pour un sage qui honora la nature humaine, et fut à-la-fois écrivain de génie, philosophe vertueux, excellent citoyen.

FRAGMENT

D'UNE VIE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

DE BAILLY,

PREMIER MAIRE DE PARIS.

De ses vertus, de sa raison,
Il servit sa patrie ingrate ;
Il écrivit comme Platon,
Et mourut comme Socrate.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance. — Éducation. — Deux tragédies. — Le comédien Lanoue. — Caractère.

Jean-Silvain Bailly naquit le 15 septembre 1736 aux galeries du Louvre. La douceur aimable et la touchante docilité de son caractère en firent l'idole de sa famille : elle ne put se résoudre à se séparer de lui, ni à chagriner son enfance par de pénibles études. Il n'apprit point le latin, et le peu qu'il en saisit dans le cours de ses travaux ne fut pour lui qu'un souvenir de

mots, et un instrument pour ses recherches savantes. Ainsi nous pouvons dire, à l'honneur de notre langue, que Bailly n'apprit point à la connaître dans les débris des langues anciennes, et que tout ce qu'il y versa de graces et de richesses ne sortait pas d'une source étrangère. Cette singularité ne doit causer ni surprise ni inquiétude aux hommes dont elle contrarie les principes; car une méthode n'est pas à dédaigner parce qu'elle devient inutile à quelques esprits supérieurs.

Le père de Bailly, peintre et poète, homme d'esprit et de plaisir, dont les vaudevilles égayaient la scène italienne, dont les saillies faisaient desirer la société, aimait tendrement son fils; mais il ne voyait dans lui que son successeur à la place de garde des tableaux du roi, et il bornait son éducation à des leçons de dessin. Les progrès du jeune Bailly dans cet art furent peu remarquables; car c'était son sort de ne bien savoir que ce qui ne s'enseigne pas. En même temps qu'il restait un dessinateur médiocre, il étonnait les artistes qui fréquentaient la maison de son père, par le goût d'inspiration, par le tact sûr et rapide avec lequel il jugeait les tableaux. Ce sentiment exquis des beautés de l'art, perfectionné par l'expérience, a fait dans la suite de Bailly le connaisseur le plus habile qu'eut la

France des ouvrages consacrés à l'imitation de la nature.

Le hasard lui ouvrit bientôt une route d'instruction plus sérieuse. Un mathématicien, nommé Moncarville, avait un fils auquel il pria M. Bailly de donner des leçons de dessin, tandis que lui-même enseignerait les mathématiques au fils de M. Bailly. Cet échange de soins paternels entre un savant et un artiste a quelque chose de touchant et de patriarchal, qu'on desirerait de voir plus souvent imité. Bailly, après avoir épuisé les connaissances de M. Moncarville, choisit pour maître le père du célèbre Clairaut ; mais, tandis qu'il franchissait ainsi les pénibles avenues des sciences, son imagination, qui commençait à se développer avec force, l'engagea dans une incursion d'un genre bien différent.

Quelques succès littéraires de l'un de ses amis enflamment son émulation, et déjà les rêves de la gloire troublent son sommeil. On sent que, dans ce cas, un écrivain de quinze ans se doit au moins une tragédie. Bailly est plus exigeant, et il en compose deux. La première, intitulée *Clotaire*, est puisée dans ces premiers siècles de la monarchie française, où la grossièreté des mœurs n'empêchait point le raffinement des crimes. Cette tragédie offre un passage que je n'ai pu lire sans frissonner,

et j'ai douté si je ne devais pas en épargner la connaissance à la sensibilité des lecteurs. Quel démon prophétique conduisait la plume de cet enfant, et lui faisait tracer, dans l'histoire du passé, l'épouvantable catastrophe qui l'attendait! Qu'on sache donc que, dans le premier ouvrage échappé à la muse adolescente de Bailly, il a décrit la mort d'un maire de Paris massacré par le peuple.

Le sujet de la seconde tragédie est l'*Iphigénie en Tauride*, traitée ensuite avec succès par Guymond de la Touche. On conçoit qu'un jeune homme n'est soutenu que par un grand espoir dans la composition d'ouvrages aussi pénibles; c'est à l'honneur enivrant de la représentation qu'il aspire, et chaque vers, en tombant de sa plume, fait d'avance retentir à son oreille le doux bruit des applaudissemens qu'il doit un jour exciter. Bailly partageait aussi cette délicieuse attente de l'apothéose théâtrale, et il songeait à s'en frayer la route.

Il y avait alors à Paris un comédien cher à tous les gens de lettres, homme d'esprit, de goût et de probité; c'était Lanoue. Bailly lui porte ses deux pièces. La modeste jeunesse du poète intéresse l'acteur; il lui fait un accueil affectueux, promet de lire avec attention ses deux ouvrages, et l'invite à venir le revoir. Lanoue n'était pas

homme à manquer à sa parole, et la lecture de Clotaire et d'Iphigénie en Tauride dut le frapper d'une sensation bien imprévue. Ces tragédies n'offraient ni les défauts, ni les beautés qui appartenaient à l'âge de l'auteur; le style en était incorrect et décoloré, mais la conduite en était sage et bien entendue: on n'y trouvait ni ces défauts d'exagération, ni ces écarts brillans qui signalent le début des écrivains que la nature destine à manier le feu des passions; mais chacune de ces pièces présentait des situations fortement conçues. Ces disparates n'échappent point à la sagacité de Lanoue; il y découvre plus d'art que de mouvement, un esprit lumineux plutôt qu'une ame ardente, la maturité d'une tête vigoureuse bien plus que l'explosion d'un cœur effervescent, et il décide avec raison que Bailly n'est point né pour l'art dramatique. [1]

Cependant l'impatience du jeune poète le ramène bientôt vers son juge. Celui-ci l'interroge sur ses occupations, ses goûts, sa famille; il lui

---

[1] Bailly composa aussi, à l'âge de quarante ans, une comédie du *Soupçonneux* en trois actes et en vers; mais ce ne fut qu'un délassement au milieu de ses grands travaux. Cette pièce est restée manuscrite, ainsi que ses deux tragédies.

parle avec l'intérêt d'un ami et l'affection d'un père : il lui conseille de renoncer à la carrière dramatique, et lui en dévoile avec force les dégoûts et les périls. Il lui annonce que sa véritable destination est pour les sciences; il lui en montre la gloire pure et heureuse, et lui prédit qu'il s'y fera certainement un grand nom. Bailly, le cœur un peu gros sous le poids de ses deux tragédies, se retire ému et reconnaissant. Lanoue, qui avait conservé toute sa vie le souvenir de cette scène, l'a racontée plusieurs fois, en disant que, *de tous les jeunes gens dont il avait refusé les pièces, Bailly était le seul qui fût resté son ami.* Prévoir, sur deux tragédies, que leur auteur deviendra un savant illustre, est un jugement qui, en faisant peu d'honneur au talent poétique de Bailly, en fait sans contredit beaucoup à la pénétration de Lanoue. Il n'est pas douteux que les sciences lui ont une grande obligation ; et c'est un hommage que je me plais à rendre à la mémoire d'un acteur estimable qui sut honorer son état sans avoir besoin de le déplacer.

Bailly avait ainsi consumé dans des essais littéraires les premières années de sa jeunesse. Ces douces tentatives l'avaient préservé d'autres illusions plus dangereuses à cet âge. L'on peut dire aussi que, sur ce point, la nature n'avait pas mal

pourvu à sa défense. En effet, ceux qui ont prétendu que le caractère de l'homme se moule sur les formes qui l'environnent, trouveront dans Bailly une exception difficile à concilier avec leur système. On a vu que la maison de son père était le rendez-vous d'une société gaie et bruyante; la joie, assaisonnée de tout ce que les artistes savent y joindre de vif et d'original, y donnait seule des lois : c'est là que s'aiguisaient les parodies destinées au théâtre italien; mais, au milieu des plaisirs de la table et des refrains de la gaieté, l'ame de Bailly croissait de jour en jour plus grave et plus sérieuse. Il était raisonnable sans affectation, et aussi naturellement que d'autres sont étourdis. Sa précoce sagesse était d'ailleurs tempérée par tout ce que la modestie et la sensibilité ont de plus naïf. Il se trouvait le conseil de sa famille sans cesser d'en être l'objet le plus chéri : un aveugle qu'on aurait transplanté dans cette maison, et à qui son oreille eût rendu un compte fidèle de ce qui s'y passait, n'aurait pas manqué de décider que le jeune Silvain était le véritable père de famille.

Mais si le caractère de Bailly ne reçut point l'empreinte de l'exemple, je ne crois pas qu'on puisse en dire autant de son esprit. La présence continuelle des chefs-d'œuvres, la conversation des

artistes, le spectacle même de ce Louvre qui avait été son berceau, durent jeter dans son ame le germe des grandes conceptions. Est-il, pour un écrivain, un avantage plus inappréciable, que d'avoir contracté de bonne heure, dans le commerce des arts, l'habitude de ramener toujours les beautés à un seul effet, et de n'estimer les parties qu'autant qu'elles se fondent dans une belle ordonnance? Ce secret se révèle dans presque tous les écrits de Bailly : on voit qu'il a constamment plané sur les sciences que le vulgaire défrichait partiellement. Son Histoire de l'Astronomie est un magnifique tableau, qu'on peut comparer, sous bien des rapports, aux plus sublimes productions de Michel Ange, ou du Dominiquin. L'ame naissante de Bailly se préparait, sans le savoir, à l'imitation de ces grands modèles, et se pénétrait du sentiment du beau, de ce beau idéal qui ne laissera jamais vieillir les ouvrages des anciens, et dont Platon, Leibnitz et Buffon avaient déjà osé former la poétique des sciences.

CHAPITRE II.

L'abbé de la Caille. . . . . etc.

Bailly songeait sérieusement à suivre les conseils de Lanoue. Le hasard, qui nous sert souvent

mieux que les choix de la prudence, lui fit rencontrer dans une société l'abbé de la Caille, de l'académie des sciences. C'était vraiment une bonne fortune pour un jeune homme avide d'instruction. L'abbé de la Caille faisait alors pour les sciences ce que d'autres ont fait pour leur croyance religieuse. Il était dans Paris l'anachorète de l'astronomie ; il avait inventé une fourche dans laquelle il ajustait sa tête, et passait ainsi les nuits dans l'observation du ciel, sans connaître d'autres ennemis que le sommeil et les nuages, sans soupçonner qu'il fût un plus doux emploi de ces heures silencieuses, qui lui révélaient l'harmonie du monde. Il était revenu depuis peu de temps des extrémités de l'Afrique, couvert de la gloire d'une entreprise savante qu'il avait seul conçue et exécutée. Une ame bonne et franche, des mœurs simples et antiques, une sagacité singulière dans les observations, distinguaient ce savant, que l'astronomie doit d'ailleurs regarder comme le plus infatigable de ses calculateurs. Tel fut le guide et l'ami de Bailly. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

MES ROGNURES,

OU

RÊVERIES SUR DIVERS SUJETS.

> Montaigne se donne pleine liberté de sauter d'un propos à l'autre ainsi que le vent de son esprit donne le vol à sa plume.
>
> *Lettres d'Etienne* PASQUIER.

Le froid et le chaud, le sec et l'humide se partagèrent l'ancienne physique. Suivant la combinaison de ces diverses qualités, les hommes furent ou sanguins, ou flegmatiques, ou mélancoliques de première et de seconde classe.

La nature donna aux sanguins le printemps et le plaisir, l'inconstance et la vivacité.

Les mélancoliques de première classe reçurent l'amour et le génie, les rêves et l'automne.

La turbulence et l'envie, le délire et l'été furent le partage de ceux de seconde classe, autrement dits atrabilaires.

Enfin, les flegmatiques s'accommodèrent de l'ordre et de la persévérance, de la pituite et de l'hiver.

Si les caractères eussent conservé cette simplicité primitive, il serait facile d'assigner aux hommes l'emploi qui leur convient; mais le mouvement de la société, l'intérêt, et la dissimulation qu'on nomme politesse, usent tellement l'empreinte de la nature, qu'on ne rencontre plus qu'une race équivoque et des traits effacés. Rien n'est moins rare que de trouver un pédant sous des dentelles, et un chansonnier dans la robe d'un magistrat.

Les Chinois aiment à cultiver des arbres nains dont ils décorent leurs tables et remplissent leurs appartemens. Cet art mesquin de mettre des vergers en chambre, comme celui de mettre des grands hommes en vaudevilles, donne assez bien la mesure de nos habitudes. Le génie, parmi nous, ressemble à la voix de nos chanteurs dont la portée ne va pas au-delà des lambris d'un salon. Tout ce qui porte les traces de la fierté originelle paraît tellement prodigieux, qu'un Anglais a osé mettre en question si jamais un homme d'esprit était devenu un héros de propos délibéré.

Au milieu de cet abâtardissement général, il n'est pas étrange que notre propre nature soit un problème. L'homme, par exemple, est-il un animal triste ou un animal gai ? Beaucoup de gens soutiendront qu'il est triste, et s'offriront eux-

mêmes en preuve avec succès. L'opinion qui fait de l'homme une créature chagrine doit avoir de nombreux apôtres, tant elle est commode pour cette foule d'esprits médiocres que le hasard a élevés au-dessus de leur mérite. L'affectation de gravité, quoique le plus facile des rôles, a son prix dans un siècle aussi essentiellement *mesureur* que le nôtre, et où la dynastie des géomètres a enlevé aux hellénistes le sceptre de la mode. On sait qu'au temps de Molière les belles dames vous embrassaient pour l'amour du grec; mais je crains que bientôt le genre humain ne se reproduise que pour l'amour du carré de l'hypoténuse.

Cette prodigieuse exactitude dont s'honore notre siècle me rappelle le procédé d'un maître d'arithmétique. « J'admire, disait-il, avec quelle « profondeur de bon sens, dans la bourgeoisie, on « appelle communément sa femme, *sa moitié*. « On s'exprime ainsi, non parce que des époux « sont présumés être les deux moitiés d'un même « tout; mais parce que, dans cette classe qui est « celle des petites mœurs, une femme est assez « dans l'usage de se contenter d'un seul amant, ce « qui opère une simple division des faveurs en deux « parts. Lors donc qu'un mari dit: *Ma moitié*, « c'est comme s'il disait: *Moitié de femme*

« *qui êtes encore à moi, c'est à vous que* « *je m'adresse.* » L'homme dont je parle appliquait ce principe dans toute sa rigueur. Il s'était marié à une femme très-galante, et il se tenait avec soin au courant du nombre des adorateurs favorisés. Quand il y en avait deux, il appelait amoureusement sa femme, *mon tiers*, et il l'appelait *mon quart*, quand il y en avait trois, ou bien *mon sixième*, *mon huitième*, toujours suivant la même règle de proportion; par exemple : *Je vous souhaite une bonne nuit, mon aimable quart;* et le lendemain matin : *Mon cher cinquième, avez-vous bien dormi?* Il s'applaudissait beaucoup de cette découverte qui lui donnait l'agrément d'unir la précision du langage à l'effusion de la tendresse, et d'exprimer dans toute sa pureté le dividende conjugal. Revenons à notre thèse.

Si les sectaires de la gravité se fussent bornés à enseigner qu'il convient à un prélat de regarder de côté, qu'un ministre se déshonore s'il ne glisse pas en marchant, et que certains dignitaires doivent parler du nez [1], personne n'eût con-

[1] Il est probable que ce nasillement fut à la mode pendant le règne de Louis XIV. Il en est fait mention dans l'écrivain dont ce superbe monarque épousa la veuve.

tredit des maximes aussi respectables. Mais quand on les entendit professer que gai et frivole sont synonymes, qu'un sage qui se déride est un bouffon, et qu'il n'y a d'utile que ce qui est sérieux, les bons esprits s'indignèrent de cette sombre doctrine. Il se forma une ligue contre les pédans et les pleureurs. On comprit que la vertu est un sentiment doux, la morale un entretien agréable, la raison un plaisir piquant, et que c'est le privilége d'un esprit supérieur d'exécuter en jouant les travaux qui effraient le vulgaire, d'instruire les hommes en les amusant, et de faire adorer la vérité sur l'autel des Graces. L'école qui sauva ainsi le genre humain du deuil qui le menaçait a compté des maîtres célèbres : Socrate, Horace, Lucien, Erasme, Montaigne, Swift, Steèle, Voltaire, Wieland, quelquefois aussi notre Montesquieu, et ce consul orateur, ce Cicéron, le meilleur des grands hommes.

Plus j'y réfléchis, plus je demeure convaincu que la nature s'est mise du parti des rieurs. Voyez en effet avec quelle étourderie elle a jeté par millions et confondu les êtres ; avec quel luxe elle a prodigué tant de couleurs inutiles; tant d'ornemens souvent incommodes sur les fleurs, les métaux, les écailles, les plumes, les fourrures et les plus vils insectes ; avec quel caprice elle a

bigarré tant d'êtres ridicules ou burlesques, depuis *le butor* et *le paresseux* jusqu'à l'*oiseau moqueur*, à la *pie* voleuse et au *sapajou* grimacier. Certes! un professeur de l'université de Groningue ne se fût pas conduit ainsi, et l'on est bien forcé de reconnaître que l'utile n'a pas été le seul but de la création, et qu'il est entré dans son vaste plan beaucoup de frivole et de facétieux.

Cependant, parmi les lubies de la nature, je n'ai pas encore cité la formation de l'homme, que beaucoup de philosophes regardent comme la plus mauvaise plaisanterie que se soit permise cette bonne mère. Etudiez en effet ce folâtre ouvrage échappé de ses mains; cherchez si, dans toutes ses variétés, depuis la femme savante jusqu'au vieillard amoureux, depuis le Tunguse jusqu'au Napolitain, il y a un seul trait qui n'annonce un dessein bien formé de se moquer de l'espèce humaine. Regardez sur-tout agir ces acteurs, et dites si ce monde n'est pas une méchante comédie où sont violées toutes les règles de la poétique.

Quelle source intarissable de scènes ridicules! Des hommes qui, l'hiver, se sifflent au théâtre, se tuent dans la belle saison, et se volent en tout temps; un dévot qui se flagelle et goûte dans ce singulier passe-temps, ce que l'historien Mézerai,

amollissant son style de fer, appelle des *friandises spirituelles;* un paysan de Zuiderzée, qui vit de fromage sur des tonnes d'or; de petites filles qui, sans savoir lire, ruinent des financiers qui ruinent les nations; un sophiste qui méprise un théologien; un danseur qui fait les héritiers d'un prince; et ces grands hommes inconnus qui supplient les passans à les aider à monter sur leurs piédestaux. O combien je regrette la république de.....! c'était la représentation en miniature du monde policé; une compagnie de renards y faisait danser un peuple de singes.

La gaieté étant donc une des premières lois de la nature, les individus et les peuples ne s'en écartent pas impunément. Comme elle seule donne le complément au bonheur et la plénitude au mouvement artériel, son absence est le fléau des vertus domestiques. Ce sont en général les caractères moroses qui vont chercher hors de la famille des plaisirs corrupteurs et de coupables excès. Quel fruit ont retiré les Orientaux de leur incurable gravité? Cette race d'hommes si belle, placée dans un climat où tout rit, excepté eux, est tombée dans les deux plus avilissantes infirmités de la raison humaine, la servitude et le fatalisme.

N'est-il donc point d'état qui répugne à l'ap-

plication de ces principes ? La constitution des gouvernemens étant une chose toute artificielle, peut-elle s'accommoder de ce régime de la nature ? Il est vrai que les chefs suprêmes s'en trouvent assez bien, et que les rois à bons mots ont presque tous été de bons rois. Mais la prudence permet-elle aux nombreux agens de leur pouvoir de paraître dans un tel négligé ? La gravité convenue n'a-t-elle pas pour eux l'effet du costume qui déguise les imperfections, ou de l'uniforme, qui semble mettre de niveau une longue file d'hommes ? On devrait d'ailleurs estimer l'âge des hommes, moins par le temps qu'ils ont vécu que par les affections qu'ils éprouvent. Les fonctions publiques produisent une vieillesse artificielle, qui n'en est pas moins réelle. Lorsqu'à vingt-cinq ans j'en portais le fardeau, j'étais certainement moins jeune que lorsque dix années après, rendu à la volage indépendance et appartenant à moi seul, je n'ai plus eu à compter de ma vie qu'avec les trois Graces, compagnes du bonheur, dont l'existence n'est point un rêve mythologique, et qui s'appellent en français, *santé*, *paresse* et *gaieté*. Ce déplacement des saisons de la vie tient aussi à la part que toute ame généreuse prend au sort de sa patrie; et je connais une république qui, en peu d'années, a passé de la féroce

vieillesse de Marius à la brillante adolescence de Scipion.

Ces réflexions, si je n'y prenais garde, m'amèneraient à composer un traité sur les qualités de l'homme d'état, où chacun voudrait lire ce que je n'aurais pas écrit. Que l'habitant de Portici aille seul labourer le flanc des volcans; moi, je ne suis qu'un simple promeneur qui tient dans sa main quelques vérités et beaucoup de folies; et, lorsqu'en parcourant la campagne, je rencontre la place qui me convient, je sème çà et là tantôt les unes, tantôt les autres, sans dessein, mais non pas sans choix; sans ambition, mais non pas sans plaisir.

Un romancier a raconté fort plaisamment qu'un étranger, étant venu en France pendant la révolution, avait trouvé toute la nation qui jouait *à la toilette*. C'est en effet un jeu où il y a plus d'acteurs que de siéges. Les mal-adroits, qui restent debout, voudraient toujours que le jeu continuât. Les autres, qui ont attrapé des places, sont d'avis au contraire, qu'on s'en tienne là. Je crois que ces derniers ont raison, et je dirais volontiers à leurs turbulens rivaux: « Franchement, Mes-« sieurs, vous avez joué assez long-temps. Puis-« que tout le monde ne peut être assis, autant vaut « finir à présent. Quand vous serez las d'être sur

« vos jambes, asseyez-vous sur vos talons. Cette « posture est au fond la moins dangereuse, « et je vous assure qu'elle est assez commode, « quand ceux qui occupent les siéges ont du « savoir-vivre et veulent bien ne pas trop re- « muer les pieds. »

Un original me disait un jour : « J'eus autrefois « la manie de devenir docteur en politique. Après « avoir dévoré des montagnes de livres, sans en « être plus avancé, je me mis à courir le monde, et « je fis vingt-cinq mille lieues à pied. Dans ce long « voyage je vis bien des gouvernemens; mais je vis « aussi bien des tourne-broches ; et ce fut dans la « contemplation de ceux-ci que je trouvai la solu- « tion des problêmes qui m'avaient tourmenté. « Vous savez que les tourne-broches sont le cachet « de la civilisation, et que les peuplades qui grillent « leur nourriture sur des charbons n'ont point de « droit des gens, et grillent aussi les prisonniers de « guerre. Vous ne trouverez donc point singu- « lier que j'aie étudié avec soin ces machines ins- « tructives. Ici c'est un appareil savant, des con- « tre-poids, des chaînes et des cordes ; là une « fumée légère glisse en serpentant sur les ailes « d'une roue qu'elle agite ; ailleurs le barbet « *Laridon* galope, sans changer de place, dans « le mobile cerceau où il est enfermé ; ou bien

« c'est la petite servante aux yeux effrontés, et « quelquefois le vieux précepteur de la maison « qui tournent de la main l'officieux instrument, « la première d'un air distrait, le second avec une « gourmande attention. Tel est précisément l'art « des gouvernemens ; contre-poids ou fumée, « barbet, fille ou pédant, qu'importe ? la diffé- « rence du moteur disparaît dans les résultats, et « le peuple, un peu mieux ou un peu plus mal tour- « né, ne finit pas moins par nourrir les convives. »

Je trouvai dans cette boutade plus d'humeur que de raison, et je me gardai bien de la prendre à la lettre. Cependant je ne pus me dissimuler que les circonstances où ce sont les hommes qui mènent les choses, et non les choses qui mènent les hommes, sont infiniment plus rares qu'on ne pense. L'opinion publique amuse bien quelquefois la jeunesse des empires ; mais la routine et la médiocrité en bercent ordinairement l'âge mûr. Lorsque la machine, bonne ou mauvaise, est affermie sur d'antiques fondemens, et que la loi ou l'abus ont bien tracé leur route, le discernement dans la distribution des places n'est pas heureusement une condition de rigueur ; l'effet en devient même tout-à-fait nul, quand les rênes de l'état sont saisies par un tyran vigoureux ou par un homme de génie. Louis XI n'avait be-

soin que de bourreaux ; il ne fallait que des secrétaires à Frédéric : mais j'avoue de bonne foi que j'ignore ce qui convenait à cette grande et bizarre Elisabeth, qui faisait la police de sa maison à coups de poing, et qui, à soixante-cinq ans, recevait les envoyés du roi d'Ecosse en dansant au son d'un petit violon.

Les états libres et électifs ne sont pas plus exigeans. L'esprit public en anime-t-il les ressorts ? à l'instant tout se vivifie par lui ; les hommes se trouvent d'eux-mêmes dans les places auxquelles ils conviennent ; et, ce qu'il y a de mieux à faire, est toujours ce qui s'y fait le plus naturellement. Au contraire l'esprit de faction en corrompt-il les principes ? alors toute sagesse est vaine, et tout mal est possible ; il n'y a de conseiller que le crime, et de providence que le hasard. La bêtise sanglante siége seule au *pandemonium* [1] ; le volcan mugit, la lumière s'engouffre, et des torrens de boue sont lancés dans les cieux.

Il est pourtant des cas où un pouvoir naissant, un prince faible, une inquiétude nationale, peuvent rendre décisif le choix des ministres. Mais à quel signe reconnaître ceux qui conviendront

[1] Salle du conseil des diables, dans le poème de Milton.

aux circonstances, puisqu'il n'existe aucune classe d'hommes qui n'ait, avec un succès à-peu-près égal, manié à son tour le gouvernail politique? L'église, la robe et l'épée, ont fourni leur contigent, et l'histoire nous montre assis à ce poste périlleux des gens de collége, des princes et des banquiers. A l'exemple des économistes qui font des tables de mortalité, j'avais imaginé d'en dresser une de tous les administrateurs qui avaient eu de la célébrité dans le monde, et d'y inscrire, en deux colonnes parallèles, les talens que chacun d'eux annonçait avant d'être en place, et les sottises qu'il avait faites aussitôt qu'il y était parvenu. J'espérais tirer de ce grand travail des formules algébriques pour la distribution de tous les emplois; mais je n'ai trouvé que mécompte et confusion, et je n'ai plus su à qui me fier dans une carrière où je voyais l'eunuque Narsès devenir le plus grand homme de l'empire romain, le philosophe Bacon déshonorer son ministère, et le chanteur Farinelli diriger l'Espagne, pendant deux règnes, avec autant d'habileté que de grandeur d'ame. Ce scepticisme politique a du moins cet avantage, qu'il donne aux gouvernans de la modestie, aux gouvernés de la patience, et à tous la défiance des charlatans.

Qu'un chef choisisse donc des collaborateurs

puisqu'il ne saurait tout faire lui-même. S'il réussit, on vantera sa pénétration; et moi je croirai à son bonheur. Ce qui appartient réellement à sa prudence, c'est en premier lieu une conduite mesurée avec ceux dont il emploie les lumières; car, s'il les perd de vue, le pouvoir les enivre, ils deviennent tyrans; et, s'il les asservit trop, l'aiguillon de la gloire s'émousse dans leur ame, ils rampent en esclaves. C'est en second lieu le soin d'assortir, non pas seulement les hommes aux fonctions, mais les fonctionnaires entre eux, à moins qu'une politique impérieuse ne lui dicte une loi contraire, comme l'éprouva notre Henri IV, entouré des débris de la ligue. Je me rappelle, à ce sujet, ce que j'ai entendu conter par une vieille femme, qui disait des choses raisonnables depuis qu'elle n'était plus jolie.

« Ecoutez, mes enfans, disait donc cette bonne « femme; les fées aiment à voyager avec des atte- « lages singuliers, tels que des limaçons ou des « épagneuls violets. Une jeune fée, qui débutait « dans la profession, s'avisa d'unir de front un « pauvre âne et un beau cheval: ces deux bêtes, « n'étant égales ni en force, ni en vîtesse, se fati- « guaient l'une et l'autre, et le char, au lieu d'aller « droit, suivait nécessairement une ligne oblique. « Tant qu'on roula dans la plaine, l'inconvénient

« ne fut pas sans remède. Mais, au passage d'une « montagne, la route se trouva trop étroite pour « un char qui n'allait pas droit, et il tomba fra- « cassé au fond du précipice. Sans le privilége de « la divinité, la fée eût infailliblement péri, évé- « nement désastreux, qui aurait obligé tous les « écrivains de contes à faire la dépense d'un habit « de deuil.

« La fée, revenue de sa frayeur, ne voulut plus « de quadrupèdes, et attela elle-même à sa voiture « des éperviers et des colombes, mettant, à ce « qu'on dit, quelque orgueil à réunir ainsi des es- « pèces ennemies. En effet, les choses allèrent « passablement tant que sa main tint fortement « les rênes, et que son œil vigilant suivit tous les « mouvemens des volatiles. Mais, à la première « distraction qu'elle eut, la moitié de l'attelage « dévora l'autre. La fée fut désormais obligée de « faire traîner son char par des bœufs; ce qui lui « ôta l'avantage de venir au secours des hommes « aussi promptement que son cœur le desirait : « car telle est, mes enfans, la loi de l'empire « des fées. »

Les contes me plaisent fort; et, quand il m'arrive de rêver que je suis sultan, j'ai toujours auprès de moi de belles esclaves qui m'en font à perte de vue. J'aime qu'un sultan s'amuse. Un

maître content est plus doux à servir, et sa joie descendrait jusqu'aux dernières classes de ses sujets, si les courtisans qui l'entourent n'étaient souvent atteints d'une épidémie dont j'ai lu la description dans un auteur arabe.

Quand un homme est trop petit pour contenir sa fortune, il survient sur toute sa personne un gonflement dur et vide. Ce premier état de la maladie constitue ce qu'on appelle *morgue*. Il n'est pas très-dangereux, et donne seulement au malade une apparence extrêmement ridicule. Mais il arrive fréquemment que, par suite de cette tension cutanée, les humeurs s'aigrissent, et il se fait sur les parties boursouflées des éruptions caustiques. C'est alors que la morgue dégénère en insolence, autrement dite, *gangrène des favoris*. Cette disposition est réputée par les maîtres de l'art mortelle, contagieuse, et insupportable à tout le monde. On voit, dans l'histoire des maladies politiques, que souvent une crise de celle-ci a fait crouler des empires qu'un siècle de rapines et de bévues n'avait pas même ébranlés.

Je suis tenté de croire que l'origine de cette maladie n'est pas entièrement physique, et qu'elle tient beaucoup à la fausse opinion où sont les malades, que le rang est la mesure constante du mérite. La plupart d'entre eux seraient bien vîte guéris,

s'ils pouvaient se regarder un instant. Mais, comme on fait plus volontiers cette épreuve sur les autres que sur soi-même, j'imagine leur rendre service en publiant une requête qu'un de leurs pareils présenta à son prince au commencement du quatorzième siècle. Il est juste que je leur apprenne d'abord comment elle m'est parvenue.

Un de ces commissaires qui, dans les pays conquis, sont plus redoutables que les bataillons, visitait les archives de la république de Lucques; le double fond d'un tiroir qui s'enfonça le fit tressaillir, et il crut avoir découvert sans témoins le trésor du gonfalonier. Mais, ô douleur! ce n'étaient que des liasses d'écritures très-anciennes. Cependant le commissaire était jeune, et l'amour de son état n'avait pas encore étouffé en lui tout germe de curiosité honnête. Il se mit donc à parcourir ces vieux manuscrits, et en traduisit quelques-uns. Le plus remarquable était un placet dont il me donna la traduction à son retour. Il m'assura qu'il s'était convaincu, par le rapprochement des autres pièces, que le prince à qui celle-ci s'adressait était le fameux *Castrucio-Castracani*, dont *Machiavel* et *Alde Manuce* ont écrit la vie, et qui, par son courage et ses talens, laissa bien loin de lui la foule de tyrans auxquels la malheureuse Italie servait alors de pâture.

REQUÊTE A UN PETIT PRINCE.

SUBLIME SOUVERAIN,

Je suis le dernier rejeton de la noble famille des *Rotundi.* J'ai mangé à table, en trois ans, tous les biens qu'elle avait accumulés en trois siècles. Il ne m'est resté de ce genre de vie que des dettes immenses, un appétit prodigieux, et une incapacité notable pour tout autre exercice. J'ai la tête lourde, les bras mous, le corps épais; bref, examen fait, de même que VOTRE ALTESSE est tout cœur, moi, je suis tout estomac.

C'est en cette qualité que je consens à devenir le sauveur de vous et de l'état.

VOTRE ALTESSE a l'honneur d'être excommuniée; c'est un beau titre pour l'histoire, et une mauvaise recommandation pour cette vie. L'Italie abonde en scélérats fanatiques, et la nature en substances corrosives. Vos ennemis estimeraient moins Pise emportée d'assaut, ou Lucques saccagée, que la perfidie qui introduirait la mort dans vos entrailles. Je puis seul être votre égide contre ces lâches entreprises.

J'ai le goût si exercé, mes tuniques digestives sont si éminemment analytiques, que je suis

aussitôt averti de la présence du moindre principe mal-faisant. Le nombre et la force des épreuves ne m'effraient pas. Je ferai mon service à grandes doses, à toute heure du jour et de la nuit, non seulement à votre table et à celle de votre auguste épouse, mais encore à tous les repas de messeigneurs vos enfans, et des autres personnes qui vous seraient chères. Voyez désormais sans pâlir les échansons, les cuisiniers et les pharmaciens, car je serai votre *estomac d'avant-garde ;* et me voilà prêt à m'empoisonner pour votre service.

Il est une autre sorte de périls auxquels les grands cœurs sont les plus exposés [1]. Depuis que l'insolent Diomède eut blessé Vénus, la déesse s'en vengea sur les mortels. Je n'entends point parler de ces blessures par métaphore qui vous font bâiller dans les poètes, mais de ces dons funestes qui dévorent un héros jusqu'à complète dissolution. Hé bien, je serai votre éclaireur dans cette guerre obscure, soit qu'il faille ouvrir une route nouvelle, ou reconnaître un chemin battu. Seulement VOTRE ALTESSE voudra bien me faire avertir vingt-quatre heures d'avance par son au-

---

[1] J'invite les érudits à prendre date de cette pièce pour l'absolution de Christophe Colomb.

mônier ou son capitaine des gardes en exercice.

Quoiqu'il ne soit pas d'usage de faire ses conditions avec un prince, l'importance de mes offres et la noblesse de mon dévouement doivent m'y autoriser.

Quand VOTRE ALTESSE sera en santé, je prendrai mon traitement en nature et jusqu'à satiété sur les matières de l'épreuve.

Lorsque, suivant la rotation ordinaire des choses, les cuisiniers céderont la place aux médecins, sans doute je n'hésiterai pas à faire l'essai des remèdes, soit qu'ils aient une direction ascendante ou descendante, et une action interne ou externe; mais, comme tous les trésors de la pharmacie nourrissent mal un homme en bonne santé, je recevrai alors ma ration en argent. L'évaluation en sera faite sur l'ordinaire de l'empereur Maximin, tel que l'histoire nous l'a transmis (40 livres de viande et 28 pintes de vin par jour.) J'ai cru que choisir l'estomac d'un empereur pour mesure de capacité était le plus bel hommage que de bons *Gibelins*, tels que vous et moi, pouvaient rendre à sa dignité.

Il ne reste plus à régler que le chapitre des services secrets. J'espère que votre délicatesse ne voudra pas s'écarter sur ce point de l'usage universellement adopté. Des fonctions si intimes ne

se paient pas seulement avec de l'or ; ce fut toujours le privilége *di questa ruffianeria* d'élever ses ministres aux plus brillans honneurs. Un assiégeant n'est pas moins glorieux, parce qu'il est entré dans la ville par un égoût. Ainsi je demande à VOTRE ALTESSE la première terre qu'elle confisquera, avec érection en marquisat, le commandement des *condottieri*, et le brevet de surintendant.

Je ne cesserai, SUBLIME SOUVERAIN, d'adresser des vœux au ciel pour la conservation de ma vie, qui sera la caution de la vôtre. *Signé* GIO-BATTA-ROTUNDI. *A la marge était écrit d'une autre main :* ACCEPTÉ.

AVERTISSEMENT.

Les deux opuscules suivans furent publiés il y a dix ans, et perdus aussitôt dans le torrent qui alors entraînait tout. Je les aurais peut-être jugés trop sérieux pour un recueil de *récréations*, si je ne savais que la variété est le premier délassement de l'esprit, et qu'on aime quelquefois à se reposer de sa gaieté dans des méditations plus graves. Les sujets de ces deux petits essais sont d'ailleurs d'une importance si générale, qu'on me pardonnera peut-être l'ambition d'avoir voulu être utile.

Le premier contient des *Réflexions sur les devoirs des conseils des accusés*, matière absolument neuve pour nous, où la morale privée se lie par tous les points à la morale publique, et qui avait échappé à tous les écrivains qui ont traité des devoirs de la vie civile. La conscience est sans doute le meilleur guide des actions humaines ; mais il est des situations compliquées sur lesquelles il importe d'avoir d'avance établi ses principes. On délibère mal en présence de l'intérêt; l'homme délicat marchera d'un pas plus sûr dans la défense des accusés, après avoir conféré avec les moralistes qui sont, principalement dans les fonctions civiles, les casuistes des gens de bien.

Le second est un *Avis aux électeurs des juges*. J'avais tâché d'y réunir des vérités d'observation, applicables à tous les temps et à tous les pays, mais qui le sont devenues bien davantage à la France, où les

erreurs de l'opinion publique sur les bases de l'ordre judiciaire et sur le caractère des juges ont eu des résultats dont la malignité durera long-temps.

Cet écrit ayant été composé il y a dix ans, quelques passages ont rapport à des établissemens qui depuis ont disparu. J'ai douté si je ne devais pas retirer les parties que la rouille avait rongées, et je me suis décidé à les laisser, à-peu-près comme ces ruines qui, dans les jardins modernes, invitent les promeneurs à la méditation. Les ames ardentes et libérales sont aisément séduites par les grands mouvemens politiques, et souvent ne rentrent au port qu'avec regret. On ne saurait leur rappeler par trop de moyens combien, dans les révolutions, l'existence est éphémère et la vétusté précoce. Les monumens sont de plâtre, les lois s'écrivent sur le sable, la renommée ne suit personne sous la tombe, et enfin, dans ces crises dévorantes, la gloire est une substitution qui passe toute entière à ceux qui les finissent.

RÉFLEXIONS

SUR LES DEVOIRS

DES CONSEILS DES ACCUSÉS.

1790.

UNE loi long-temps attendue par l'humanité vient enfin de lui être accordée; c'est celle qui donne aux accusés un conseil pour éclairer leur marche, protéger leur faiblesse, consoler leur malheur. J'aime à croire que cette belle institution, si voisine des abus, n'y tombera jamais. Le plus sûr moyen de l'en préserver est la connaissance des devoirs imposés aux conseils des accusés. Quelque difficiles qu'ils soient dans leur accomplissement, il m'a semblé qu'une conscience pure devait suffire pour en déterminer les limites. C'est avec ce seul guide que j'ai, pour ma propre instruction, écrit les réflexions suivantes; et je les publie, afin que, si je m'étais trompé, l'opinion des hommes instruits pût m'avertir de mon erreur.

Je sais bien qu'un conseil n'est ni le juge des accusés, ni le vengeur des lois ; mais il est homme et citoyen, il est intéressé au maintien de l'ordre comme tous les autres membres de la société. Dès-lors il est difficile de penser que ses devoirs soient tout-à-fait les mêmes lorsqu'il agit pour la vertu persécutée, ou lorsque le crime est tellement identifié avec l'accusé, qu'il ne puisse défendre l'un sans excuser l'autre. Le triomphe d'un innocent est à mes yeux le succès le plus flatteur ; mais j'avoue que le salut d'un coupable est une victoire que je ne remporterais pas sans remords.

Le premier devoir d'un conseil est donc d'étudier, avec la plus scrupuleuse attention, le délit et ses preuves, l'accusé et ses défenses. Il ne présumera d'abord ni le crime ni l'innocence, il se défiera des premières impressions, il pèsera tout avec sang-froid et impartialité, et appuiera sur cet examen, à plusieurs reprises, toutes les forces de sa pensée et de son jugement. Un seul jour ne suffit pas pour cette importante opération. La réflexion du lendemain a souvent réformé l'opinion de la veille ; et j'ai toujours remarqué que l'impatience d'un juge était moins la preuve de la pénétration de son esprit, que celle de sa médiocrité, incapable d'envisager un objet sous

toutes ses faces. Je n'insiste tant sur cet examen préliminaire, que parce qu'il doit décider des obligations du conseil.

Si la procédure ne révèle au conseil que l'innocence de l'accusé, ses devoirs seront aussi simples que sa tâche sera facile. Quand le jour est pur, il ne faut pas d'autres lumières.

Mais si, après les plus profondes méditations, le conseil, bien convaincu de l'innocence de l'accusé, apperçoit de la prévention dans les juges ou de la corruption dans les témoins, c'est alors qu'il est difficile d'assigner à ses devoirs d'autre mesure que son zèle et sa probité. Il ne se laissera donc ni arrêter par de frivoles ménagemens, ni intimider par la haine des grands ou les menaces du peuple. Il préviendra l'accusé de tous les piéges qu'il a à craindre, et le prémunira d'avance contre les interrogatoires captieux. Il emploiera même l'adresse et les contre-mines, autant néanmoins que la délicatesse le peut permettre ; car si les bons sont quelquefois forcés de recourir pour leur sûreté aux armes des méchans, ils ont une autre manière de s'en servir.

Une procédure criminelle n'offre souvent, il est vrai, qu'un amas confus de doutes et de probabilités, où l'œil de Dieu seul pourrait saisir la vérité. Si le conseil n'a pu lire le crime ni dans

les papiers du greffe, ni sur le front de l'accusé, il doit présumer l'innocence, et agir comme s'il en était convaincu.

Mais l'homme sensible voudrait en vain se le dissimuler : il existe des crimes et des coupables ; il est des misérables que l'indigence et la contagion de l'exemple ont dépravés par degrés ; il est des scélérats que la nature a conçus dans ses vengeances à côté des monstres et des poisons. La loi leur accorde aussi un défenseur, et la société qu'ils ont outragée ne saurait se plaindre de cette indulgence ; car voudrait-elle qu'on éteignît les fanaux, parce qu'ils éclairent quelquefois les pirates?

Mais, dans ces cas, le conseil pourra-t-il surmonter les dégoûts de son ministère? Pourra-t-il maîtriser les frémissemens intérieurs de son ame, et cette sorte de pudeur vertueuse qui s'alarme à l'approche d'un criminel? Quelle singulière et pénible position! Combien la difficulté de concilier l'honneur et son devoir va présenter de problêmes à sa conscience effrayée! Je crois cependant qu'il en peut trouver la solution dans cette seule pensée, qu'il est le conseil donné par la loi, et non par le mensonge. Il doit, à ce titre, veiller constamment sur les accusés, empêcher que les formes ne soient violées et les présomp-

tions érigées en preuves; faire, en un mot, que rien de ce que la loi a prescrit en faveur des accusés ne soit omis, que rien de ce qu'elle a ordonné contre eux ne soit excédé; mais ses services ne doivent pas aller jusqu'à paralyser leurs remords, détourner la vérité qui s'échappe de leurs lèvres, ou arrêter l'aveu qui va les convaincre. Il doit bien moins encore entrer en guerre avec l'instructeur, lui tendre des piéges, l'attirer dans des nullités insidieusement préparées, ou l'étourdir par le cliquetis de la chicane; mais, par réciprocité, si l'instructeur commet des nullités, il est du devoir du conseil de ne pas l'en avertir; car alors l'impéritie ou l'inattention du juge est une bonne fortune pour l'accusé, et le conseil ne doit pas être plus sévère que la providence.

Je prévois des circonstances où la délicatesse du conseil sera mise à de rudes épreuves. Je suppose, par exemple, qu'un accusé, incertain s'il confessera son crime et nommera ses complices, demande à son conseil si cet aveu est dangereux pour lui. Certainement le conseil doit inviter l'accusé à dire la vérité; mais je doute que, *dans ce cas*, il puisse lui en dissimuler les conséquences. Il ne lui est pas plus permis de se taire que de tromper. Il doit la vérité à l'accusé, tout comme l'accusé la doit à la justice.

Je suppose encore qu'une preuve est sur le point d'être acquise, lorsque le conseil trouve un moyen légal de l'empêcher, et je dis avec regret qu'il est obligé d'en faire usage. Il est en effet comptable envers l'accusé de toutes les faveurs de la loi, quand même celui-ci ne les réclamerait pas, parce que le secours du conseil est un ministère forcé, et fondé sur l'ignorance présumée de l'accusé.

Cependant le plus pénible devoir du conseil est celui de ne pas nuire à l'accusé. J'explique ce que cette assertion paraît avoir d'étrange. Quand le conseil s'est malheureusement convaincu que dans l'accusé il va défendre un coupable, il doit mettre tous ses soins à ensevelir cette opinion au fond de son cœur, et à en rendre le secret impénétrable ; mais comment s'y prendra-t-il ? Un honnête homme ne saurait feindre ce qu'il ne sent pas, animer ses discours d'une chaleur factice, et se prostituer sous le masque d'un mime ou d'un sophiste ; mais s'il a deux manières de défendre les accusés, selon qu'il les a jugés innocens ou coupables, on devinera aisément son opinion, on interprétera défavorablement sa modération, et ses discours mesurés serviront plus à dénoncer son client qu'à le défendre, à le trahir qu'à le sauver. Cette sorte de prévention est vraiment

redoutable, quand on réfléchit que le conseil a pu se tromper lui-même.

L'unique moyen d'éviter cet inconvénient est de bannir les mouvemens oratoires de la défense de tous les accusés, excepté dans les cas où la grandeur et la singularité des événemens doivent nécessairement entraîner l'orateur. Je suis loin de penser que cette réserve, si utile pour une partie des accusés, soit nuisible pour l'autre. Sans doute si j'avais à plaider devant une assemblée du peuple, j'épuiserais toutes les ressources de l'art; parce que le peuple, toujours passionné, ne tient son jugement que de ses sensations, qu'il est également juste ou injuste par accès, et qu'il ne se laisse convaincre que par séduction. Sans doute si j'avais à défendre un proscrit devant un tyran défiant et irrité, je prendrais pour modèle l'admirable harangue de cet enchanteur qui fit tomber des mains de César la sentence de Ligarius. Mais qu'il y a loin d'une multitude ignorante ou d'un despote capricieux, à un tribunal de magistrats esclaves de la loi et calmes comme elle, exercés aux affaires et désabusés des prestiges de l'éloquence, desirant l'innocence, mais cherchant la vérité! Voulez-vous leur parler un langage qu'ils entendent, et qui soit digne d'eux et de vous? que les décisions de la loi, que l'autorité

des jurisconsultes ; que les principes, éternels moteurs du cœur humain, se fondent dans vos discours ; que la raison simple et lumineuse soit toujours l'ame de vos discussions. Il y a bien plus de mérite, il y a bien plus de véritable sensibilité à dévorer un travail long et ingrat, à développer avec une logique claire et pressante les circonstances d'un fait et les replis d'une procédure, qu'à brillanter des sophismes, ou à bâtir des phrases orgueilleuses.

Je ne parlerai pas de toutes les règles qui doivent diriger la plaidoierie des défenseurs. Il en est deux cependant qu'on ne peut jamais être dispensé de suivre. La première ne consiste pas seulement à écarter toute personnalité contre les juges, mais encore à leur témoigner le respect dû à leur caractère, et la reconnaissance que méritent leurs utiles et douloureuses fonctions. Cette règle défend aussi aux conseils de jamais faire violence à la justice, en la mettant aux prises avec l'effervescence populaire, excitée par des diatribes amères ou des exhortations véhémentes. Je ne connais aucun cas où l'atteinte portée à la confiance du public, en ses juges, ne soit l'acte d'un mauvais citoyen.

Un second précepte que le conseil ne perdra pas de vue, c'est que nul intérêt au monde ne

doit le porter à altérer la morale publique. Qu'il cherche à atténuer les preuves par le raisonnement, et le délit par ses circonstances; qu'à défaut d'autres moyens il veuille même intéresser la pitié, il ne sort point en cela de son ministère : mais qu'il se garde bien de mettre en question l'énormité du crime, et les notions du juste et de l'injuste. Je n'aime pas qu'un honnête homme se mesure de trop près avec le vice. Il est rare que de ces sortes d'analyses il n'échappe des paradoxes dangereux pour l'ordre social. Ne parlez jamais du crime qu'avec l'horreur qu'il inspire; car autrement les bons vous mésestimeront, ce qui est un grand mal, et les méchans vous croiront, ce qui est bien pis encore.

Je termine ici ces réflexions, qui m'auraient conduit beaucoup plus loin si j'eusse voulu en suivre tous les développemens; mais je n'ai pas le temps de faire un livre, et peu de gens ont, je crois, le temps d'en lire. D'ailleurs, qu'on ne s'y trompe pas, la carrière ouverte aux conseils des accusés est un sol perfide et scabreux, et je ne puis mettre dans leurs mains qu'un roseau fragile, incapable de les y soutenir si leurs pas ne sont guidés par la sagesse et affermis par la vertu.

AVIS

A UN CITOYEN

QUI DOIT CONCOURIR

A L'ÉLECTION DES JUGES.

1790.

Discite justitiam. VIRG.

APPELÉ tout-à-coup à donner des juges à votre patrie, votre esprit a conçu l'importance d'un tel devoir, et votre conscience s'est effrayée d'un emploi si nouveau. Vous avez desiré joindre à vos lumières ce qu'un peu d'observation et douze années d'expérience m'ont appris sur cette matière. Je vais répondre à vos vœux avec la franchise incorruptible que j'ai toujours professée. Ne cherchez dans cet écrit rien de personnel ; ni pour autrui, car je ne dirai que ce qui me paraîtra vrai dans tous les temps et dans tous les lieux ; ni pour moi-même, car je n'ai pas atteint l'âge qui rend éligible.

Quand une grande assemblée délibère, je suis à-peu-près sûr que ses intentions sont bonnes ; car les hommes n'ont pas l'effronterie de la méchanceté, et ils veulent ordinairement paraître meilleurs qu'ils ne sont. Mais ce que je crains beaucoup, c'est son indifférence sur l'objet même qui la réunit, c'est son extrême facilité à suivre les impulsions les plus mal-faisantes. Rien n'est, en effet, plus commun que de voir un concours imprévu de suffrages charger des plus grands intérêts tel homme à qui chacun des votans en particulier ne voudrait pas commettre la plus modique affaire personnelle. La cause de ce phénomène est dans l'imperfection de notre esprit public. Si l'élection des juges devait être abandonnée à cette coupable insouciance, je la mettrais au rang des grandes calamités.

Dans la combinaison des pouvoirs qui constituent un gouvernement, il n'en est point qui nous intéresse plus vivement que le pouvoir judiciaire. Les autres ressorts de la machine politique n'ont sur nous qu'une action éloignée, partielle et momentanée; mais le pouvoir judiciaire a cela de particulier qu'il pèse tout entier sur chacun de nous, qu'il couvre chaque point de notre existence, que la vie, l'état, l'honneur, la fortune, oscillent continuellement dans ses ter-

ribles balances. Armé d'une égide pour défendre, ou d'un glaive pour frapper, il s'occupe de nous-mêmes avant notre naissance, il protége nos premières années, il s'empare de tous les actes de notre vie; et, quand nous ne sommes plus, il dispose encore de notre mémoire, il mutile ou renverse les monumens de notre volonté. Les autres forces publiques n'ont été imaginées que pour sa perfection; car, en dernier résultat, la société ne subsiste que par l'effort du pouvoir judiciaire, qui remplace sans relâche le droit du plus fort par celui du plus juste, et malheureusement quelquefois par celui du plus fin. Que m'importent la gloire de nos légions et la probité de nos administrateurs, si je suis à la merci d'un juge ignorant ou pervers, si du haut de son tribunal un décemvir insolent peut me ravir ma fille! Là où il n'y a plus de justice, je ne vois qu'un repaire, et non pas une patrie. Si le crime d'Appius fût resté impuni, c'en était fait de la république.

Pourquoi faut-il qu'un pouvoir si nécessaire soit néanmoins si redoutable? c'est qu'on ne peut ni l'affaiblir sans danger, ni le dépouiller de tout arbitraire. La civilisation a tellement compliqué les rapports et les intérêts des hommes, qu'il est bien difficile que l'application de la loi ne

soit souvent une loi elle-même, et que le pouvoir judiciaire ne soit quelquefois le pouvoir des juges. La raison de tous les siècles a reconnu cette triste vérité. Aussi la justice fut élevée au rang des divinités, et ses ministres furent réputés les plus sages d'entre les hommes.

Avez-vous bien conçu ce que doit être un juge? Du moment où ce caractère lui est imprimé, il se fait dans son existence un partage remarquable; sa nature semble se diviser, et le juge se sépare de l'homme. Interrogez ces deux parties bien distinctes du même individu. Qu'est-ce que l'homme? un être faible et irascible, avide de jouissances et d'émotions, de merveilleux et de nouveautés, trompé tour-à-tour par ses sens et ses passions, ses vices et ses vertus. Qu'est-ce que le juge? organe inflexible de la loi, il ne connaît ni amis ni famille; une seule vertu lui est permise, c'est l'impartialité; il foule aux pieds tous ces nuages de préjugés, de penchans et d'affections, qui troublent le cœur et fascinent les yeux du vulgaire. On dirait que ses sens ne ressemblent point aux nôtres; car il ne voit que ce qui est légal, il ne croit que ce qui est prouvé. S'il était infaillible, il n'appartiendrait plus à la terre.

Ainsi le mérite d'un juge est en proportion du

divorce plus ou moins complet qu'il fait avec lui-même. Mais connaissez-vous beaucoup de mortels capables d'un tel effort ? Songez-vous par combien de ruses et de piéges la fraude et l'intérêt cherchent sans cesse à mêler l'homme avec le juge, pour corrompre l'un par l'autre ? Connaissez-vous beaucoup d'esprits assez supérieurs pour marquer le point précis où la conviction du philosophe peut devenir celle du magistrat ? Je déplore sincèrement la condition humaine, quand je pense combien il doit entrer de talent et de vertu dans la composition d'un bon juge.

Après ces réflexions sur l'ordre judiciaire en général, il convient que vous attachiez vos regards sur celui que vous allez organiser. Dans les anciens corps de magistrature, le grand nombre des sénateurs vous rendait moins difficiles sur leur capacité individuelle ; vous comptiez sur cette rectitude de jugement qui se forme, sans qu'on puisse trop en dire la raison, du choc des opinions les plus fausses ; et en effet il faut convenir que, dans les affaires d'audience, la justice n'était pas mal administrée. Mais songez que, dans les cours nouvelles, un très-petit nombre d'hommes prononcera sur nos destinées, et qu'ainsi un seul choix, mauvais ou médiocre, corrompra ou énervera tout un tribunal. Plus la constitution

a été économe de juges, plus vous devez être prodigues de grands talens. Le cadre est si étroit, qu'il n'y a pas de place pour les ombres.

Ne cherchez pas à vous rassurer par la considération que les juges ne seront élus que pour six années ; car l'opinion publique rendra inamovibles vos magistrats temporaires. D'abord nul homme délicat ne se présentera pour remplacer un juge vivant. Ensuite le défaut de réélection sera regardé comme une peine flétrissante, et une grande assemblée ne sait pas punir. Le juge même contre lequel s'élèvera le plus de reproches paraîtra persécuté, et il intéressera à ce titre les hommes faibles et superficiels, qui sont toujours la majorité des assemblées. Le caractère français se porte impétueusement vers tout ce qui est indulgence et générosité ; mais il faudra qu'il se nourrisse long-temps des fruits de la liberté avant de se familiariser avec les vertus fortes et austères qui constituent les véritables patriotes.

Ne vous y trompez donc pas, l'essai que vous allez faire sera irréparable. Or, comme j'ai prouvé que la qualité des juges a une influence majeure sur le pouvoir judiciaire, et que le pouvoir judiciaire est le fondement de toute organisation sociale, il en résulte que vous tenez dans vos mains le sort de la constitution. En effet, on la jugera

sur l'épreuve à laquelle vous allez la mettre, on lui demandera compte des mauvais choix que vous aurez faits. Si donc vous attachez quelque prix au maintien de la première constitution qui ait été fondée sur les droits de la nature et la dignité de l'homme, gardez-vous de la perdre par les fautes de votre institution judiciaire, ne nous forcez pas à regretter la vénalité des offices, et à pardonner aux abus que vous auriez surpassés.

Je suppose que la considération de ces grands motifs a pénétré votre ame d'un courage vraiment civique, et que, purifiés de toute affection privée et de toute lâche tiédeur, vous embrassez avec un saint transport les autels de la justice, en jurant de n'y placer que des ministres dignes de son culte. Avec de telles dispositions vous n'aurez plus à craindre que les erreurs du zèle; et c'est un grand pas que vous aurez fait.

Le premier sacrifice que le bien public exige de vous, c'est que vous renonciez à la pratique bizarre qui a été assez généralement adoptée dans la formation des corps administratifs. Les électeurs se sont divisés et subdivisés en autant de parcelles qu'il y avait d'administrateurs à choisir; ensuite chaque section en a nommé ou impérieusement présenté un tiré de son sein. Quel-

ques personnes ont regardé cette découpure géographique comme un bel acte d'égalité ; pour moi, je n'y ai vu que la marche oblique de la défiance, et l'égoïsme de la rivalité. J'ignore quel effet elle a produit dans la composition des corps administratifs, où néanmoins les connaissances locales qu'exige l'assiette de l'impôt peuvent la justifier jusqu'à un certain point ; mais je sais bien que, dans l'ordre judiciaire, ce serait une folie inexcusable. Pense-t-on que les bons juges soient si communs que toute terre puisse en offrir le tribut, à-peu-près comme autrefois un subdélégué tirait des miliciens de chaque hameau? Il importe que, dans tout ressort où il n'y a pas diversité de coutumes, l'assentiment soit général, et les suffrages illimités. Une élection géométralement morcelée serait contraire à l'esprit de la constitution, et ne peuplerait les tribunaux que d'hommes médiocres, prévenus, et uniquement préférés par de petites convenances ou d'obscures intrigues. Faut-il sacrifier l'inestimable avantage de recevoir un bon juge de ses voisins, à l'extravagante vanité d'en prendre un mauvais chez soi? Pensez-vous par là donner aux habitans de votre canton un protecteur spécial? Mais cet infâme calcul jetterait dans chaque tribunal le germe d'une guerre intestine et d'une dépravation com-

mune; car un juge qui protége est un prévaricateur. Qu'il y a loin de ces viles spéculations à la sublime sagesse de cette petite république d'Italie qui ne prend ses juges que parmi des étrangers, tant elle veut garantir leur impartialité!

Mais si l'intérêt a encore quelque prise sur votre opinion, considérez que, dans le nouvel ordre judiciaire, le choix des juges d'appel est laissé aux parties, et qu'il se dirigera naturellement vers ceux qui inspireront plus de confiance. Une ville deviendra désormais riche et célèbre par ses juges, comme elle peut l'être maintenant par ses médecins et ses artistes. Un tribunal diligent, un barreau fameux, attireront la foule indestructible des plaideurs, comme autrefois les cités favorisées des dieux se disputaient le débit des oracles.

Il vous reste à calculer l'influence qu'un tribunal bien composé a sur la morale publique. Je suis convaincu que ce n'est ni avec des livres, ni avec des décrets qu'on instruit le peuple; il lui faut des leçons vivantes, qui touchent ses sens et parlent à son cœur. En justice comme en religion, il lui faut un culte, j'ai presque dit une idolâtrie. Pendant que vous raisonnez avec lui sur les lois, il porte involontairement ses regards sur ceux qui en sont les organes; et jamais son

intelligence ne sépare l'idée de la justice de celle des juges. La seule présence de d'Aguesseau, au milieu du peuple de Paris, réveillait plus de sentimens de vertu et de devoir que n'ont jamais fait les écrits philosophiques. Je regarde donc la considération du public pour les juges comme un des principaux ressorts de l'organisation sociale; mais n'est-il pas à craindre que l'état précaire où ils vont être réduits, que l'espèce d'ostracisme qui les exile de toutes les parties de l'administration, n'affaiblissent cet utile ressort? Tel serait sans doute l'effet du nouvel ordre judiciaire, si vous n'aviez soin de choisir des magistrats qui puissent remplacer l'importance politique dont on les prive par l'éclat d'une grande réputation, commander le respect et subjuguer l'opinion par l'ascendant de leurs qualités personnelles. La constitution a brisé tous les piédestaux; les mannequins tomberont, mais le talent doit rester soutenu par ses ailes.

Cependant les meilleures intentions ne suffisent pas, et la plus ferme volonté a besoin d'être dirigée. A quels signes donc reconnaîtra-t-on un bon juge? J'avoue qu'il n'est point de règle sûre pour résoudre cette question; car, s'il est déjà difficile de définir avec précision quelles sont les qualités qui constituent un bon juge, il l'est bien

davantage de les découvrir dans celui qui ne l'est pas encore, de les démêler de leurs fausses apparences, et d'en prévoir les développemens ou les altérations. Quand on connaîtrait à fond le mécanisme du cœur humain, et l'effet des frottemens qu'il peut éprouver dans les défilés de la carrière judiciaire, on n'obtiendrait encore que des apperçus vagues et des théories plus ingénieuses que praticables. Toute opération un peu compliquée n'est pas à la portée d'une assemblée nombreuse. Le point essentiel est que les électeurs se mettent dans la disposition d'esprit propre à faire de bons choix. Que leurs préjugés se taisent, et leur conscience saura bien les conduire. Voici, je pense, les idées simples et justes qu'elle leur fera concevoir sans peine.

§. Ier Qui ne sent d'abord que la première qualité d'un juge, celle que rien ne peut remplacer, celle avec laquelle la conscience d'un électeur ne doit jamais composer, c'est la probité? Cette qualité lui est tellement essentielle, et il doit la posséder à un degré si éminent, qu'il est indigne de votre suffrage du moment où vous pouvez supposer qu'il existe un plus honnête homme que lui; mais votre propre opinion ne saurait lui suffire, et il faut que sa réputation soit aussi pure que son cœur. Ce n'est pas pour

vous seul que vous choisissez des magistrats ; vous n'avez pas le droit de soumettre vos commettans à des juges que leur défiance repousserait. Songez combien il est douloureux de vivre sous une autorité qu'on ne peut estimer. Gardez-vous donc de heurter l'opinion publique, quand même elle se serait égarée, et détournez avec soin vos suffrages de tout candidat qui ne serait pas universellement reconnu pour un parfait homme de bien. Je voudrais qu'on pût appliquer à chacun de ceux que vous élirez ce que l'orateur romain disait d'un fameux censeur : *O trop heureux Caton, à qui personne n'a jamais osé demander une injustice !*

§. II. C'est un préjugé assez commun dans les classes peu instruites de la société de croire qu'un honnête homme est toujours un bon juge. Hélas! l'expérience prouve trop bien que c'est celui dont on se joue le plus impunément, et qu'on entoure de plus d'erreurs et de préventions. On abusera de toutes les vertus d'un juge, s'il n'y réunit pas cette fermeté de caractère qui donne seule du nerf à l'esprit, et de l'énergie sans exaltation à l'ame. Combien sur-tout elle sera nécessaire à des juges électifs et si rapprochés des justiciables, lorsqu'il leur faudra sacrifier leur état à leur devoir, résister à l'influence de l'homme puissant,

et briser à leurs pieds les flots populaires ! C'est bien d'eux que d'Aguesseau dirait : *Le magistrat qui n'est pás un héros, n'est pas même un homme de bien.*

§. III. Ce n'est ni au feu du génie ni aux éclairs de l'imagination que vous reconnaîtrez le talent d'un bon juge. Beaucoup de justesse dans l'esprit, et sur-tout de précision dans les idées, voilà quels en sont les vrais élémens. Avec ces deux guides il ne s'égarera pas ; mais je vous prédis qu'il tombera bientôt de lassitude, s'il n'y joint, non pas une vaste érudition, mais ce que les ignorans aiment tant à décrier, je veux dire la connaissance et l'habitude des affaires. Comme dans tout procès chaque partie a un point de vue différent, il en résulte que ces guerres judiciaires sont un mélange croisé de vraies et de fausses attaques, de marches et de contre-marches réelles et simulées. Le plus habile homme qui n'a pas la carte du pays se fatigue à parcourir ce labyrinthe, comme l'éprouva Henri IV lorsqu'il eut la curiosité d'assister à une audience du parlement. Mais l'homme d'affaires voit de plus haut, et saisit du premier coup le nœud qu'il faut délier. Avez-vous jamais trouvé de conciliateurs plus adroits et moins minutieux, d'arbitres plus prompts et plus sûrs, que les jurisconsultes ac-

coutumés à manier un grand nombre d'affaires? La lenteur de la justice, qui laisse dépérir les propriétés incertaines, qui use le temps et la fortune du négociant, de l'artiste et du laboureur, est un fléau dont vous ne trouverez le remède que dans l'habileté des juges. Ainsi n'en choisissez que parmi les hommes très-exercés dans la science des affaires; et, à mérite égal, préférez ceux qui, s'étant distingués par ce genre de talent dans la magistrature, ont encore une expérience plus parfaite de la distribution de la justice.

§. IV. Je desirerais dans un juge une érudition choisie et bien ordonnée; car il n'y a rien de si pestilentiel pour le jugement que le fatras des connaissances pédantesques. Je voudrais que ses mœurs fussent bonnes, mais sans affectation; car tout ce qui est affecté est bien voisin du mensonge. Je préférerais dans lui une bonté brusque, une timidité un peu sauvage, à l'épanchement habituel d'une politesse maniérée; car, si j'avais le malheur de plaider, j'aimerais mieux que mon juge me refusât sa porte et lût mon mémoire, que si, m'ayant accueilli avec l'affabilité d'un homme de cour, il me juge sur la parole d'un secrétaire. Je souhaiterais aussi que mon juge fût riche; car la pauvreté est un mauvais conseiller.

Mais c'est bien moins par le revenu que je compte les richesses, que par la modération des desirs et par l'esprit d'ordre, inséparable de la vraie probité. Certainement ils n'étaient pas riches ces courtisans avides qui dissipaient la substance de l'état, et qui, chargés de dettes et de rapines, passaient rapidement des concussions à la banqueroute. Enfin j'éloignerais avec soin des tribunaux tous ces beaux esprits éphémères, ces rhéteurs d'occasion, haletans sans cesse après la gloire qui les fuit. Il n'y a pas espèce d'hommes qui ait le jugement plus faux, l'ame plus vaine, et qu'on dupe plus aisément en flattant leur amour-propre. Je les mets bien au-dessous de ce bon peuple de l'antiquité, qui, dit-on, n'avait pas assez d'esprit pour être trompé.

§. V. C'est aux électeurs à corriger ce que les circonstances actuelles peuvent avoir de défavorable pour l'élection des juges. En s'avançant à pas de géant à travers la foule des abus, la révolution a causé de grands déchiremens; les cris de la douleur ont été pris pour ceux de la haine, et une malheureuse défiance a paru diviser des citoyens que le bonheur public ne tardera pas sans doute à réunir. Puissent ces tristes inquiétudes ne pas influer sur la nomination et le caractère des juges! Citoyens, quelles que soient vos affec-

tions, la probité vous ordonne de ne choisir pour organes des lois, ni des adorateurs fanatiques, ni des improbateurs aveugles. De tels hommes sont toujours passionnés, et il serait bien à craindre qu'avant de peser les moyens des plaideurs, ils ne s'avisassent d'examiner leurs opinions. D'ailleurs, si vous avez étudié les annales des peuples, vous avez pu reconnaître que la fureur et l'exaltation ne furent jamais que la maladie des ames faibles, parce qu'elles s'irritent et bouillonnent contre les obstacles, au lieu de les mesurer pour les vaincre. Sans doute il faut qu'un juge soit attaché à la constitution de son pays; mais il importe sur-tout qu'il soit doué d'une grande tolérance d'opinions.

Je n'entends point par là qu'à l'exemple du trop sensible Fénélon il sèvre son ame des pensées humaines, pour la noyer tendrement dans des extases chimériques. Cette situation est trop parfaite pour la terre; c'est la tolérance des anges.

J'entends bien moins encore qu'affectant une ignorance crasse ou un dédain stupide, qu'étranger à son pays et insensible à la fortune publique, il trouve sa patrie par-tout où on le laisse végéter. Cette grossière apathie n'est bonne à rien; c'est la tolérance des sots.

Mais celle dont je parle est l'attribut d'une ame élevée, d'un esprit vigoureux, qui ne flotte point avec les événemens, qui connaît assez les hommes pour ne pas trop s'y fier, qui se connaît assez soi-même pour ne pas trop les mépriser, qui sait aimer la patrie sans colère, et la servir sans faiblesse; qui pardonne aux erreurs, parce qu'elles sont souvent nécessaires pour la découverte de la vérité; qui souffre sans murmure les écarts des passions et les fraudes de l'intérêt, parce que rien de parfait n'a été donné à la nature humaine. Cette philosophie, à-la-fois forte et indulgente, doit former toute la politique des juges; c'est la tolérance des sages.

§. VI. Enfin je vous recommande de ne pas traiter avec moins d'intérêt l'élection des suppléans que celle des juges. Aucune partie de l'édifice que vous allez construire ne doit être négligée, car c'est par là qu'on l'attaquerait. J'en dirai autant des juges de paix. Leurs fonctions seront difficiles, multipliées, importantes; et il faudra, pour les bien remplir, un cœur droit, une ame ferme, un esprit juste, et une grande célérité dans l'expédition des affaires. Sans contredit cet établissement nouveau sera un grand bienfait s'il acquiert la confiance publique; mais croyez qu'il sera jugé sévèrement, et qu'il périra sans

retour, si les premiers choix ne savent l'honorer et le mettre à l'abri des armes du ridicule, redoutables par-tout, et meurtrières en France. C'est une plante jeune et débile, dont il faut confier la culture à des mains habiles et puissantes; car il y aura bien des orages conjurés contre elle.

Me serait-il permis de terminer cet avis aux électeurs par un conseil aux éligibles? La précipitation et le défaut de ralliement sont souvent la cause des méprises où tombent les assemblées électorales; mais la faute n'en est-elle pas aux éligibles? Pourquoi rechercher par des voies détournées des places qu'on mérite, feindre de les fuir en les desirant, et obtenir l'emploi d'un honnête homme comme on ferait un larcin? Français, prenez l'attitude d'un peuple libre. A Rome, les candidats se montraient revêtus d'une robe qui les faisait distinguer. En Angleterre, ils parlent, écrivent, et agissent eux-mêmes. Que, parmi nous, ceux qui ont la volonté d'accepter des fonctions judiciaires s'inscrivent sur un tableau public! Il y a de la générosité à se livrer ainsi au jugement de ses concitoyens. Je suis persuadé que cette démarche franche et noble fera beaucoup d'honneur à celui qui en donnera le premier l'exemple. Les fonctions judiciaires sont d'ailleurs

si peu faites pour tenter l'ambition, les devoirs qu'elles imposent sont si pénibles, que l'on doit de la reconnaissance à la seule intention de s'y dévouer, et que ceux qui ne sont pas élus ont bien moins sujet de s'affliger que de s'applaudir, comme des victimes échappées au sacrifice.

Mais quelle facilité ce tableau public donnerait aux électeurs, pour méditer leur choix et bien placer leurs suffrages! Peut-être, en le tenant, leurs mains trembleraient d'un frémissement involontaire. Chacun d'eux dirait : Voici la liste redoutable où je dois désigner les juges qui vont prononcer sur mon honneur, ma vie, ma fortune, demain, aujourd'hui peut-être. Ah! quand l'intérêt personnel en est venu là, que son œil est perçant! que son discernement est sûr! il n'a plus besoin de conseils, et l'on peut brûler cet écrit.

FIN.

TABLE

DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

I. Introduction, conte ou préface.. Pag. v

II. Les Courtisans, histoire mise en conte pour venger tant de contes mis en histoire. 1

III. Les Poulets sacrés, anecdocte romaine, plutôt devinée que traduite par un abbé qui oublie son latin pour devenir professeur.. 19

IV. Dialogue entre deux morts qui veulent garder l'anonyme..... 32

V. Quelle journée ! ou les sept femmes, conte allégorique..... 48

VI. Milord Tow Pounder..... 88

VII. Sparte a Paris, Lettre de *** au docteur Willis, médecin des foux, et recteur de la paroisse de Greatford en Lincolnshire..... 107

VIII. Influence morale de la division du travail, considérée sous le rapport de la conservation du gouvernement, et de la stabilité des institutions sociales..... 152

IX. La Vérité, conte Indien..... 181

X. FABLES.

L'Oie qui apprend à danser..... 191
Le Philosophe à Gènes..... 194
Les deux Attelages..... 196
Le Ruisseau et la Montagne..... 198
Le Singe au bal..... 200
L'Inscription..... 202
Les Rats du temple..... 204
Les Épouvantails..... 206
Le Tableau..... 208
Le Chien vendu..... 210
Les Écrevisses..... 212
Les deux Araignées..... 214
Le Nid de l'Hirondelle..... 216
L'Héritière..... 218
Le Chêne qui reverdit..... 220

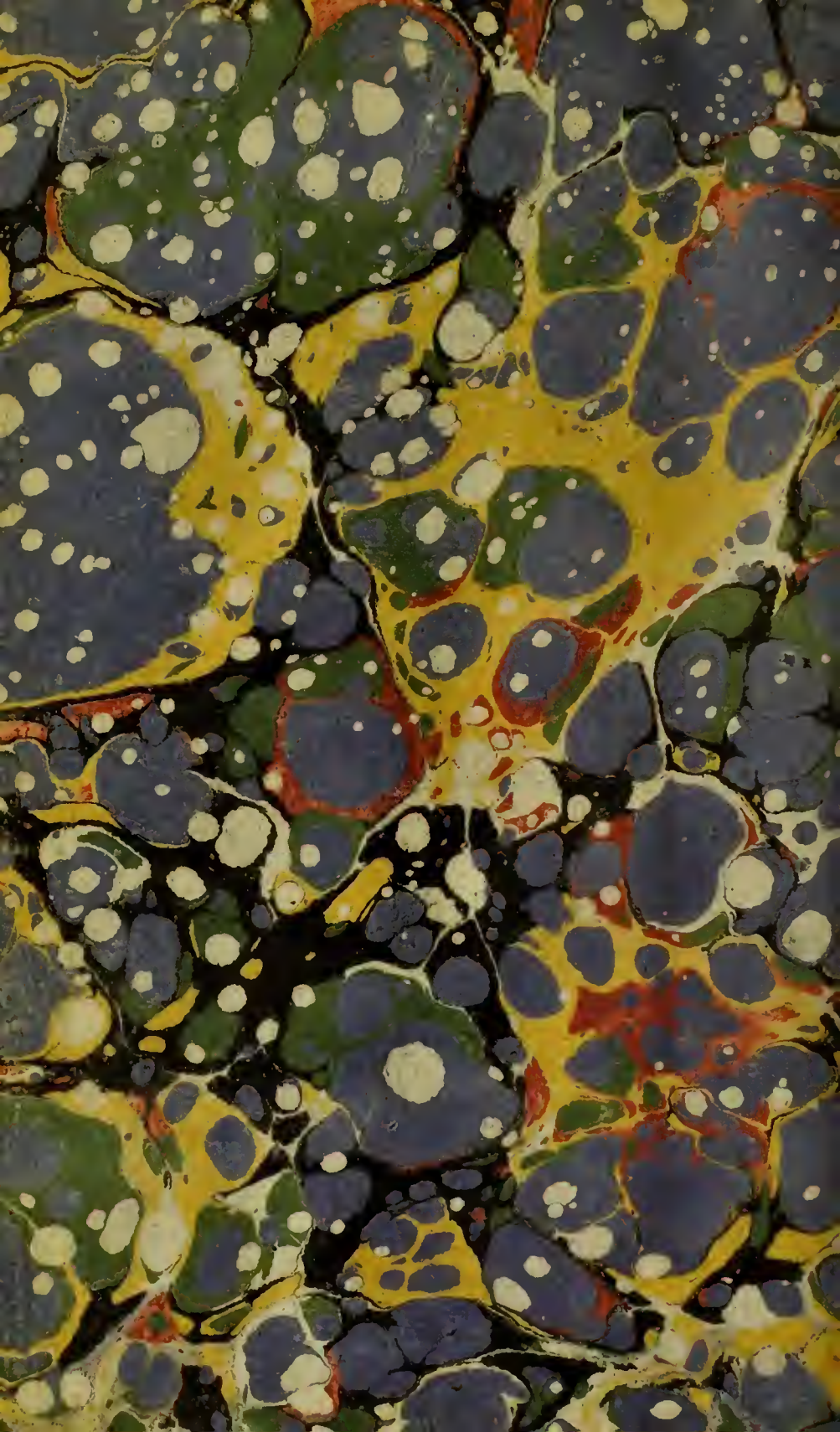
XI. AVERTISSEMENT..... 222

XII. FRAGMENT d'une vie politique et littéraire de Bailly, premier maire de Paris... 223

XIII. MES ROGNURES, ou Rêveries sur divers sujets..... 232

XIV. AVERTISSEMENT..... 253

XV. RÉFLEXIONS sur les devoirs des conseils des accusés..... 255

XVI. AVIS sur l'élection des juges..... 264

FIN DE LA TABLE.